WILLIAM & MARY PARLINGTON
MEMORIAL LIBRARY
UNIVERSITY

UNIVERSITY OF PITTSBURGH

Dar.
BV2290
A2
1780
v.9

Darlington Memorial Library

3 1735 060 402 108

601725 V.9

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Pittsburgh Library System

http://www.archive.org/details/lettresdifiant_w09jesu

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME NEUVIEME.

A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

*Sur les nouvelles Missions de la Province du Paraguay, tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jesus, présenté au Sérénissime Prince des Asturies en l'année 1726, par le Pere Hiérôme Herran, Procureur de cette Province, à M ***.*

MONSIEUR,

La Province du Paraguay a environ six cens lieues de longueur : elle est partagée en cinq Gouvernemens, &

en autant de Diocèſes gouvernés par des Evêques pleins de vertu & de zèle. C'eſt dans cette Province, Monſieur, que ſont établies les Miſſions des Indiens *Guaranis*, dont vous avez entendu parler ſi différemment, & qui ſont depuis long-temps l'objet de votre curioſité : c'eſt ce qui vous engage à me preſſer ſi fort de vous faire part des connoiſſances que je puis en avoir.

Vous ne prétendez pas, ſans doute, que je remonte juſqu'aux premiers temps, où ces célebres Miſſions commencerent à s'établir : il ne tient qu'à vous de vous en inſtruire. On en a une hiſtoire complette, écrite par le P. Nicolas del Techo, qui a travaillé pluſieurs années dans ces pénibles Miſſions. Elle fut imprimée à Liége en l'année 1673, liſez la, Monſieur, elle a de quoi pleinement vous ſatisfaire.

Vous y trouverez dans un grand détail tout ce qu'il en a coûté de peines & de fatigues aux Miſſionnaires, pour percer des forêts impénétrables, & y aller chercher, au riſque perpétuel de leur vie, tant de peuples épars & errans tout nuds dans ces épaiſſes forêts, ſe faiſant perpétuellement la guerre les uns aux autres, n'ayant guere de l'homme

que la figure, & peu différens des tigres & des bêtes féroces avec leſquelles ils vivoient. Vous y verrez tout ce qu'un zèle ardent a inſpiré à ces hommes Apoſtoliques, pour gagner le cœur de tant de barbares, pour les tirer de leurs antres & de leurs cavernes, pour changer en quelque ſorte leur naturel, en les réuniſſant dans des peuplades, ſans quoi il n'étoit pas poſſible de les inſtruire, & pour les y former aux devoirs de la vie civile, & aux pratiques de la Religion : en un mot, pour en faire des hommes raiſonnables, & enſuite de vrais Chrétiens.

Il eſt ſeulement à remarquer que, quand l'hiſtoire dont je parle fut donnée au public, il n'y avoit alors que 24 réductions ou peuplades, établies ſur les rivieres Parana & Uruguai; le Parana vient ſe joindre au fleuve Paraguay vers la ville de *Corrientes;* & l'Uruguay, ainſi que le Paraguay, ſe jettent dans la riviere de la Plata, & en font un des plus larges fleuves que l'on connoiſſe. Maintenant ces peuplades ſont augmentées de ſept nouvelles, beaucoup plus nombreuſes que les précédentes, par la multitude d'Indiens qu'on convertit chaque

jour à la foi, & qui nous repréſentent au naturel la piété, le déſintéreſſement, l'innocence & la ſainteté des fideles de l'Egliſe naiſſante. Il y en a ſeize ſur les bords du Parana, & quinze le long de l'Uruguay. En l'année 1717, on comptoit dans ces diverſes peuplades cent vingt-un mille cent ſoixante & un Indiens, tous baptiſés de la main des Miſſionnaires.

Ces Miſſions étant établies & policées d'une maniere qui excite encore aujourd'hui l'admiration des Gouverneurs & des Evêques, lorſqu'ils en font la viſite, on porta ſes vues vers une infinité d'autres Nations barbares, leſquelles ſont répandues dans ce vaſte continent, & dans ces forêts immenſes, qui ſe trouvent entre le fleuve Paraguay & le Royaume du Pérou.

Cette étendue de pays eſt partagée du ſeptentrion au midi par une longue chaîne de montagnes qui commencent à Potoſi, & continuent juſqu'à la province de Guayra. C'eſt dans ces montagnes que trois grandes rivieres prennent leurs ſources; ſçavoir, le Guapay, la riviere rouge, & le Picolmayo. Ces deux dernieres arroſent une grande

étendue de terres, & viennent enſuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguay.

C'eſt à la naiſſance de ces deux rivieres, & dans les confins du Pérou, que vinrent ſe réfugier les Chiriguanes, il y a environ deux ſiécles, abandonnant la province de Guayra qui étoit leur terre natale. Les affreuſes montagnes qu'ils habitent, ont cinquante lieues d'étendue à l'eſt de la ville de Tarija, & plus de cent au nord. Voici quelle fut la cauſe de leur tranſmigration.

Au temps que les Rois de Caſtille & de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le ſervice du Roi ſon maître Jean II, voulut ſignaler ſon zèle par de nouvelles découvertes; il part du Breſil avec trois autres Portugais également intrépides, qu'il s'étoit aſſociés, & après avoir marché trois cens lieues dans les terres, il arrive ſur le bord du fleuve Paraguay, où ayant engagé juſqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de cinq cens lieues, & arriva juſqu'aux confins de l'Empire de l'Inga. Après y avoir amaſſé beaucoup d'or & d'argent, il reprit ſa route pour ſe rendre

au Breſil, où il comptoit jouir de toutes les douceurs, que ſa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoiſſoit pas apparemment le génie des peuples auxquels ils s'étoit livré. Lorſqu'il étoit le moins ſur ſes gardes, il fut cruellement maſſacré, & perdit la vie avec ſes richeſſes.

Ces barbares ne doutant point qu'une action ſi noire n'attirât ſur eux les armes Portugaiſes, ſongerent au plutôt à ſe ſouſtraire au châtiment que méritoit leur perfidie, & ſe retirerent dans les montagnes où ils ſont encore maintenant. Ils n'étoient gueres que quatre mille quand ils y pénétrerent, on en compte aujourd'hui plus de vingt mille, qui y vivent ſans habitation fixe, ſans loi, ſans police, ſans humanité, errans par troupes dans les forêts, déſolant les Nations voiſines, dont ils enlevent les habitans, qu'ils emmenent dans leurs terres, où ils les engraiſſent de même qu'on engraiſſe les bœufs en Europe, & après quelques jours ils les égorgent, pour ſe repaître de leur chair dans les fréquens feſtins qu'ils ſe donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il eſt vrai que depuis l'arrivée des

Eſpagnols au Pérou, d'où ils ne ſont pas fort éloignés, ils ſe déſaccoutument peu à peu d'une telle barbarie : mais leur génie eſt toujours le même, ils ſont toujours également perfides, diſſimulés, légers, inconſtans, féroces : aujourd'hui Chrétiens & demain Apoſtats, ennemis encore plus cruels des Prédicateurs de la Loi Chrétienne, & plus opiniâtres que jamais dans l'infidélité.

Plus ces Nations étoient inhumaines & barbares, plus le zèle des Miſſionnaires s'animoit à travailler à leur converſion : ils ſe flattoient même, que s'ils pouvoient les ſoumettre au joug de l'Evangile, l'entrée leur ſeroit ouverte dans la grande province de *Chaco*, & que la communication deviendroit plus facile entre les nouvelles Miſſions, & les Miſſions anciennes des Indiens Guaranis.

Il y a environ un ſiecle que le P. Emmanuel de Ortega, le P. Martin del Campo, & le P. Didaque Martinez, expoſerent généreuſement leur vie en ſe livrant à un peuple ſi farouche, dans le deſſein de l'humaniſer peu à peu, & de le diſpoſer à s'inſtruire des vérités du Salut. Leurs travaux furent inutiles.

D'autres Miſſionnaires, en différens

temps ſe ſuccéderent les uns aux autres ; & entreprirent leur converſion avec le même courage, & avec auſſi peu de ſuccès ; & quoique cette terre ait été arroſée du ſang de ces hommes Apoſtoliques, elle n'en a jamais été plus fertile.

Enfin, il n'y a gueres que cinq ans, que ſur une lueur d'eſpérance de trouver ces Indiens plus traitables, trois nouveaux Miſſionnaires entrerent aſſez avant dans leur pays. Le fruit de cette entrepriſe ſi récente, fut de procurer une mort glorieuſe au vénérable Pere Lizardi, qui expira ſous une nuée de fleches que ces barbares lui décocherent.

Long-temps avant cette derniere tentative, on avoit ceſſé de cultiver une terre ſi ingrate, c'étoit ſe conſumer & perdre un temps qui pouvoit beaucoup mieux être employé auprès d'autres Nations moins indociles, quoique peut-être également barbares. On ſe tourna donc du côté de la province des Chiquites.

Cette Province contient une infinité de Nations ſauvages, que les Eſpagnols ont nommé Chiquites, uniquement parce que la porte de leurs cabanes eſt baſſe & fort petite, & qu'ils ne peuvent

y entrer qu'en s'y gliſſant & ſe rapetiſſant. Ils en uſent de la ſorte afin de n'y point donner entrée aux moſquites, & à beaucoup d'autres inſectes très-incommodes dont le pays eſt infeſté, ſur-tout dans le temps des pluies.

Cette Province a deux cens lieues de longueur ſur cent de largeur : elle eſt bornée au couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, & un peu plus loin par la Miſſion des *Moxes ;* elle s'étend à l'orient juſqu'au fameux lac des *Xarayes*, qui eſt d'une ſi grande étendue, qu'on l'a nommé la mer Douce. Une longue chaîne de montagnes la borne au nord, & la province de *Chaco* au midi. Elle eſt arroſée par deux rivieres ; ſçavoir le Guapay, qui prend ſa ſource dans les montagnes de *Chuquiſaca*, & coule dans une grande plaine, juſqu'à une eſpece de village des Chiriguanes nommé *Abopo*, d'où prenant ſon cours vers l'orient, il forme une grande demi-lune, qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra ; puis tirant entre le nord & le couchant, il arroſe les plaines qui ſont au bas des montagnes, & va ſe décharger dans le lac Mamoré, ſur le bord duquel ſont quelques Miſſions des *Moxes*.

La ſeconde riviere ſe nomme Aperé ou Saint-Michel. Sa ſource eſt dans les montagnes du Pérou, d'où coulant ſur les terres des Chiriguanes, où elle change ſon nom en celui de parapiti, elle ſe perd dans d'épaiſſes forêts, & après pluſieurs détours qu'elle fait entre le nord & le couchant, elle va droit au midi; puis recevant dans ſon lit tous les ruiſſeaux des environs, elle paſſe par les peuplades des *Baures*, qui appartiennent à la Miſſion des *Moxes*, & décharge ſes eaux dans le lac Mamoré, d'où elle ſe rend dans le grand fleuve Maragnon ou des Amazones.

Ce pays eſt fort montagneux & rempli d'épaiſſes forêts. La quantité de différentes abeilles qu'on y trouve, fourniſſent du miel & de la cire en abondance. Il y a des abeilles d'une eſpece que ces Indiens nomment *opemus*, qui reſſemblent le plus à celles d'Europe. Le miel qu'elles produiſent exhale une agréable odeur; leur cire eſt fort blanche, mais un peu molle. On y voit des ſinges, des poules, des tortues, des buffles, des cerfs, des chevres champêtres, des tigres, des ours, & d'autres bêtes féroces. On y trouve des couleuvres & des viperes dont le venin eſt

très-préſent. Il y en a dont on n'eſt pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le ſang ſort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Comme l'humeur peſtilente s'évapore avec le ſang, leurs morſures ne ſont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin eſt beaucoup plus dangereux : n'en eut-on été mordu qu'au bout du pied, le venin monte auſſi-tôt à la tête, & ſe répand dans toutes les veines, il cauſe des défaillances, le délire & la mort. On n'a pu trouver juſqu'ici aucun remede qui fût efficace contre leurs morſures.

Le terroir de cette Province eſt ſec de ſa nature ; mais dans le temps des pluies, qui durent depuis le mois de Décembre juſqu'au mois de Mai, toutes les campagnes ſont inondées, & tout commerce eſt interdit entre les habitans. Il ſe forme alors de grands lacs qui abondent en toute ſorte de poiſſons. C'eſt le temps où les Indiens font la meilleure pêche. Ils compoſent une certaine pâte amere qu'ils jettent dans ces lacs, & dont les poiſſons ſont friands : cette pâte les enivre, ils montent auſſitôt à fleur d'eau, & on les prend ſans peine.

Quand les pluies ſont ceſſées, ils enſemencent leurs terres, qui produiſent du ris, du maïs, du bled d'Inde, du coton, du ſucre, du tabac, & divers fruits propres du pays, tels que ſont ceux du platane, des pins, des mani & des zapallos ; ceux-ci ſont une eſpece de calebaſſe dont le fruit eſt meilleur & plus ſavoureux qu'en Europe. Il n'y croît ni bled ni vin.

Je ne vous parle pas, Monſieur, du caractere & des mœurs de ces Nations barbares, pour ne point répéter ce qu'on a dit dans le tome précédent de ces Lettres, qu'il vous eſt aiſé de conſulter. J'ajouterai ſeulement, que de toutes les langues qu'on parle parmi ces différentes Nations, la plus difficile à apprendre eſt celle des Chiquites. Ce qu'un des Miſſionnaires écrivoit à ce ſujet à un de ſes amis, vous le fera aiſément comprendre.

« Vous ne vous perſuaderez jamais, » lui mandoit-il, ce qu'il m'en coûte » d'application & de travail pour m'inſ- » truire de la langue de nos Indiens. » Je dreſſe un Dictionnaire de cette lan- » gue, & quoique j'aye déja rempli » vingt-cinq cahiers, je n'en ſuis encore » qu'à la lettre C. Leur Grammaire eſt

» très-difficile ; leurs verbes ſont tous » irréguliers, & les conjugaiſons diffé- » rentes. Quand on ſçait conjuguer un » verbe, on n'en eſt pas plus avancé » pour apprendre à conjuguer les au- » tres verbes. Que vous dirai-je de leur » prononciation ? Les paroles leur ſor- » tent de la bouche quatre à quatre, & » l'on a une peine infinie à entendre » ce qu'ils prononcent ſi mal. Les In- » diens des autres Nations ne peuvent » la parler, que quand ils l'ont appriſe » dans leur jeuneſſe. Nous avons d'an- » ciens Miſſionnaires qui n'oſent ſe flat- » ter de la ſçavoir dans ſa perfection, & » ils aſſurent que quelquefois ces peu- » ples ne s'entendent pas eux-mêmes ».

Il faut avouer cependant que, quoi- qu'un Miſſionnaire la parle mal, ces Indiens ne laiſſent pas de l'entendre, & de concevoir ce qu'il leur dit. La tra- duction que je joins ici du ſigne de la Croix en leur langage, & tel qu'ils le font au commencement de chaque ac- tion, vous en donnera une idee.

Oi naucipi Santa Crucis, oquimay Zoy- chacu Zoychupa me unama po chineneco Zumamene au niri naqui Yaitotik, ta naqui Aytotik, ta naqui Eſpiritu Sancto.

C'eſt-à-dire, mot pour mot, par le ſigne de la Sainte Croix, défendez-nous, notre Dieu, de ceux qui nous haïſſent: Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.

Ce fut à la fin du dernier ſiecle que le Pere Joſeph de Arce abandonna les Chiriguanes, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu de ſes Supérieurs, & que par des chemins preſque impraticables il entra dans le pays des Chiquites, où après avoir ramaſſé un nombre d'Indiens qu'il avoit cherché dans les forêts avec des fatigues incroyables, il établit une grande peuplade, à laquelle il donna le nom de Saint-Xavier. Son zèle fut bientôt ſecondé par le Pere de Zea, & par d'autres Miſſionnaires, qui vinrent partager ſes travaux, & en l'année 1726 on comptoit déja dans ces terres barbares ſix grandes peuplades d'Indiens convertis à la foi. Voici le nom de ces peuplades, & la diſtance des unes aux autres. En commençant par le ſud, on trouve la peuplade de Saint-Jean, qui eſt à neuf lieues de Saint-Joſeph. On compte trente lieues de Saint-Joſeph à Saint-Raphael, & huit de cette peuplade à Saint-Michel. Il y a quarante-deux lieues de Saint-Michel à Saint-François-Xavier,

& de celle-ci à la Conception vingt-quatre.

On ſe diſpoſoit en la même année 1726 à pénétrer vers le ſud, dans les terres des *Zamucos*, où l'on avoit des eſpérances bien fondées, d'établir une nouvelle peuplade des peuples de cette Nation, & de celles des *Vgaranos* leurs voiſins, qui comptent l'une & l'autre plus de deux mille quatre cens Indiens. Cette peuplade doit être ſous la protection de ſaint Ignace.

Vous jugez aſſez, Monſieur, à quels travaux doit ſe livrer un ouvrier évangélique, pour aller à la recherche de ces barbares dans leurs montagnes & dans leurs forêts. « Lorſque j'étois en » Europe, écrivoit un de ces Miſſion- » naires, je m'imaginois qu'il ſuffiſoit » de porter dans ces Miſſions un grand » zèle du ſalut des ames; mais depuis » que j'ai le bonheur d'y être, j'ai » compris qu'il falloit encore s'être » exercé de longue main à l'abnéga- » tion intérieure, à un entier détache- » ment de toutes les choſes d'ici bas, » à la mortification des ſens, au mé- » pris de la vie, & à un total abandon » de ſoi-même entre les mains de la » Providence ».

Il y a d'ordinaire dans chaque peuplade, lorſqu'elle eſt nombreuſe, deux Miſſionnaires occupés à civiliſer & à inſtruire les Néophytes des vérités chrétiennes. L'un d'eux fait chaque année des excurſions à trente ou quarante lieues au loin, chez les Nations infidelles, pour les gagner à Jeſus-Chriſt & les attirer dans la peuplade. Il part n'ayant que ſon Breviaire ſous le bras gauche, & une grande croix à la main droite, ſans autre proviſion que ſa confiance en Dieu, & ce qu'il pourra trouver ſur ſa route. Il eſt accompagné de vingt ou trente nouveaux Chrétiens qui lui ſervent de guides & d'interpretes, & qui font quelquefois les fonctions de Prédicateurs. C'eſt avec leur ſecours que la hache à la main, il s'ouvre un paſſage dans l'épaiſſeur des forêts ; s'il ſe trouve, ce qui arrive ſouvent, des lacs & des terres marécageuſes à traverſer, c'eſt toujours lui, qui, l'eau juſqu'à la ceinture, marche à leur tête, pour les encourager par ſon exemple à le ſuivre ; c'eſt lui qui grimpe le premier ſur les rochers eſcarpés & bordés de précipices : c'eſt lui qui furete dans les antres, au riſque d'y trouver des bêtes féroces, au lieu des Indiens qu'il y cherche.

Au milieu de ces fatigues il n'a ſouvent pour tout régal que quelques poignées de maïs, des racines champêtres, ou quelques fruits ſauvages, qu'on nomme *Motaqui*. Quelquefois pour étancher ſa ſoif, il ne trouve que la roſée répandue ſur les feuilles des arbres. Le repos de la nuit, il le prend ſur une eſpece de hamac ſuſpendu aux arbres. Je ne parle pas du danger continuel où il eſt de perdre la vie par les mains des Indiens, qui ſont quelquefois en embuſcade armés de leurs fleches & de leur maſſue, pour aſſommer les inconnus qui viennent ſur leurs terres, & qu'ils regardent comme leurs ennemis.

Il faut avouer cependant, qu'il y a une protection particuliére de Dieu, qui veille à la ſûreté & aux beſoins des Miſſionnaires. Il eſt arrivé plus d'une fois que ſe trouvant dans une extrême néceſſité, le gibier & le poiſſon venoient comme d'eux-mêmes ſe préſenter aux Indiens de leur ſuite. D'autre fois, lorſque ces barbares étoient le plus animés contre le Miſſionnaire qui ſe livroit à eux, ils changeoient tout-à-coup leurs cruelles réſolutions; ou bien les forces leur manquoient à l'inſtant, & leurs

bras affoiblis ne pouvoient décocher leurs fleches.

Quelque pénibles & quelque dangéreuſes que ſoient ces excurſions, un ouvrier Evangélique ſe trouve bien récompenſé de ſes peines & de ſes ſouffrances, lorſqu'il retourne en triomphe dans ſa peuplade accompagné de trois ou quatre cens Indiens, avec l'eſpérance d'en gagner l'année ſuivante pluſieurs autres, qui, plus défians, & dans la crainte qu'on ne veuille les ſurprendre pour les faire eſclaves, ne ſe rendent qu'après avoir envoyé de leurs gens pour obſerver ce qui ſe paſſe dans la peuplade & venir leur en rendre compte. Quelle conſolation pour lui de ſe revoir au milieu de ſes chers Néophytes, dont le nombre eſt augmenté par ſes ſoins, & de ſe retrouver dans un lieu où, par les pieuſes libéralités des perſonnes qui s'intéreſſent pour la converſion de tant de Nations Infidelles, il trouve de quoi rétablir ſes forces, pour s'appliquer avec une nouvelle ardeur à leur inſtruction.

Il eſt certain que ces travaux ſurpaſſent les forces humaines, & qu'il ne ſeroit pas poſſible d'y réſiſter ſi l'on n'étoit pas ſoutenu d'une force toute

divine. Il n'eſt pas moins étonnant que parmi un ſi grand nombre de Miſſionnaires qui travaillent depuis tant d'années dans ces laborieuſes Miſſions, on n'en compte que trois ou quatre qui aient ſuccombé aux fatigues, & que la plupart, après y avoir travaillé 25 & 30 ans, conſervent autant de force & de vigueur, que ceux qui jouiſſent en Europe de toutes les commodités de la vie. Tel étoit le Pere Jean-Baptiſte de Zea, qui a paſſé la plus grande partie de ſa vie à cultiver ces Nations infidelles, & qui, à l'âge de 65 ans, ne paroiſſoit pas en avoir 40.

La férocité de ces peuples, & les peines extraordinaires qu'il faut ſe donner pour les réduire ſous le joug de la foi, ne ſont pas capables de rebuter un homme vraiment apoſtolique. Il trouve en ce pays-ci d'autres obſtacles à vaincre qui le contriſtent davantage & qui affligent ſenſiblement ſon cœur.

Le premier obſtacle vient du côté des Eſpagnols, qui ont leurs habitations peu éloignées des Nations Indiennes, dont on entreprend la converſion. Quoiqu'en général la Nation Eſpagnole ſe diſtingue parmi les autres Nations par ſa piété, & par ſon attachement ſin-

cere à la Religion, on ne peut diſſimuler que dans la multitude des membres qui la compoſent, il ne s'en trouve, comme ailleurs, dont les mœurs ſont peu réglées, & qui démentent la ſainteté de leur foi par des actions criminelles. Le voiſinage des villes Eſpagnoles y attire les Indiens pour leur petit commerce; & comme ces eſprits groſſiers ſont plus ſuſceptibles des mauvaiſes impreſſions que des bonnes, ils ne ſont attentifs qu'aux déréglemens dont ils ſont témoins, & dont à leur retour ils font part à leurs compatriotes; de ſorte que quand le Miſſionnaire leur expliquoit les points de la Loi chrétienne, ou qu'il leur faiſoit des réprimandes ſur l'inobſervation de quelques articles de cette Loi: *Vous nous traitez avec bien de la dureté*, lui répondoient-ils; *pourquoi nous défendez-vous, à nous autres qui ſommes nouvellement Chrétiens, ce qui ſe permet à ceux de votre nation, qui ſont nés & qui ont vieilli dans le ſein du Chriſtianiſme?*

Quelques fortes raiſons qu'on employât pour réfuter ce faux raiſonnement, un pareil préjugé, ſecondé par leur penchant naturel au vice, avoit pris un tel empire ſur les eſprits, qu'on avoit toutes les peines du monde à le détruire

détruire. C'eſt pour cela qu'on a tranſporté quelques peuplades de ces Néophytes le plus loïn des villes Eſpagnoles qu'il a été poſſible : c'eſt pour la même raiſon que depuis plus d'un ſiécle les Rois d'Eſpagne ont porté les Ordonnances les plus ſéveres, par leſquelles ils défendent à tout Eſpagnol de mettre le pied dans les anciennes peuplades des Indiens Guaranis, à la réſerve des Gouverneurs & des Prélats Eccléſiaſtiques qui, par le devoir de leurs charges, ſont obligés d'en faire la viſite.

L'eſprit d'intérêt & l'envie démeſurée de s'enrichir qui régnoit parmi quelques Négocians, étoit un autre obſtacle très-nuiſible au progrès de la foi. Ces hommes inſatiables de richeſſe, entroient à main armée dans les terres des Indiens, ils tuoient impitoyablement ceux qui ſe mettoient en devoir de leur réſiſter, ils enlevoient les autres, ils alloient même juſqu'à arracher les enfans du ſein de leur mere, & ils conduiſoient au Pérou cette foule de malheureux liés & garottés, où il les employoient comme des bêtes de charge aux mines & aux travaux les plus pénibles, ou bien ils les vendoient dans des Foires publiques.

C'étoit pour s'autoriſer dans un ſi indigne trafic, qu'ils publioient que ces Indiens n'avoient de l'homme que la figure ; que c'étoient de véritables bêtes dépourvues de raiſon & incapables d'être admis au baptême & aux autres Sacremens. Ces bruits calomnieux ſe répandoient avec tant d'affectation & de ſcandale pour les gens de bien, que de ſaints Evêques, & entr'autres Dom Juan de Garcez, Evêque de Hazcala, en informerent le Pape Paul III, qui déclara par une Bulle ſpéciale, que les Indiens étoient des hommes raiſonnables qu'on devoit inſtruire des vérités chrétiennes, ainſi que les autres peuples de l'Univers, & leur conférer les Sacremens ! *Indos ipſos, utpote veros homines, non ſolum Chriſtianæ fidei capaces exiſtere decernimus & declaramus, &c.*

Les Rois Chatholiques ne purent apprendre ſans indignation des excès ſi crians & ſi contraires à l'humanité. Ils défendirent par de fréquens Edits, ſous les peines les plus grieves, ce commerce inique ; ils ordonnerent, ſous les mêmes peines, qu'on unît & qu'on incorporât les Indiens à la Couronne, & qu'ils fuſſent regardés & traités de même que le reſte de leurs ſujets, avec injonc-

tion expreſſe aux Vicerois & aux Gouverneurs de tenir la main à l'exécution de ces Edits, & d'en rendre compte à la Cour.

Nonobſtant ces Ordonnances réitérées qui étoient encore aſſez récentes lorſqu'on commençoit à établir les premieres peuplades chez les Chiquites, il ſe forma au Pérou une compagnie de Marchands d'Europe, qui faiſoient cet abominable commerce. Le Pere de Arce, qu'on peut regarder comme le Fondateur de ces nouvelles Miſſions, étoit un homme que ni la crainte ni aucune conſidération humaine ne pouvoient retenir quand il s'agiſſoit des intérêts de Dieu. Ne pouvant ſouffrir que ſon miniſtere fût ainſi troublé, & qu'on violât impunément les Loix les plus ſacrées de l'humanité & de la Religion, il ſe plaignit amérement à l'audience de Chuquiſaca de l'infraction des Ordonnances Royales.

Ces Marchands étoient ſoutenus & protégés par une perſonne très-riche & très-accréditée ; & ce Tribunal, par une fauſſe crainte de troubler la paix, fermoit les yeux ſur un ſi grand déſordre. Il n'eut pas même la force de rien ſtatuer, & il ſe contenta de renvoyer l'affaire au

Viceroi du Pérou, qui eſt en même-temps Capitaine Général de tous ces Royaumes; c'étoit alors le Prince de Santo-Bueno.

Ce Seigneur, plein de Religion & de piété, prit à l'inſtant les meſures les plus efficaces & les plus promptes pour remédier au mal. Il envoya ſes ordres, qui portoient confiſcation de tous les biens, & banniſſement de la province, pour quiconque oſeroit faire déſormais quelque entrepriſe ſur la liberté des Indiens; & pour ce qui eſt des Gouverneurs qui toléreroient un abus ſi criminel, il les condamnoit à être deſtitués de leurs Charges & à une amende de douze mille piaſtres. Des ordres ſi précis mirent fin à cét infame trafic, & les Indiens plus tranquilles furent délivrés de toute vexation.

Un autre obſtacle encore plus préjudiciable à la converſion de ces Nations infidelles, & qui traverſoit continuellement le zele des Miſſionnaires, venoit de la part des Mamelus du Bréſil. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de ces peuples, & il eſt à propos, Monſieur, de vous les faire connoître.

Dans le temps que les Portugais firent la conquête du Bréſil, ils y établirent

pluſieurs Colonies, une entr'autres qui ſe nommoit *Piratiningua*, ou comme d'autres l'appellent, la ville de ſaint Paul. Ses habitans qui n'avoient point de femmes d'Europe, en prirent chez les Indiens. Du mélange d'un ſang ſi vil avec le noble ſang Portugais, naquirent des enfans qui dégénérerent dans la ſuite, & dont les inclinations & les ſentimens furent bien oppoſés à la candeur, à la généroſité, & aux autres vertus de la Nation Portugaiſe. Ils tomberent peu à peu dans un tel décri par le déboredement de leurs mœurs, que les villes voiſines auroient cru ſe perdre de réputation, ſi elles euſſent continué d'avoir quelque communication avec la ville de ſaint Paul, & quoique ſes habitans fuſſent originairement Portugais, elles les jugerent indignes de porter un nom qu'ils deshonoroient par des actions infâmes, & les appellent *Mamelus*.

Il fut un temps qu'ils demeurerent fideles à Dieu & à leur Prince par les ſoins du Pere Anchieta & de ſes Compagnons, qui avoient un College fondé dans cette ville; mais trouvant dans ces Peres une forte digue qui s'oppoſoit à leurs déréglemens, ils prirent le parti de la rompre; & pour ſe délivrer de

ces importuns cenſeurs de leurs vices, ils les chaſſerent de leur ville. A leur place ils y admirent la lie de toutes les Nations; leur ville devint bientôt l'aſyle & le repaire de quantité de brigands, ſoit Italiens, ſoit Hollandois, Eſpagnols, &c. qui, en Europe, s'étoient dérobés aux ſupplices que méritoient leurs crimes, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuſe. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, ſervoit encore à augmenter leurs penchans pour toute ſorte de vices.

Du reſte il n'eſt point aiſé de les réduire : leur ville eſt ſituée à treize lieues de la mer, ſur un rocher eſcarpé, environnée de précipices : on n'y peut grimper que par un ſentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroient une armée nombreuſe; au bas de la montagne, ſont quelques villages remplis de Marchands, par le moyen deſquels ils font leur commerce. Cette heureuſe ſituation les entretient dans l'amour de l'indépendance; auſſi n'obéiſſent-ils aux Loix & aux Ordonnances émanées du trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts, & ce n'eſt que dans une néceſſité preſſante

qu'ils ont recours à la protection du Roi. Hors de-là ils n'en font pas grand compte.

Ces brigands, la plupart ſans foi ni loi, & que nulle autorité ne pouvoit retenir, ſe répandoient comme un torrent débordé ſur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des fleches à oppoſer à leurs mouſquets, ne pouvoient faire qu'une foible réſiſtance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux pour les réduire à la plus dure ſervitude. On prétend (ce qui eſt preſque incroyable) que dans l'eſpace de cent trente ans ils ont détruit ou fait eſclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays juſqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandu parmi ces peuples, les a rendu encore plus ſauvages qu'ils n'étoient, & les a forcé, ou à ſe cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à ſe diſperſer de côté & d'autre dans les endroits les plus ſombres des forêts.

Les Mamelus voyant que par cette diſperſion leur proie leur échappoit des mains, eurent recours à une ruſe diabolique, dont les Miſſionnaires reſſentent encore aujourd'hui le contre-coup

par la défiance qu'elle a jetté dans l'eſprit de ces peuples. Ils imiterent la conduite que tenoient ces hommes apoſtoliques pour gagner les infideles à Jeſus-Chriſt. Trois ou quatre de ces Mamelus ſe traveſtirent en Jéſuites; l'un d'eux prenoit le titre de Supérieur, & les autres le nommoient *Payguaſu*, qui ſignifie *grand Pere*, en la langue des Guaranis; ils plantoient une grande croix, & montroient aux Indiens des images de Notre Seigneur & de la ſainte Vierge; ils leur faiſoient préſent de pluſieurs de ces bagatelles que ces peuples eſtiment; ils leur perſuadoient de quitter leur miſérable retraite, pour ſe joindre à d'autres peuples, & former avec eux une nombreuſe peuplade, où ils ſeroient plus en ſûreté. Après les avoir raſſemblés en grand nombre, ils les amuſoient juſqu'à l'arrivée de leurs troupes; alors ils ſe jettoient ſur ces miſérables, ils les chargeoient de fers, & les conduiſoient dans leur colonie.

Le premier eſſai de leurs brigandages ſe fit ſur les peuplades chrétiennes, qu'on avoit établies d'abord vers la ſource du fleuve Paraguay, dans la Province de Guayra, mais ils ne retirerent pas de grands avantages de la quantité d'Eſclaves qu'ils y firent. On a vu un

regiſtre authentique, où il eſt marqué, que de trois cens mille Indiens qu'ils avoient enlevés dans l'eſpace de cinq ans, il ne leur en reſtoit pas vingt mille. Ces infortunés périrent preſque tous, ou de miſeres dans le voyage, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces maîtres impitoyables, qui les ſurchargeoient de travaux, ſoit aux mines, ſoit à la culture des terres; qui leur épargnoient les alimens, & qui les faiſoient ſouvent expirer ſous leurs coups.

La fureur avec laquelle les Mamelus déſoloient les peuplades chrétiennes, obligea les Miſſionnaires de ſauver ce qui reſtoit de Néophytes, & de les tranſplanter ſur les bords des rivieres Parana & Uruguay, où ils ſont établis maintenant dans trente-une peuplades. Quoiqu'éloignés d'ennemis ſi cruels, ils ne ſe trouverent pas à couvert de leurs fréquentes irruptions. Mais ces hoſtilités ont enfin ceſſé depuis que les Rois d'Eſpagne ont permis aux Néophytes l'uſage des armes à feu, & que dans chaque peuplade on en dreſſe un certain nombre à tous les exercices militaires. Ces Indiens ſe ſont rendus redoutables à leur tour, & ils ont remporté pluſieurs victoires ſur les Mamelus.

La ſeule précaution que l'on prend, c'eſt de conſerver ces armes dans des magaſins, & de ne les mettre entre les mains des Indiens, que quand il eſt queſtion de défendre leur pays, ou de combattre pour les intérêts de l'Etat, car ces troupes ſont toujours prêtes à marcher au premier ordre du Gouverneur de la Province, & en différens temps ils ont rendu les plus ſignalés ſervices à la Couronne d'Eſpagne. C'eſt ce qui leur a attiré de grands éloges que le Roi dans diverſes Patentes a fait de leur fidélité & de leur zele pour ſon ſervice, avec des graces ſingulieres & des privileges qu'il leur a accordés, & qui ont même excité la jalouſie des Eſpagnols.

La diverſité des langues qui ſe parlent parmi ces différentes Nations, eſt un dernier obſtacle très-difficile à ſurmonter, & qui fournit bien de quoi exercer la patience & la vertu des ouvriers évangéliques. On aura peine à croire qu'à chaque pas on trouve de petits villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport à celui des peuples qui les environnent. Lorſque par ordre du Roi Philippe IV, le Pere d'Acugna & le Pere de Artieda parcoururent toutes les Nations qui ſont ſur

les bords du fleuve des Amazones, ils trouverent au moins cent cinquante langues plus différentes entr'elles que la langue eſpagnole n'eſt différente de la langue françoiſe ; dans les peuplades établies chez les *Moxes*, où il n'y a encore que trente mille Indiens convertis à la foi, on parle quinze ſortes de langues qui ne ſe reſſemblent nullement. Dans les nouvelles peuplades des Chiquites, il y a des Néophytes de trois ou quatre langues différentes. C'eſt pourquoi, afin que l'inſtruction ſoit commune, on a ſoin de leur faire apprendre la langue des Chiquites.

Lorſqu'on avancera davantage chez les autres Nations, il faudra bien s'accommoder à leur langage. Ainſi les nouveaux Miſſionnaires, outre la langue des Chiquites, ſeront obligés d'apprendre encore la langue des *Morotocos*, qui eſt en uſage parmi les Indiens *Zamucos*, & celle des *Guarayens*, qui eſt la même qu'on parle dans les anciennes Miſſions des Indiens *Guaranis*.

Vous ne diſconviendrez pas, Monſieur, qu'il ne faille s'armer d'un grand courage, pour ſe roidir contre tant de difficultés, & être animé d'un grand zèle, pour ſe livrer à tant de peines &

de dangers. Mais un Miſſionnaire en eſt bien dédommagé, & il a bientôt oublié ſes fatigues, lorſqu'il a la conſolation de voir toutes les vertus chrétiennes pratiquées avec ferveur par des hommes qui, peu auparavant, n'avoient preſque rien d'humain, & qui n'étoient occupés qu'à contenter leurs appétits brutaux. Il ne faut qu'entendre parler ces hommes apoſtoliques.

» Il n'eſt rien, diſoit l'un d'eux, » qu'on ne ſouffre volontiers pour le » ſalut de ces Indiens, quand nous » ſommes témoins de la docilité de nos » Néophytes, de l'ardeur & de l'affec- » tion qu'ils ont pour tout ce qui con- » cerne le ſervice de Dieu, & de leur » fidelle obéiſſance à tout ce qu'or- » donne la loi chrétienne. Ils ne ſçavent » plus ce que c'eſt que fraude, larcin, » ivrognerie, vengeance, impureté, & » tant d'autres vices ſi fort enracinés » dans le cœur de ces Nations infidelles. » Nul eſprit d'intérêt parmi eux, & » avec ce vice, combien d'autres ne ſont- » ils pas bannis? J'oſe aſſurer, ſans que » je craigne qu'on m'accuſe d'exagéra- » tion, que ces hommes adonnés autre- » fois aux vices les plus groſſiers, re- » tracent à nos yeux, après leur con-

» verſion, l'innocence & la ſainteté » des premiers fideles.

» Il me ſeroit difficile de vous expri- » mer, dit un autre Miſſionnaire, avec » quelle aſſiduité & quelle ardeur ils » aſſiſtent à tous les exercices de piété. » Ils ont un goût ſingulier à entendre » expliquer les vérités de la Religion, » & ces vérités produiſent dans leurs » cœurs les plus grands ſentimens de » componction ».

C'eſt l'uſage dans ces Miſſions, lorſque la prédication eſt finie, de prononcer à haute voix un acte de contrition qui renferme les motifs les plus capables d'exciter la douleur d'avoir offenſé Dieu; pendant ce temps-là l'Egliſe retentit de leurs ſoupirs & de leurs ſanglots. Ce vif repentir de leurs fautes, eſt ſuivi aſſez ſouvent d'auſtérités & de macérations qu'ils porteroient à l'excès, ſi l'on ne prenoit pas ſoin de les modérer.

C'eſt ſur-tout au Tribunal de la Pénitence, qu'on connoît juſqu'où va la délicateſſe de leur conſcience; ils fondent en larmes en s'accuſant de fautes ſi légeres, qu'on doute quelquefois ſi elles ſont matiere d'abſolution; s'il leur échappe quelque faute, quoique peu conſidérable, ils quittent ſur le champ

leurs occupations les plus preſſantes pour ſe rendre à l'Egliſe, & s'y purifier par le Sacrement de Pénitence.

On fait choix dans chaque peuplade de quelques Néophytes les plus anciens & les plus reſpectés, pour y maintenir le bon ordre. Il y en a parmi eux qui ſont chargés de veiller à la conduite & aux mœurs des Néophytes; car il ne faut pas croire que dans la multitude, il ne s'en trouve quelquefois qui ſe démentent. S'ils découvrent, ce qui eſt aſſez rare, que quelqu'un ait commis quelque faute ſcandaleuſe, on le revêt d'un habit de pénitent, on le conduit à l'Egliſe pour demander publiquement pardon à Dieu de ſa faute, & on lui impoſe une pénitence ſévere. Non-ſeulement le coupable ſe ſoumet à cette réparation avec docilité, mais quelquefois on en voit d'autres, & même des Catéchumenes, qui ayant commis ſecretement la même faute qui n'eſt connue que d'eux ſeuls, viennent s'en accuſer publiquement avec larmes, & prient avec inſtance qu'on leur impoſe la même pénitence.

Lorſqu'on les admet à la table Euchariſtique, ils ne s'en approchent qu'après une longue & fervente préparation,

& ils s'étudient à conſerver le fruit de la grace qu'ils ont reçue. Quand quelque temps après on leur demande s'ils ne ſe ſont point rendus coupables des mêmes fautes dont ils s'étoient accuſés avant la Communion; ils ſont ſurpris qu'on leur faſſe une pareille queſtion: » Se peut-il faire, répondent-ils, qu'a» près avoir été nourri de la chair de » Jeſus-Chriſt, on retombe dans les » mêmes fautes? »

Trois fois le jour, le matin, à midi, & ſur le ſoir, toute la jeuneſſe s'aſſemble pour chanter à deux chœurs des prieres très-dévotes, & pour répéter les inſtructions qu'on leur a fait de la doctrine chrétienne. Rien n'eſt plus édifiant que le ſilence & la modeſtie avec laquelle ils aſſiſtent aux Offices des Dimanches & des Fêtes; lorſqu'ils vont dès le matin au travail, & qu'ils reviennent le ſoir à la peuplade, ils ne manquent jamais d'adorer le ſaint Sacrement, & de ſaluer la ſainte Vierge qu'ils regardent comme leur mere, & pour laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Ils célebrent ſes fêtes avec pompe, & au ſon de leurs inſtrumens; ils ſe feroient ſcrupule de commencer aucune action, ſans ſe munir auparavant du ſigne de la Croix.

A la nuit fermante, & lorſque le travail ceſſe, toutes les rues de la peuplade retentiſſent de pieux cantiques que chantent les jeunes garçons & les jeunes filles, tandis que les hommes & les femmes ſéparément récitent le chapelet à deux chœurs.

C'eſt ſur-tout aux grandes ſolemnités qu'ils font éclater davantage leur piété. Dans les temps deſtinés par l'Egliſe à rappeller le ſouvenir des ſouffrances du Sauveur dans ſa Paſſion, ils tâchent d'en repréſenter toute l'hiſtoire, & d'exprimer au dehors les ſentimens de pénitence & de componction dont ils ſont pénétrés. Le Jeudi-ſaint au ſoir, après avoir entendu le ſermon de la Paſſion, ils vont proceſſionnellement à une eſpece de calvaire; les uns portent ſur leurs épaules de peſantes croix, les autres ont le front ceint de couronnes d'épines; il y en a qui marchent les bras étendus en forme de croix; pluſieurs pratiquent d'autres œuvres de pénitence; la marche eſt fermée par une longue ſuite d'enfans qui vont deux à deux, & qui portent dans leurs mains les divers inſtrumens des ſouffrances du Sauveur. quand ils ſont arrivés au Calvaire, ils ſe proſternent au pied de la croix, &

après avoir renouvellé les divers actes de contrition, d'amour, d'eſpérance, &c. ils font une proteſtation publique d'une fidélité inviolable au ſervice de Dieu.

Lorſque la Fête-Dieu approche, ils ſe préparent quelques jours auparavant à la célébrer avec toute la magnificence dont leur pauvreté les rend capables. Ils vont à la chaſſe, & tuent le plus qu'ils peuvent d'oiſeaux & de bêtes féroces. Ils ornent la face de leurs habitations de branches de palmiers entrelaſſées avec art les unes dans les autres, avec des bordures des plus belles fleurs de leurs jardins, & des plumages de différentes couleurs : ils dreſſent des arcs de triomphe à une certaine diſtance les uns des autres, qui, quoique champêtres, ne laiſſent pas d'avoir leur agrément. Ils jonchent de feuilles & de fleurs toutes les rues où doit paſſer le ſaint Sacrement, & ils placent d'eſpace en eſpace les bêtes qu'ils ont tuées, tels que ſont des cerfs, des tigres, des lions, &c. voulant que toutes les créatures rendent hommage au ſouverain Maître de l'univers qui les a créés. Ils expoſent vis-à-vis de leur maiſon le maïs & les autres grains dont ils doi-

vent enſemencer leurs terres, afin que le Seigneur les béniſſe à ſon paſſage. Enfin, par la modeſtie & la piété avec laquelle ils ſuivent la proceſſion, ils donnent un témoignage authentique de leur foi envers ce grand myſtere de l'amour de Dieu pour les hommes. Pluſieurs des Infideles du voiſinage, qu'ils invitent d'ordinaire à aſſiſter à cette cérémonie, touchés d'un ſi religieux ſpectacle, renoncent à leur infidélité, demandent à ſe fixer dans la peuplade, & à être admis au rang des Catéchumenes.

Ce qui remplit ces bons Néophytes d'une tendre reconnoiſſance envers le Seigneur, c'eſt la comparaiſon qu'ils font ſouvent de la douce liberté des enfans de Dieu dont ils jouiſſent, avec la vie féroce & brutale qu'ils menoient ſous l'empire tyrannique du Démon. C'eſt auſſi ce qui leur inſpire un zèle ardent pour procurer le même bonheur aux autres Nations infidelles, même à celles pour leſquelles, dans le temps de leur infidélité, ils avoient hérité de leurs peres, & ſucé avec le lait une haine implacable.

Outre ceux qui accompagnent les Miſſionnaires, lorſqu'ils font des courſes

dans les forêts habitées par tant de Barbares, on en voit pluſieurs chaque année, quand la ſaiſon des pluies eſt paſſée, qui ſe répandent dans toutes les terres voiſines, pour annoncer Jeſus-Chriſt aux Infideles. Les fatigues & les dangers inſéparables de ces ſortes d'excurſions, ne ſont pas capables d'affoiblir leur zèle; il n'en eſt que plus vif. La mort même, ſoufferte pour une pareille cauſe, devient l'objet de leurs deſirs. On compte plus de cent Néophytes qui ont perdu la vie dans ces exercices de charité.

Il regne parmi eux une ſainte émulation, à qui convertira le plus d'Infideles : le jour qu'ils retournent à la peuplade, accompagnés d'un bon nombre d'Indiens qu'ils ont gagné à Jeſus-Chriſt, eſt un jour de fête & de réjouiſſance publique : il n'y a point de careſſes & d'amitiés qu'on ne faſſe à ces nouveaux hôtes : chacun s'empreſſe de fournir à leurs beſoins ; une charité ſi bienfaiſante les a bientôt dépris de l'amour naturel qu'ils ont pour leur terre natale, & c'eſt ainſi que les peuplades anciennes s'accroiſſent, & que les nouvelles s'établiſſent.

Il y a long-temps qu'on cherche à

s'ouvrir un chemin dans cette étendue de terres qui ſe trouvent entre la ville de Tarija & le fleuve Paraguay. Rien ne paroît plus important pour le bien de toutes ces Miſſions : car ce chemin une fois découvert, elles peuvent communiquer enſemble beaucoup plus aiſément, & ſe prêter mutuellement du ſecours : maintenant, pour ſe rendre des Miſſions du Paraguay ou Guaranis à celles des Chiquites, il faut deſcendre la riviere juſques vers Buenos-Ayres, traverſer toute la province de Tucuman, & entrer bien avant dans le Perou; enſorte que le Pere Provincial, lorſqu'il fait la viſite de toutes les Réductions ou Peuplades qui compoſent ſa Province, doit eſſuyer les fatigues d'un voyage de deux mille cinq cens lieues: au lieu que le voyage s'abrégeroit de moitié, ſi l'on ſe faiſoit une route au travers des terres qui ſont entre les Miſſions des Chiquites & celles du Paraguay. C'eſt une entrepriſe qu'on a tentée pluſieurs fois, & toujours inutilement.

Une fois qu'on étoit entré aſſez avant dans les terres, on fut arrêté par les Infideles, qui, ſe doutant du deſſein qu'on avoit de découvrir le fleuve Pa-

raguay, s'y oppoſerent de toutes leurs forces, & obligerent les Miſſionnaires de ſe retirer. Il arriva dans la ſuite qu'un Catéchumene de la même Nation s'employa avec tant de force & de zèle auprès de ſes compatriotes, qu'il les détermina à embraſſer la Foi. On profita d'une conjoncture ſi favorable.

Ce fut en l'année 1702, que le Pere François Hervas & le Pere Michel de Yegros, partirent avec le Catéchumene & quarante Indiens, ſans autre proviſion que leur confiance en la divine Providence : elle ne leur manqua pas, & pendant le voyage, la chaſſe & la pêche fournirent abondamment à leur ſubſiſtance. Ils furent très-bien reçus en trois villages de la Nation du Catéchumene; ſçavoir, des *Curuminas*, des *Bataſis* & des *Xarayes*, qui auparavant s'étoient oppoſés à leur entrepriſe. Ainſi ils pourſuivirent librement leur route, laiſſant le Catéchumene bleſſé par une épine qui lui étoit entrée au pied. On ne crut pas que le mal fût dangereux, cependant cette bleſſure lui cauſa la mort en peu de jours.

Après bien des incommodités que ſouffrirent les deux Miſſionnaires, en ſe faiſant un chemin au travers des bois,

en grimpant de hautes montagnes, & traverſant des lacs & des marais pleins de fange, ſans compter l'inquiétude & la crainte continuelle où ils étoient de tomber entre les mains des Barbares; ils arriverent enfin ſur les bords d'une riviere qu'ils prirent pour le fleuve Paraguay, ou du moins pour un bras de ce fleuve, & ils y planterent une grande croix. On reconnut dans la ſuite qu'ils s'étoient trompés, & que ce qu'ils prenoient pour une riviere, n'étoit qu'un grand lac qui ſe terminoit à une épaiſſe forêt de palmiers.

Dans la perſuaſion où l'on fut qu'on avoit enfin découvert ce chemin ſi fort ſouhaité, le Pere Nugnez, qui étoit alors Provincial, fit choix de cinq anciens Miſſionnaires des Guaranis, pour parcourir le fleuve Paraguay, & découvrir du côté de ce fleuve, l'endroit où l'on avoit planté la croix du côté des Chiquites. Ces Miſſionnaires étoient le Pere Barthelemy Ximenès, qui mourut chargé d'années & de mérites le 2 Juillet 1717, le Pere Jean-Baptiſte de Zea, le Pere Joſeph de Arce, le Pere Jean-Baptiſte Neuman, le Pere François Hervas & le Frere Sylveſtre Gonzales. Comme le voyage qu'ils firent ſur ce grand fleuve

peut répandre quelque lumiere ſur la Géographie des diverſes contrées qu'il arroſe, je vais vous rapporter le journal qui en a été fait par un de ces Miſſionnaires.

Nous partîmes, dit-il, le 10 Mai de l'année 1703, du port de notre peuplade de la Purification, d'où, après avoir paſſé par *Antigui*, nous prîmes terre le 27 du même mois à *Itati*. Le Pere Gervais, Franciſcain, qui étoit curé de cette bourgade, nous fit l'accueil le plus obligeant. Delà nous continuâmes notre route vers la riviere *Paramini*, dans le lieu où le Parana ſe jette dans le fleuve Paraguay : les vents furieux qui régnoient alors, & qui nous étoient contraires, nous retarderent, & nous cauſerent bien des fatigues ; enſorte que nous ne pûmes aborder au port de l'Aſſomption que le 27 Juin, où nous prîmes quatre jours de repos au college que nous avons dans cette ville. On nous avoit préparé une grande barque, quatre balſes, deux pirogues & un canot.

Nous nous embarquâmes, & après avoir avancé quelques lieues, nous découvrîmes un peu au loin des canots d'Indiens *Payaguas*, qui ſans

doute venoient à la découverte. La penſée nous vint de les joindre, & de les gagner, ſi cela ſe pouvoit, par quelques témoignages d'amitié, qui pût les guérir de leur défiance. Le Pere Neuman ſe mit à cet effet dans le canot avec le Frere Gonzales; mais quand ils furent preſque à portée de ces Indiens, ils prirent la fuite, en criant de toutes leurs forces, *Peè pèmonda, ore Camaranda buenos aires, viarūpi.* Ce qui ſignifie : nous ne nous fions point à des gens d'une Nation qui a fait périr tant d'Indiens, leſquels demeuroient aux environs de Buenos-Aires.

Le Pere Neuman voyant le peu de ſuccès de ſes démarches, ſe contenta d'avancer vers le bord du fleuve, & d'attacher aux branches d'un arbre pluſieurs bagatelles de peu de valeur, mais qui ſont eſtimées de ces Barbares. Ces petits préſens les raſſurerent, ils s'en ſaiſirent auſſi-tôt, & quatre d'entr'eux s'approcherent d'une de nos balſes, & y laiſſerent à leur tour des nattes de jonc fort jolies, & d'un travail très-délicat.

Un de nos Néophytes qui nous ſervoit d'interprete, nommé Anicet, plein de zèle

zèle pour la converſion des infideles, jugea par la ſenſibilité des *Payaguas*, que ſes manieres douces & affables pourroient faire quelqu'impreſſion ſur leurs cœurs; mais il ne connoiſſoit pas aſſez combien cette nation eſt perfide. Le 12 de Juillet il s'approcha de quelques-uns de ces Indiens qu'il apperçut, & dans le temps que, par de petits préſens, il tâchoit de gagner leur amitié, une troupe de *Payaguas*, partagée en deux canots, ſortirent d'une embuſcade où ils étoient cachés, & vinrent fondre ſur Anicet & ſes compagnons, qu'ils aſſommerent à grands coups de maſſues, & s'enfuirent enſuite avec une célérité extraordinaire.

Nous n'apprîmes que fort tard ce triſte événement; quelques-uns de nos Indiens allerent au lieu où s'étoit fait le maſſacre, & ils y trouverent les cadavres de leurs chers compagnons. Nous célébrâmes le lendemain leurs obſéques, avec la douce eſpérance que Dieu leur aura fait miſéricorde, & aura récompenſé la charité avec laquelle ils avoient expoſé leur vie pour retirer ces barbares des ténebres de l'infidélité.

Les *Payaguas* voyant qu'on ne cherchoit point à tirer vengeance d'une action ſi cruelle, en devinrent plus audacieux.

Ils parurent le lendemain en plus grand nombre, dans une quantité prodigieuſe de canots, qui formoient deux eſpeces d'eſcadres. L'une gagna le rivage, & tous ceux qui y étoient mirent pied à terre; l'autre rôdoit de tous côtés ſur le fleuve, ſans que les uns ni les autres oſaſſent nous attaquer: il n'y eut que dans l'obſcurité de la nuit qu'ils jetterent des pierres & tirerent des fleches ſur nous: mais nos Néophytes les mirent bientôt en fuite, & ce ne fut que de fort loin qu'ils continuerent de nous obſerver. C'eſt un bonheur qu'ils ne ſe ſoient pas joints aux *Guaicurus*, autre Nation infidelle, mais beaucoup plus brave, plus hardie, & naturellement ennemie du nom Chrétien. Il nous eût été difficile d'échapper aux piéges qu'ils nous auroient dreſſés ſur un fleuve qui, dans cet endroit, eſt tout couvert d'iſles, où ils ſe ſeroient aiſément cachés pour nous ſurprendre.

Le 6 d'Août nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Xexui*; c'eſt par où les Mamelus vinrent faire irruption ſur quelques-unes de nos anciennes peuplades, qu'ils détruiſirent. Le 19, nous apperçûmes une terre de *Payaguas*, dont les habitans s'étoient retirés peu aupara-

vant, pour aller dans une grande iſle qui étoit vis-à-vis. Cette terre appartient à un Cacique des *Payaguas*, nommé *Jacayra*, qui y entretient quelques-uns de ſes vaſſaux occupés à la fabrique des canots.

Le 21, nous trouvâmes un petit fort entouré de paliſſades, avec trois grandes croix qu'on y avoit élevées. Nous crûmes d'abord que c'étoit un ouvrage des Mamelus, mais nous apprîmes dans la ſuite que c'étoit les *Payaguas* qui, ayant quelque connoiſſance de la vertu de la croix, avoient planté celles que nous voyions, pour ſe délivrer de la multitude de tigres qui infeſtoient leur pays. Peu après, nous vîmes ſur le rivage douze de ces barbares, qui ne ſongerent point à nous inquiéter; mais ce qui nous ſurprit, c'eſt que juſqu'au 30 Août que nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Tapotïi*, nous n'apperçûmes que deux canots d'Indiens nommés *Guachicos*. La bouche de cette riviere eſt éloignée de trente lieues de celle de *Piray*; mais avant que d'y arriver, il faut paſſer par des courans très-rapides, qui ſe trouvent entre une longue ſuite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts & taillés naturellement d'une maniere ſi agréable à

la vue, que l'art ne pourroit gueres y atteindre. En ce lieu-là les *Guaicurus* allumerent des feux, pour avertir les nations d'alentour qu'on voyoit paroître l'ennemi.

A ſix lieues de-là, eſt le lac *Nengetures*, où ſe jette une riviere qui deſcend des terres habitées par les *Guamas*. Ces peuples ſont en quelque ſorte les eſclaves des *Guaicurus* : ils y entretiennent leurs Haras de mules & de cavalles, ils cultivent la terre & y ſement le tabac, qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres Nations, & une entre autres nommée *Lenguas*, qui parle la même langue que les Chiquites.

Deux lieues au-delà de ce lac eſt l'embouchure du *Mboimboi*. Il y avoit anciennement auprès de cette riviere une peuplade chrétienne, qui étoit ſous la conduite du Pere Chriſtophle de Arenas, & du Pere Alphonſe Arias : ce dernier étant appellé par les Indiens *Guatos*, pour y adminiſtrer le baptême, tomba dans un parti de Mamelus, qui le tuerent à coups de mouſquets. Le Pere Arenas eut quelques-temps après le même ſort ; il fut rencontré par les Mamelus, qui le maltraiterent ſi fort, qu'il ne ſurvécut que peu de jours à ſes bleſſures.

De-là juſqu'aux *Xarayes*, on voit de vaſtes campagnes, où des grains croiſſent naturellement & ſans culture ; auſſi les *Payaguas*, les *Caracuras*, & beaucoup d'autres peuples d'alentour, viennent-ils y faire leurs proviſions. Le 22 de Septembre nous paſſâmes entre les montagnes de *Cunayequa* & de *Ito*, où ſont les *Sinamacas*. La foi fut prêchée à ces peuples par les Peres Juſte Manſilla & Pierre Romero. Celui-ci & le Frere Mathieu Fernandez furent maſſacrés dans la ſuite par les Chiriguanes, en haîne de ce que la Loi Chrétienne leur défendoit d'avoir plus d'une femme.

Cinq lieues plus avant ſe trouve une iſle, où s'étoient retirés deux Caciques nommés *Jarachacu* & *Orapichigua*, avec leurs vaſſaux Payaguas. Dès qu'ils nous apperçurent, ils dépêcherent ſix canots à la grande iſle des *Orejones*, & auſſitôt nous vîmes de près & au loin s'élever une grande fumée, ſignal ordinaire dont ils ſe ſervent pour avertir les Nations voiſines de ſe tenir ſur leurs gardes. Ces Nations font grand cas des *Payaguas*, parce que ceux-ci leur fourniſſent du tabac, des cuirs, des toiles & d'autres choſes néceſſaires à la vie, qu'ils ont chez eux en abondance.

Nous paſſâmes enſuite auprès des montagnes de *Taraguipita*. Cette contrée eſt habitée par pluſieurs Nations Indiennes. Quatre de nos Miſſionnaires leur ont annoncé l'Evangile ; ſçavoir, le Pere Ignace Martinez, Eſpagnol ; le Pere Nicolas Henard, François; les Peres Diego Ferrer & Juſte Manſilla, Flamands. Le premier partit dans la ſuite pour la Miſſion des Chiriguanes, & les deux autres ſuccomberent aux fatigues & aux travaux qu'ils ſupporterent, & moururent parmi ces barbares, dénué de toute conſolation humaine, ainſi que le grand Apôtre des Indes, ſaint François Xavier, dans l'iſle de Sancian. Le dernier ne réſiſta pas long-temps aux mêmes fatigues, & finit ſa vie dans l'exercice de ſes fonctions apoſtoliques.

Huit lieues après avoir quitté le *Tobati*, nous nous trouvâmes à l'embouchure du *Mbotetei :* c'eſt par cette riviere que les Mamelus avoient coutume d'entrer dans le fleuve Paraguay. De-là on découvre de vaſtes campagnes, qui s'étendent juſqu'aux *Xarayes* : elles étoient anciennement habitées par les *Guaicurus* & les *Itatines ;* mais ces Indiens ſe voyant continuellement expoſés aux irruptions & à la cruauté des Mamelus, abandon-

nerent leur pays, & chercherent un aſyle dans d'épaiſſes forêts, qui depuis le lac *Jaragui*, s'étendent juſqu'à cinquante lieues du côté du Pérou.

Enfin, le 29 Septembre, nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve Paraguay, ſe partageant en deux bras, forme une grande iſle. Comme nous nous trouvions alors ſur les terres des Chiquites, nous cherchâmes à découvrir la croix que nos deux Miſſionnaires avoient plantée l'année précédente.

Le 12 d'Octobre, ayant jetté l'ancre, nous apperçûmes quelques *Payaguas* : quoiqu'ils fuſſent intimidés à la vue de nos Indiens, ils ne laiſſerent pas de nous approcher, & ils nous offrirent des fruits de leurs terres : nous répondîmes à cette honnêteté par quelques petits préſens que nous leur fîmes.

Le 17, nous jettâmes l'ancre à la vue du lac *Jaragui*, qui eſt caché en partie entre les bois & les montagnes, juſques vers les *Orejones*. Les campagnes de l'un & de l'autre côté du fleuve ſont pleines d'habitations Indiennes. Il y en a davantage dans celles qui ſont à la gauche, parce que les marais & les lacs, dont elles ſont environnées les rendent en quelque ſorte inacceſſibles, & mettent

ces Nations à couvert des incurſions des Mamelus.

Il ſeroit ennuyeux, Monſieur, de vous rapporter les noms de ces différentes Nations. Il ſuffit d'en faire une note à la marge, en cas que vous ayez la curioſité de les connoître. (1) Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que la plûpart de ces Nations ſe réduiſent à deux ou trois villages, & que chacune ne compte gueres plus de trois à quatre cens Indiens. Quoique ces Nations confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue différente, & ne s'en-

(1) A main droite ſont les Guaras, Lenguas, Chibapucus, Ecanaquis, Napiyachus, Guarayos, Tapyminis, Ayguas, Cunicanis, Arienes, Curubinas, Coes, Guareſis, Jarayes, Caraberes, Urutues, Guahenes, Mboryares, Pareſis, Tapaquis.

On trouve à main gauche les Payaguas, Guacicos, Itatines, Aginis, Sinemacas, Abiais, Abaties, Guitihis, Cubieches, Chicaocas, Coroyas, Trequis, Gucamas, Guatus, Mbiritis, Eleves, Cuchiais, Tarayus, Jaſintes, Guatoguazus, Zuruquas, Ayuceres, Quichiquichis, Xaimes, Guananis, Curuaras, Cuchycones, Aripones, Arapores, Cutuares, Itapares, Cutaguas, Arabiras, Cabies, Guannaguazus, Imbues, Mambiquas. Note de l'ancienne édition.

tendent point entr'elles ; elles n'ont nul commerce enſemble ; elles ſe font ſouvent la guerre, & cherchent à s'entredétruire.

Le 18, ayant laiſſé à main droite le lac *Tuquis*, nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Paraiguazu*, qui décharge ſes eaux dans le fleuve avec une impétuoſité extraordinaire. Un peu au-delà nous rencontrâmes un canot, où étoit un jeune Indien bien fait & robuſte. Il ne craignit point de ſe rendre à notre barque. Nous lui fîmes bien des amitiés, & quoiqu'il n'entendît point notre langue, ni nous la ſienne, il ne laiſſa pas de nous faire connoître par ſignes qu'il étoit de la Nation *Mbiritii*, & qu'il y avoit trois journées de chemin juſqu'à ſon village. Nous connûmes l'affection qu'il nous portoit par la peine qu'il avoit de nous quitter. C'eſt pourquoi nous lui offrîmes de monter dans notre barque. Il accepta cette offre avec joie, & y entra avec ſes armes & ſa natte, qui étoit délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un grand *Capivara* qu'il avoit tué. C'eſt un cochon de riviere aſſez ſemblable au cochon de terre. Voyant, au bout de trois jours, que nous navigions le long du rivage, pour ne pas

nous embarraſſer entre les iſles qui couvroient le fleuve, il prit congé de nous, avec promeſſe de venir bientôt nous rejoindre. Il reçut avec reconnoiſſance quelques petits préſens que nous lui fîmes, pour les préſenter au Cacique & aux principaux de ſa Nation. Cet Indien tint ſa parole, & il ne fut pas long-temps ſans revenir ; mais voulant traverſer un bras de riviere dans un temps orageux, il fit naufrage en notre préſence. Il ne ſe ſauva du danger qu'il courut, que pour tomber entre les mains des *Payaguas*, qui le firent conduire dans ſon village.

Enfin, le 31 Octobre nous entrâmes dans le fameux lac de *Xarayes*, dans lequel pluſieurs rivieres navigables viennent ſe décharger. On croit communément que c'eſt dans ce lac que le fleuve Paraguay prend ſa ſource. A l'entrée du lac eſt ſituée la fameuſe Iſle des *Orejones*, où il y avoit autrefois une Nation très-nombreuſe, qui a été entiérement détruite par les Mamelus. Le climat de cette Iſle eſt tempéré & très-ſain, quoiqu'elle ſoit à la hauteur de dix-ſept degrés & de quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de longueur & dix de largeur : d'autres la

ſont encore plus grande. Son terroir eſt fertile, bien qu'elle ſoit pleine de montagnes, toutes couvertes de beaux arbres propres à être employés à toutes ſortes d'ouvrages.

Pendant un mois & demi que nous employâmes ſur la terre & ſur l'eau à chercher cette croix qu'on avoit plantée, laquelle devoit indiquer le chemin qui conduit aux Miſſions des Chiquites, toutes nos diligences furent inutiles, & nous n'en découvrîmes point le moindre veſtige. Cependant la ſaiſon avançoit, & il étoit à craindre que le fleuve baiſſant chaque jour, notre barque ne ſe fracaſſât ſur les rochers cachés ſous l'eau : il fallut donc ſonger au retour, avec le chagrin de s'être donné tant de peines ſans aucun fruit. Quelques-uns de nos Miſſionnaires prierent le P. Supérieur de les laiſſer dans l'Iſle, où pendant l'hyver ils feroient de nouveaux efforts pour réuſſir dans cette découverte, mais le ſuccès étoit trop incertain, & le riſque trop grand; ainſi, après avoir loué la ferveur de leur zèle, il leur déclara qu'il ne pouvoit pas condeſcendre à leurs deſirs.

Nous ſortîmes donc de ce lac, que quelques-uns ont appellé la mer Douce.

Mais comme, ainſi que je viens de le dire, nous entrions dans la ſaiſon où les eaux du fleuve diminuent conſidérablement, nous étions dans la crainte continuelle de donner dans de bas fonds, ou de toucher aux rochers, qui, en quelques endroits, ſont preſque à fleur d'eau : heureuſement nous fîmes cent lieues ſans aucun accident. Nous découvrîmes trois canots qui venoient nous joindre à force de rames : il y avoit quatre Indiens ; ſçavoir, un Payagua, & trois Guaranis, qui avoient anciennement reçu le baptême.

Auſſitôt qu'ils ſe furent approchés de notre barque, ils y ſauterent avec beaucoup de légereté, & nous dirent qu'ils étoient déterminés à paſſer le reſte de leurs jours avec nous, quelque peine que leur déſertion dût faire à leurs Caciques. Ils ſe trompoient pour ce dernier article : car les deux Caciques dont ils étoient vaſſaux, frappés de la généroſité avec laquelle ils avoient abandonnés leurs biens & leurs parens, pour vivre dans une plus exacte obſervation de la loi Chrétienne, en conçurent une plus haute eſtime, & pour eux, & pour les Miſſionnaires.

Ces deux Caciques joignirent notre

barque, & y étant entrés avec confiance, comme ſi la connoiſſance eût été ancienne, ils s'aſſirent ſans façon auprès du P. Supérieur. Le Pere profitant de ces favorables diſpoſitions, les entretint de l'importance du ſalut, & de la néceſſité d'embraſſer la Loi Chrétienne pour y parvenir. Il leur fit ſentir qu'outre le bonheur qu'ils auroient de vivre en hommes raiſonnables, de devenir enfans de Dieu, & de mériter une récompenſe éternelle, ils couleroient bien plus tranquillement leurs jours, puiſque trouvant dans les peuplades des *Guaranis*, autant de défenſeurs qu'il y a de Chrétiens, ils n'auroient plus rien à craindre des Mamelus, & des *Guaicurus*, qui les jettoient dans de continuelles inquiétudes.

Les Caciques qui étoient très-attentifs au diſcours du Pere, parurent en être touchés : ils promirent qu'ils ſe feroient inſtruire avec leurs vaſſaux pour être admis au baptême, & qu'ils ſe faiſoient fort d'engager les Indiens *Guatos & Guacharapos* à s'unir avec eux, pour former tous enſemble une nombreuſe peuplade. Pour nous aſſurer de la ſincérité de leurs promeſſes, nous les priâmes de nous faire préſent de quelques

jeunes Indiens, qu'ils avoient fait leurs eſclaves, afin de les inſtruire des vérités de la Foi, & de nous en ſervir en qualité d'interpretes. Nous leur offrîmes en échange des plats d'étain, des couteaux, des hameçons, de petits ouvrages de Jayet, & d'autres choſes de cette nature. Ils y conſentirent de bonne grace, & nous remirent ſix Indiens de différentes Nations, que nous envoyâmes dans une de nos peuplades, pour y être inſtruits dans la Religion.

Enfin, après bien des proteſtations d'amitié de part & d'autre, ils nous quitterent très-contens de l'eſpérance que nous leur donnions d'envoyer chez eux des Miſſionnaires. En partant ils ordonnerent à quelques-uns de leurs vaſſaux habiles pêcheurs de nous ſuivre dans leurs canots, de faire chaque jour la pêche, & de nous fournir abondamment de poiſſon. C'eſt ce qu'ils exécuterent ponctuellement : ils nous ſuivirent cent cinquante lieues, & ne nous en laiſſerent jamais manquer. Ce ſecours vint fort à propos, car il y avoit déja du temps que nos proviſions de biſcuit & de maïs étant gâtées, il falloit nous contenter d'une écuellée de féves par jour.

Etant arrivés à l'endroit du fleuve, où le zélé Néophyte Anicet & ſes compagnons furent tués par les *Payaguas*, nous députâmes vers ces barbares quelques *Payaguas* de nos amis, pour leur dire, que nous n'avions pour eux que des penſées de paix & d'amour; que notre plus ardent deſir étoit de procurer leur bonheur en cette vie, & après leur mort; qu'ils en feroient l'expérience, s'ils vouloient ſe joindre à nous: que nous étions perſuadés, que s'ils avoient tué nos Indiens, c'étoit moins par haine pour eux, que par la crainte où ils étoient qu'on ne leur tendît des piéges; que du reſte nous leur pardonnions ce qui s'étoit paſſé, & que pour toute ſatisfaction nous leur demandions les Eſpagnols qu'ils tenoient en eſclavage.

Nos députés s'acquitterent ſi bien de leur commiſſion auprès de ces barbares, que quelques-uns d'eux vinrent nous demander pardon du meurtre qu'ils avoient commis, & nous remirent un Eſpagnol qu'ils avoient fait eſclave: ils nous aſſurerent même du deſir qu'ils avoient de ſe réunir dans une peuplade, & d'embraſſer la loi Chrétienne: mais dans le temps qu'ils nous donnoient ces

aſſurances, ils ne cherchoient qu'à nous tromper : car ils nous proteſterent qu'ils n'avoient d'eſclave que ce ſeul Eſpagnol, & nous apprîmes dans la ſuite qu'ils en avoient encore trois autres. Notre amitié s'étant renouvellée, nous vîmes paroître vingt de leurs canots qui ſe ſuivoient file à file. Ils monterent les uns après les autres dans notre barque, pour recevoir les petits préſens que nous leur fîmes. Peu après leurs caciques vinrent nous apporter des fruits, & nous donnerent un canot fort propre.

Nous ne crûmes pas néanmoins devoir nous fier à des peuples, dont nous avions éprouvé ſi ſouvent la perfidie & l'inconſtance, & qui ne tiennent leur parole, qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cette Nation, qui ne compte gueres que quatre cens hommes capables de porter les armes, s'étende ſur-tout le fleuve Paraguay. Une partie ſe répand environ deux cens lieues ſur le fleuve ou ſur la terre depuis le lac des *Xarayes ;* l'autre partie rôde ſans ceſſe vers la ville de l'Aſſomption, pillant tout ce qui tombe ſous leurs mains, faiſant des eſclaves de ceux qu'ils rencontrent, s'ils ne ſont bien en garde contre leurs embuſ-

cades, ou bien ſe liguant avec les *Guaycurus*, pour attaquer les Eſpagnols à force ouverte.

La vie errante & vagabonde qu'ils menent, n'eſt pas un moindre obſtacle à leur converſion, que leur caractere perfide & volage. Ils ne peuvent être long-temps ſous le même Ciel, aujourd'hui ſur la terre ferme, demain dans quelque Iſle, ou ſe diſperſant ſur le fleuve; ils ne peuvent gueres vivre d'une autre maniere, ne ſubſiſtant que de la chaſſe ou de la pêche, qui ne ſe trouve pas toujours dans le même lieu.

Nous pourſuivîmes aſſez tranquillement notre route, mais le 2 Décembre nous fûmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva un vent furieux, qui pouſſant notre barque avec violence, la fit ſauter de rochers en rochers. Elle devoit ſe briſer en mille pieces, & nous devions mille fois périr; cependant elle ne reçut aucun dommage. Nous nous crûmes redevables de notre conſervation, à une protection ſpéciale de la très-ſainte Vierge, que nous invoquions pluſieurs fois chaque jour.

Après avoir échappé à ce danger, & en avoir rendu graces à Dieu & à la ſainte Vierge notre protectrice, le P. Supé-

rieur fit prendre les devants à une de nos barques, ordonnant qu'elle allât à toutes voiles & à force de rames, & fît toute la diligence qui ſeroit poſſible pour tranſporter au plus vîte à la ville de l'Aſſomption le P. de Neuman, que la dyſſenterie dont il fut attaqué, avoit réduit à l'extrémité.

Pour nous, ce ne fut que le 17 que nous y arrivâmes. Le Gouverneur de la ville, toute la nobleſſe & le peuple en foule vinrent nous recevoir au ſortir de nos barques, & voulurent abſolument nous conduire juſqu'au Collége. Il n'y avoit qu'une heure que nous y étions arrivés, lorſque le P. de Neuman finit ſa carriere, & alla recevoir la récompenſe de ſes travaux. Les Chanoines de la Cathédrale, les Eccléſiaſtiques, les Religieux, & tous les Corps de la Ville honorerent ſes obſéques de leur préſence, le regardant comme un Martyr de la charité & du zèle, dont il avoit toujours brûlé pour la converſion des infidèles.

Le 9, nous partîmes de la ville de l'Aſſomption, pour nous rendre à nos cheres Miſſions des *Guaranis*, où nous arrivâmes le 4 de Février. Ainſi ſe termina notre voyage qui dura neuf mois,

& où nous perdîmes ſeize des Néophytes qui nous accompagnoient, & qui nous furent enlevés par le défaut de vivres, & par la dyſſenterie.

On a fait quelques tentatives pour découvrir ce chemin, qui n'ont eu d'autres ſuccès, que de procurer au P. de Arce & au P. Blende une mort glorieuſe. On en trouve le détail dans une des Lettres précédentes. Je ſuis avec reſpect, &c.

SECONDE LETTRE

Sur les nouvelles Miſſions du Paraguay, au même.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur.

C'eſt pour me conformer à vos deſirs, que je continue à vous entretenir des Miſſions nouvellement établies dans la grande Province du Paraguay, & des moyens que prennent les Miſſionnaires pour gagner tant de Nations barbares répandues dans d'immenſes forêts, &

les réunir dans des peuplades, où l'on puiſſe les policer, & les inſtruire des vérités de la foi. J'ai déja eu l'honneur de vous dire, que chaque peuplade Chrétienne eſt ſous la conduite de deux Miſſionnaires, & qu'en certain temps de l'année, l'un deux parcourt les montagnes & les forêts, pour chercher ces pauvres Indiens, & les retirer des ténébres de l'infidélité.

Le Pere Cavallero s'eſt rendu illuſtre en ces derniers temps par le ſuccès de ces ſortes d'excurſions apoſtoliques, & par la mort glorieuſe dont ſon zèle a été couronné. Il fut tiré par ſes ſupérieurs de la Miſſion des Chiriguanes, pour conſacrer ſes ſoins à celles des Chiquites. Il gouvernoit alors la peuplade de Saint-François Xavier, d'où il avoit coutume chaque année de ſe répandre chez les Indiens infideles; il avoit déja diſpoſé la Nation des Indiens *Purakis*, à écouter ſes inſtructions, & il partit de ſa peuplade en l'année 1704, pour ſe rendre chez eux, & achever l'ouvrage de leur converſion.

Comme il approchoit des habitations Indiennes, il apperçut une troupe d'Européens, qui, au mépris des loix, qu'ils croyoient pouvoir enfreindre impuné-

ment, dans un lieu ſi éloigné des villes Eſpagnoles, cherchoient à enlever le plus qu'ils pourroient de ces Indiens, pour en faire un cruel trafic, & les vendre comme autant d'eſclaves. Le chef de la troupe aborda le Miſſionnaire, & prenant un ton d'empire & d'autorité, il lui dit que c'étoit bien là le temps de faire des Miſſions: qu'il eût à retourner dans ſa peuplade, & que s'il balançoit tant ſoit peu à ſe retirer, il ſçauroit bien l'y contraindre. Le Pere nullement intimidé par ſes menaces, lui fit une réponſe honnête, & ſuivit ſon chemin.

Quand il arriva aux habitations, il les trouva toutes déſertes; à la vue des Européens la peur avoit ſaiſi ces Indiens, ils avoient pris la fuite, & étoient allés ſe cacher dans les bois les plus épais & les moins acceſſibles. Il n'apperçut que deux ou trois jeunes Indiens montés à la cime des arbres, pour obſerver la marche & la contenance des Européens. Quelque impénétrables que fuſſent ces bois, ils ne furent point un obſtacle au zèle du Pere Cavallero, il en perça l'épaiſſeur, & ſe rendit, quoiqu'avec beaucoup de peine, au lieu où étoient ſes chers Indiens.

Après leur avoir renouvellé ſes inſ-

tructions, il baptiſa un bon nombre d'enfans qu'ils lui préſenterent. Lorſqu'il eut fini, ce pauvre peuple conſterné de la longue ſéchereſſe qui ruinoit leurs moiſſons, & qui leur annonçoit une famine générale, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura avec larmes d'employer le pouvoir qu'il avoit auprès du vrai Dieu qu'il leur annonçoit pour en obtenir de la pluie.

Le Pere, que ce ſpectacle avoit attendri, ne put ſe refuſer à de ſi fortes inſtances, qui étoient une preuve de leur foi & de confiance en Dieu; il planta à terre la croix qu'il portoit toujours à la main, il ordonna à tous les Indiens de ſe mettre à genoux devant ce ſigne de notre ſalut, d'élever leurs mains au Ciel, & de répéter avec lui la priere qu'il alloit faire au ſouverain Maître de l'univers & au diſpenſateur de tous les biens. Dieu daigna exaucer leur priere; à peine fut-elle achevée, qu'une pluie abondante reſſuſcita leurs moiſſons & ranima les campagnes.

Le Pere n'eut pas le temps d'être témoin de leur reconnoiſſance; il partit auſſitôt pour aller viſiter les Indiens *Tapacuras*, avec promeſſe que ce voyage ne ſeroit que de peu de jours. Pendant ſon abſence les Européens dont je viens

de parler eurent recours à un ſtratagême, au moyen duquel ils ſe promettoient un double avantage ; le premier, de rendre le Miſſionnaire odieux & ſuſpect aux Indiens, & le ſecond, de ſe mettre en état de ſuivre leur proie ſans obſtacle. A cet effet, ils firent répandre parmi ces peuples, naturellement ombrageux, que le prétendu Miſſionnaire, auquel ils donnoient leur confiance, étoit un Mamelus déguiſé en Jéſuite, & qu'il étoit allé querir ſes compagnons pour venir fondre ſur eux & les enlever ; qu'ils le cherchoient pour lui mettre les fers aux pieds & aux mains, & le conduire aux priſons de Sainte-Croix de la Sierra.

Quoique ce bruit ne les trouvât pas aſſez crédules pour y ajouter une foi entiere, cependant une ruſe pareille, employée plus d'une fois par les Mamelus, leur inſpiroit je ne ſçais quelle défiance que le Pere eut bientôt diſſipée à ſon retour, en leur découvrant le piége qu'on avoit tendu à leur ſimplicité.

Cette fourberie ayant ſi mal réuſſi à ces Européens, ils réſolurent d'employer la violence. Le chef, ſuivi de ſa troupe, & informé par ſes eſpions de la marche du Miſſionnaire, alla le trouver, & donnant à entendre qu'il étoit autoriſé des

Magiſtrats, & envoyé à la découverte des Mamelus, il l'accabla d'injures, & leva même la main pour le frapper; puis avec un viſage allumé de fureur : « C'eſt » de la part du Roi, lui dit-il, que je » vous ordonne de ſortir au plutôt du » pays, & d'aller rendre compte de vo- » tre conduite au Gouverneur de Sainte- » Croix; obéiſſez ».

Ces nouvelles inſultes ne cauſerent pas la moindre émotion au Pere Cavallero. « Ne vous imaginez pas, lui » répondit-il d'un air tranquille, que » vos prétentions & vos vues crimi- » nelles me ſoient inconnues. Vous » croyez que ces lieux déſerts & écartés » déroberont vos injuſtices à la connoiſ- » ſance de ceux qui ont l'autorité & » l'obligation de les punir : vous vous » trompez, ſçachez que le châtiment » n'eſt pas ſi loin que vous le penſez. » Du reſte, vos menaces & vos arti- » fices ſont inutiles ; jamais vous ne » m'arracherez d'un lieu où Dieu de- » mande ma préſence, & je ne ſouffrirai » point que vous attentiez à la liberté » d'un peuple qui en jouit ſous la pro- » tection du Roi & de ſes Edits ».

Ces dernieres paroles, dites d'un ton ferme, étonnerent le chef de ces brigands, &

& voyant que ſes impoſtures étoient découvertes, il prit parti lui-même d'aller chercher fortune ailleurs ; on ne le vit plus reparoître. Peu après un Indien de la Nation des *Mannacicas*, qu'il avoit fait ſon eſclave, ayant eu l'adreſſe de s'échapper de ſes mains, vint ſe jetter entre les bras du Miſſionnaire. Il entendoit un peu la langue des Chiquites, & il paroiſſoit avoir naturellement du goût pour les exercices de la Religion. Il étudioit toutes les actions du Pere, & il tâchoit de les imiter. On le voyoit ſe proſterner comme lui au pied de la croix, lever comme lui les mains vers le Ciel, & réciter comme lui à haute voix les prieres. De ſi heureuſes diſpoſitions du jeune Indien donnerent au Pere une idée favorable du caractere de cette Nation, & dès-lors ſes penſées ſe tournerent à la converſion des *Mannacicas*.

Ce fut un grand ſujet de joie pour ces pauvres Indiens de ſe voir délivrés de l'inquiétude que leur avoit cauſé cette troupe d'Européens. Leur Cacique venant lui en marquer ſa reconnoiſſance, le pria de ſe tranſporter chez les Indiens *Arupores*. « Nous vous accompagnerons, » lui dit-il, nous les entretiendrons des

» vérités de la Religion, notre exemple
» les touchera, & nous les engagerons de
» ſe joindre à nous & aux *Tubacis* nos
» amis, pour former tous enſemble une
» peuplade, où vous puiſſiez nous en-
» ſeigner la doctrine chrétienne, & nous
» mettre, par le baptême, au rang des
» enfans de Dieu ».

Cette priere du Cacique étoit trop conforme aux vues du Miſſionnaire pour ne pas ſe rendre à ſes deſirs. Il ſe mit auſſi-tôt en chemin avec ſa ſuite, & il arriva en peu de jours chez ces Indiens. Il les trouva en effet ſi bien diſpoſés à embraſſer la foi, qu'à cette premiere viſite il baptiſa plus de quatre-vingt enfans; car pour le baptême des adultes, il n'en eſt point queſtion : on ne le leur confere que quand ils ſont fixés dans une peuplade, où l'on ait tout le loiſir de les inſtruire.

De-là il paſſa dans un autre village de la même Nation; mais ces fatigues avec les mauvais alimens qu'il prenoit le jetterent dans un état de langueur, que ſon courage s'efforçoit en vain de ſurmonter. Enfin, il ſe ſentit défaillir les forces, & il tomba en foibleſſe. Une fiévre ardente qui le ſaiſit au même temps l'eut bientôt reduit à l'extrêmité. Aſſis

au pied d'un arbre, il n'attendoit plus que ſa derniere heure, à laquelle il ſe diſpoſoit. Ces pauvres Indiens étoient déſolés, de ce que la ruine de leurs campagnes les mettoient hors d'état de lui procurer quelque ſecours. Enfin, après bien des mouvemens, le haſard leur fit trouver une poule qu'ils lui apporterent, mais il la refuſa conſtamment, & la fit donner à un de ſes Néophytes, qui étoit preſque auſſi mal que lui.

Dans le triſte état où il ſe trouvoit, il lui vint une forte penſée de promettre à Dieu que s'il lui rendoit la ſanté il la ſacrifieroit à la converſion des Indiens *Mannacicas*, & qu'il verſeroit volontiers juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour les mettre dans la voie du ſalut. A peine eut-il fait cette promeſſe, que la fiévre ceſſa, qu'il trouva du goût aux mets les plus inſipides dont uſent ces Indiens, & qu'en très-peu de temps il recouvra ſes forces.

Le Cacique du lieu nommé *Pou*, ſuivi de quelques-uns de ſes vaſſaux, vint le féliciter du rétabliſſement de ſa ſanté. Le Pere qui connoiſſoit la ſincérité de l'affection qu'il lui portoit, l'entretint du projet qu'il avoit formé, & qu'il étoit ſur le point d'exécuter, en le priant de

vouloir bien l'accompagner avec les ſiens dans une expédition, où il s'agiſſoit de gagner tant d'ames à Jeſus-Chriſt.

Le Cacique qui auguroit mal du ſuccès de cette entrepriſe, lui en expoſa les dangers; il lui repréſenta que cette Nation étoit très-nombreuſe, & encore plus redoutable par ſa valeur; qu'elle étoit irritée au-delà de ce qu'on peut dire contre les Eſpagnols, à cauſe du meurtre tout récent qu'ils avoient fait de quelques-uns des ſiens; qu'elle avoit juré de faire périr tout autant d'Eſpagnols qui tomberoient ſous ſa main; que ſe livrer témérairement à un peuple fier, vindicatif & outragé, c'étoit courir à une mort certaine; que tout le chemin qui conduit à leurs villages étoit ſemé de pointes d'un bois très-dur, où il n'étoit pas poſſible de marcher ſans s'eſtropier; que ces villages étoient fortifiés de paliſſades, qu'il n'étoit pas aiſé de franchir; enfin, lui témoignant qu'il l'aimoit comme ſon pere: « Si ces » furieux vous attaquent, lui dit-il, étant » ſeul comme vous êtes, quelle ſera vo- » tre défenſe »?

Le Pere qui l'avoit écouté ſans l'interrompre, prit ſon crucifix à la main, & le lui montrant: « Voilà, lui ré-

» pondit-il, le bouclier qui me défen-
» dra de leur fureur. Je ne crains rien
» quand Jeſus-Chriſt m'ordonne de
» prêcher ſa ſainte Loi : ils ne peu-
» vent, ſans ſa permiſſion, m'arracher
» un cheveu de la tête ; & quand je
» devrois expirer ſous leurs traits,
» puis-je aſpirer à un plus grand bon-
» heur ? Si vous craignez vous autres,
» vous n'avez qu'à demeurer un peu au
» loin derriere moi, tandis que j'entrerai
» tout ſeul dans le village. Si l'on m'y
» fait un bon accueil, je viendrai vous
» appeller : ſi au contraire je ſuis mal
» reçu, vous n'aurez qu'à prendre la
» fuite ».

Une réponſe ſi ferme & ſi hardie, porta le même courage dans le cœur du Cacique. « Non certes, nous ne fui-
» rons pas, dit-il, & s'ils venoient à
» vous tuer, nous vous aimons trop
» pour ne pas venger votre mort, duſ-
» ſent-ils nous hacher en pieces, à l'inſ-
» tant il frappa ſur ſes armes ». A ce ſignal une nombreuſe troupe de braves Indiens parurent, & promirent que ſi les *Mannacicas* oſoient attenter à la perſonne du Pere, ils mourroient tous à ſes côtés. Mais, avant que de partir, ils le prierent de leur accorder un peu de

temps pour les mieux inſtruire des vérités Chrétiennes, & pour conférer le baptême à leurs enfans.

Ce ne fut donc qu'après quelques jours qu'ils ſe mirent en marche. Lorſqu'ils eurent paſſé la riviere *Arubaitu*, ou comme d'autres l'appellent *Zuquibuiqui*, à la vue des pointes aigues dont le chemin étoit ſemé, & des paliſſades qui environnoient le village, la frayeur s'empara des Indiens; ils parloient tous de retourner ſur leurs pas, & de renoncer à une entrepriſe qu'il n'étoit pas poſſible d'exécuter.

« J'avoue, dit le Pere, dans une » lettre qu'il écrivit en ce temps-là à ſon » Supérieur, que quelque brave que ſoit » la Nation des *Purakis*, & quelque » amour qu'elle me porte, il n'y a que » Dieu qui ait pu donner aſſez d'efficacité » à mes paroles, pour relever leur cou- » rage abattu. A peine eus-je prononcé » deux mots, que le Cacique, ſuivi de » ſes Vaſſaux, s'avance, & marchant » pas à pas dans un profond ſilence, » il arriva juſqu'à la paliſſade, où il » ne ſe trouva perſonne pour la défendre. » Je ne vous diſſimulerai point qu'après » avoir paſſé cette paliſſade, & que » me voyant prêt d'être expoſé à la » fureur de ces barbares, & ſelon les

» apparences à teindre de mon ſang
» leurs fleches empoiſonnées, la crainte
» me ſaiſit à mon tour. J'étois pourtant
» ranimé par la préſence d'un jeune Néo-
» phyte qui étoit à mes côtés, & qui
» levant ſes mains innocentes vers le
» ciel, offroit ſans ceſſe à Dieu ſes
» ſueurs & ſes peines, pour planter la
» foi chez ces Infideles, & ſon ſang
» pour le verſer à ſon ſervice.

Ils entrerent dans le village qu'ils trouverent entiérement abandonné : on n'y voyoit que des ruines de cabanes que le feu avoit conſumées, & des cadavres dont la terre étoit jonchée. A la vue de ce ſpectacle qui faiſoit horreur, les *Purakis* exhorterent le Miſſionnaire à ſe retirer, mais un Indien Mannacica, nommé *Izu*, qui leur ſervoit d'interprete, les aſſura qu'aſſez près delà il y avoit d'autres terres & d'autres villages. A ce récit le Pere réveilla le courage de ſes Indiens, & ſe mettant à leur tête, il eut bientôt gagné ce nouveau village. Il y entra ſeul avec *Izu* ſon interprete, laiſſant les Indiens derriere lui à une certaine diſtance.

Auſſi-tôt que ces barbares l'apperçurent, ils pouſſerent des cris affreux ; ils firent ſortir du village leurs femmes

& leurs enfans; ils s'armerent de leurs fleches avec un air menaçant, & jettant ſur lui des yeux étincelans de fureur. Le Néophyte *Izu* élevant la voix, les conjura de ne point faire de mal à un homme, qui n'étoit rien moins que leur ennemi. « Je ſuis un Miſſionnaire, s'é-» cria le Pere, qui viens vous prêcher » la ſainte Loi de Jeſus-Chriſt. » Tout cela ne fit nulle impreſſion ſur ces barbares : on leur vit faire un mouvement qui n'annonçoit rien que de funeſte. Alors le Cacique *Pou* s'approchant du Pere; « n'appercevez-vous pas, lui » dit-il, qu'ils forment un cercle pour » nous environner de toutes parts, » afin qu'aucun de nous n'échappe de » leurs mains. » Il eſt étonnant que le Miſſionnaire, qui peu de jours auparavant frémiſſoit de peur à la ſeule penſée de ces barbares, parut alors imperturbable. » Je vous avouerai in-» génuement, dit-il, dans une de ſes » Lettres, qu'au milieu du plus grand » péril où j'étois de perdre la vie, » je n'avois pas la moindre crainte : une » voix intérieure me diſoit que cette » fois-ci elle ne me ſeroit pas ravie, » & quoique je me viſſe couvert d'une » nuée de fleches, j'étois dans la place

» le crucifix à la main, auſſi tranquille » que ſi j'euſſe été dans mon Egliſe au » milieu de mes Néophytes.

Izu, à la vue du péril que couroit le Miſſionnaire, s'avança juſqu'au milieu de ſes compatriotes, & tout nouveau Chrétien qu'il étoit, il leur parla avec tant de force & d'énergie des grandeurs de Dieu, de la ſainteté de ſa Loi, & de la néceſſité de l'embraſſer pour être heureux, que ces cœurs barbares, touchés en même temps par la grace, furent tout-à-coup changés; leur fureur s'appaiſa, & toute leur haine ſe diſſipa de telle ſorte, que les mains encore pleines de fleches, ils vinrent à la file les uns des autres ſe mettre à genoux aux pieds du Miſſionnaire, & baiſer avec une profonde vénération le crucifix qu'il tenoit entre les mains : A quoi ne contribua pas peu le Cacique des *Purakis*, qui leur crioit de toutes ſes forces : « Venez, mes amis, venez » rendre hommage à Jeſus-Chriſt notre » Créateur, adorez-le, & rangez-vous » au nombre de ſes Vaſſaux.

Quel ſpectacle plus conſolant & plus propre à inſpirer de la confiance en la divine miſéricorde, que de voir d'un côté des Infideles, qui n'étoient inſ-

truits que depuis peu de jours des vérités de la Foi, & qui n'avoient pas encore reçu le baptême, devenir des Prédicateurs de l'Evangile ! & d'un autre côté, une Nation fiere & orgueilleuſe, qui ne reſpiroit que la haine & la vengeance, s'adoucir tout à coup, & s'humilier aux pieds de Jeſus-Chriſt !

Au même moment la place fut remplie des Indiens de l'une & l'autre Nation, qui dépoſant toute leur haine, ſe traiterent avec amitié, & jurerent une paix durable, tandis que le Néophyte *Izu*, aidé de ſes parens, fabriquoit une grande croix. Le Pere la fit planter dans le lieu le plus apparent de la place, comme un monument de la victoire que le ciel remportoit ſur l'enfer, & de la poſſeſſion que Jeſus-Chriſt venoit prendre de cette terre conſacrée auparavant au démon.

Tout ce grand peuple rendit hommage à ce ſigne de notre Rédemption, & écouta attentivement les inſtructions que leur fit le Miſſionnaire par le moyen de ſon interprete. Les principaux de la Nation en furent ſi ſatisfaits, qu'ils le prierent avec inſtance de demeurer avec eux, pour continuer à leur enſeigner le chemin du ciel. Le Pere

l'auroit fort ſouhaité ; mais on entroit dans l'hiver, qui lui auroit entiérement fermé le retour dans ſa peuplade, où les beſoins de ſes Néophytes demandoient ſa préſence. Obligé de les quitter, il leur promit de revenir au printemps ſuivant. On lui fournit un cheval, & comme il ſe préparoit à y monter, ces bons Indiens, à l'envi l'un de l'autre, s'empreſſoient à lui rendre ſervice, & ils l'accompagnerent pendant un long eſpace de chemin. Le Pere avoue qu'il n'avoit jamais reçu d'aucun autre peuple, tant d'honnêtetés, & tant de témoignages d'une affection ſincere.

Son départ fut un coup de la providence; car s'il fût demeuré plus longtemps avec les Indiens, dont il s'étoit ſéparé, il y auroit eu peut-être bien du ſang répandu à ſon occaſion. Le *Mapono*; (c'eſt ainſi que ſe nomment les Prêtres de leurs Idoles) le *Mapono* des *Sibacas*, village de la même Nation, ayant appris ce qui s'étoit paſſé dans le village voiſin, entra en fureur, & s'adreſſant à ſon Cacique : « nos Dieux « vous ordonnent, lui dit-il, d'aller à » la tête de vos vaſſaux tuer cet étran- » ger, qui eſt venu dans notre voiſi- » nage, & qui eſt leur ennemi capital ;

» partez au plutôt, & attendez-le ſur » le chemin, il ne pourra vous échap- » per. » Le Cacique lui répondit : qu'il falloit s'informer ce que c'étoit que cet étranger, quel étoit ſon deſſein, quel ſujet de plainte il avoit donné, n'étant pas raiſonnable d'ôter la vie à un homme, qu'on ne connoiſſoit pas même de vue.

Cette réponſe augmenta la rage du *Mapono* : il ſe rendit avec un nombre des plus dévots à ſes Dieux au village où étoit venu le Miſſionnaire, & s'adreſſant au Cacique, qui ſe nomme *Chabi* : « Je viens ſçavoir, dit-il, quel eſt cet » étranger que vous avez reçu chez » vous. Il eſt l'ennemi déclaré de nos » Dieux, c'eſt de leur part que je vous » parle, & ils m'ordonnent de le tuer. » S'il avoit mérité la mort, répondit » le Cacique, je n'aurois pas beſoin de » votre ſecours, & j'ai en main de » quoi punir ceux qui le méritent. Mais » ſçachez que celui, que vous appellez » l'ennemi de vos Dieux, eſt mon » ami : il s'eſt li ré avec confiance entre » mes mains, il m'a comblé d'amitiés, » & il doit compter ſur la mienne ; & » ſur ma reconnoiſſance des biens qu'il » m'a faits. De plus, nous ſommes ſin-

» cérement reconciliés avec les *Purakis*, » nos anciens ennemis. Ainſi retournez » chez vous, & ſoyez-y tranquille ». En même-temps il ordonna à ſes gens de prendre leurs armes. Le *Mapono* confus ne repliqua point, il ſe retira la rage dans le cœur, & jurant qu'au retour du Miſſionnaire l'année ſuivante, il ſçauroit bien venger ſes Dieux outragés : mais ſes Dieux ne furent guere ſenſibles à ſon zele ; car ils ne le préſerverent point, ni lui ni ſes complices, d'une mort cruelle que leur cauſa peu après la maladie contagieuſe qui déſola leur village.

Je ne dois pas vous laiſſer ignorer, Monſieur, qu'elle eſt la nature du pays habité par tant de peuples, qui forment cette nombreuſe Nation, quel eſt leur caractere, leur génie, leur religion, leurs cérémonies, & leurs coutumes ; c'eſt ce que je vais vous expoſer le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

La Nation des *Manacicas* eſt partagée en une grande multitude de villages, qui ſont ſitués vers le nord, à deux bonnes journées de la peuplade de Saint Xavier, entre de grandes forêts, ſi épaiſſes, qu'à peine y voit-on le ſoleil. Ces bois vont de l'orient à l'occident, &

ſe terminent à de vaſtes ſolitudes, qui ſont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y eſt abondante en fruits ſauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre leſquels il y en a un d'une eſpece ſinguliere ; on le nomme *famacoſio*. Cet animal reſſemble au tigre par la tête, & au chien par le corps, à la réſerve qu'il eſt ſans queue. C'eſt de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la courſe, de ſorte qu'on ne peut guere s'échapper de ſes griffes : ſi l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que, pour ſe dérober à ſa fureur, on monte à un arbre, l'animal pouſſe un certain cri, & à l'inſtant on en voit pluſieurs autres, qui tous enſemble creuſent la terre autour de l'arbre, le déracinent & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le ſecret de ſe défaire de ces animaux ; ils s'aſſemblent en certain nombre, & forment une forte paliſſade, dans laquelle ils ſe renferment ; puis ils font de grands cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la paliſſade, les Indiens les

tuent, ſans aucun riſque, à coup de fleches.

Tout ce pays eſt arroſé de pluſieurs rivieres fort poiſſonneuſes, qui fertiliſent les terres, & rendent les moiſſons abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre, & ſont du reſte bien pris dans leur taille. Il regne quelquefois parmi eux une maladie aſſez extraordinaire: c'eſt une eſpece de lépre qui leur couvre tout le corps, & y forme une croûte ſemblable à l'écaille de poiſſon. Mais cette incommodité ne leur cauſe ni douleur ni dégoût. Ils ſont auſſi vaillans que les Chiquites, & même anciennement ils ne formoient tous enſemble qu'une ſeule Nation. Mais les troubles & les diſſentions qui s'éleverent parmi eux, les obligerent de ſe ſéparer. Depuis ce temps-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres Nations, leur langage ſe corrompit entiérement; l'Idolatrie, inconnue aux Chiquites, s'introduiſit parmi eux, de même que l'uſage barbare de manger la chair humaine.

Il y a de l'art dans la diſpoſition de leurs villages; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maiſons partagées en ſalles

& en pluſieurs chambres de ſuite : c'eſt où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maiſons ſont deſtinées auſſi aux aſſemblées publiques & aux feſtins, & ſervent de Temples à leurs Dieux. Les maiſons des particuliers ſont conſtruites dans un certain ordre d'architecture qui leur eſt propre. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre pour couper le bois & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand ſoin à fabriquer des toiles & à faire tous les uſtenſiles du ménage, auxquels elles employent une terre préparée de longue main. Les vaſes qu'elles travaillent avec cette terre, ſont ſi beaux & ſi délicats, qu'à en juger par le ſon, on croiroit qu'ils ſont de métal.

Leurs villages ſont peu éloignés les uns des autres, c'eſt ce qui facilite les fréquentes viſites qu'ils ſe rendent, & les feſtins qu'ils ſe donnent très-ſouvent, & où ils ne manquent guere de s'enivrer. Dans ces aſſemblées publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique ; les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la ſeconde place ; les Médecins ſont au troiſieme rang ; après eux les Capitaines, & enſuite le reſte de la nobleſſe.

Les habitans de chaque village rendent à leur Cacique une obéiſſance entiere. Ils bâtiſſent ſes maiſons ; ils cultivent ſes terres ; ils fourniſſent ſa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays. C'eſt lui qui commande dans tout le village, & qui fait punir les coupables. Les femmes ſont tenues à la même obéiſſance à l'égard de la principale femme du Cacique (car il peut en avoir tant qu'il lui plaît) ; tous lui payent la dixieme partie de leur pêche, ou de leur chaſſe, & ils ne peuvent y aller ſans avoir obtenu ſa permiſſion.

Le Gouvernement y eſt héréditaire. On y prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, par l'autorité qu'on lui donne ſur toute la jeuneſſe, & c'eſt comme un apprentiſſage qu'il fait de la maniere de bien gouverner. Quand il eſt parvenu à un âge mûr & capable du maniement des affaires, ſon pere ſe démet du gouvernement, & il lui en donne l'inveſtiture avec beaucoup de cérémonies. Tout dépoſſédé qu'il eſt, on n'en a pas moins d'affection & de reſpect pour lui. Quand il vient à mourir, ſes obſéques ſe font avec grand appareil, où l'on mêle une infinité de ſuperſtitions. Son ſépulcre ſe place dans

une voûte ſouterraine bien murée, afin que l'humidité n'altere pas ſitôt ſes oſſemens.

La Nation des *Mannanicas* eſt, comme je l'ai déja dit, fort nombreuſe, & ſe diviſe en une multitude de villages & de peuples, dont je renvoye les noms à la marge. Leur pays forme une eſpece de pyramide qui s'étend du midi au nord, & dont les extrémités ſont habitées par ces Indiens. Au milieu ſont d'autres peuples auſſi différens pour la langue qu'ils parlent, qu'ils ſont ſemblables pour la vie barbare qu'ils menent.

A la baſe de la pyramide, ſont à l'orient les *Quimonocas*, & à l'occident les *Tapacuras*. Le côté du nord, en laiſſant au-delà les *Puizocas* & les *Paunacas*, eſt environné de deux rivieres nommées *Potaquiſſimo* & *Zununaca*, dans leſquelles ſe jettent pluſieurs ruiſſeaux qui portent la fécondité dans toutes ces terres. Les premiers villages, vers l'orient, ſont ceux des *Eirinucas*, &c. (1)

(1) Mupoſicos, Zibacas, Jurocarecas, Quiviquicas, Cozocas, Subarecas, Ibocicas, Ozonimaaca, Tunumaaca, Zouca, Quiteſuca, Oſaaca, Matezupinica, Totaica, Quinomeca. Note de l'ancienne édition.

Vers l'occident ſe trouvent ceux de *Zounaaca*, &c. (1) En tirant delà vers la pointe de la pyramide au nord, on rencontre les *Quimiticas*, &c. (2) Les *Zibacas*, qui n'en ſont pas fort éloignés, ont été juſqu'ici préſervés des irruptions des Mamelus, leſquels ont déſolé tout le reſte du pays qui s'étend juſqu'au fleuve Paraguay. Entre l'orient & le ſeptentrion, derriere les *Zibacas*, & à pluſieurs lieues plus loin, on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas* & les *Mapaſinas*, Nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une ſorte d'oiſeaux nommés *Pereſiucas*, qui vivent ſous terre ; & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force & ſont ſi hardis, que voyant un Indien, ils ſe jettent ſur lui & le tuent. Vis-à-vis de ces peuples

(1) Quitemuca, Ovizibica, Beruca, Obariquica, Obobococa, Monocaraca, Quizemaaca, Simomuca, Piquica, Otuquimaaca, Oiutuuca, Bararoca, Quimamaca, Cuzica, Pichazica, & d'autres encore qu'on ne connoît point. Note de l'ancienne édition.

(2) Bovituzaica, Sepeſeca, Otaroſo, Tobaizica, Munaizica, Zaruraca, Obiſiſioca, Baquica, Obobizooca, Soſiaca, Otenemema, Otigoca, Barayzipnnoca, Zizooca, Tobazica. Note de l'ancienne édition.

ſont les *Mochozuus* & les *Picozas*, qui vont brutalement tout nuds; les femmes même n'ont qu'une bandelete qui leur pend du col pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras*, qui s'étendent entre l'occident & le ſeptentrion, ſont également nuds, & ſe nourriſſent de chair humaine. Fort près delà ſont les *Boures*, &c. (1).

Pour ce qui eſt de la Religion de ces peuples & des cérémonies qu'ils y obſervent, il n'y a point, dans toutes les Indes Occidentales, de Nation plus ſuperſtitieuſe. Cependant, au travers de fables groſſieres & ridicules, & des dogmes monſtrueux qui les aſſerviſſent au démon, on ne laiſſe pas de découvrir quelques traces de la vraie foi, qui, ſelon la commune opinion, leur fut prêchée par ſaint Thomas ou par ſes diſciples: il paroît même qu'ils ont quelque idée confuſe de l'avénement de

(1) Oyures, Sepes, Carababas, Payzinones, Toros, Omunaizis, Canamaſi, Comano, Penoquis, Jevatabes, Zutimus, Oyurica, Sibu, Otezoo, Baraiſi, Mochoſi, Teſu, Pochaquiunape, Mayeo, Jobaraſica, Zaſuquichoco, Tepopechoſiſos, Soſoaca, Zumonocococa, & pluſieurs autres dont on n'a pu encore avoir connoiſſance. Note de l'ancienne édition.

Jeſus-Chriſt incarné pour la rédemption des hommes.

C'eſt une tradition parmi eux, que, dans les ſiecles paſſés, une Dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant, ſans l'opération d'aucun homme; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges qui remplirent toute la terre d'admiration; qu'il guérit les malades, reſſuſcita les morts, fit marcher les boiteux, rendit la vue aux aveugles, & fit une infinité d'autres merveilles qui étoient fort au-deſſus des forces humaines; qu'un jour ayant raſſemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, & ſe transforma dans ce ſoleil que nous voyons. Son corps eſt tout lumineux, diſent les *Mapono* ou Prêtres des Idoles; & s'il n'y avoit pas une ſi grande diſtance de lui à nous, nous pourrions diſtinguer les traits de ſon viſage.

Il paroît très-naturel qu'un ſi grand perſonnage fût l'objet de leur culte: cependant ils n'adorent que des démons & ils diſent qu'ils s'apparoiſſent quelquefois à eux ſous des formes horribles. Ils reconnoiſſent une Trinité de Dieux principaux, qu'ils diſtinguent des autres Dieux qui ont beaucoup moins d'autorité; ſçavoir,

le Pere, le Fils & l'Eſprit. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui*, ou bien *Uragozoriſo ;* le nom du Fils eſt *Uruſana*, & l'Eſprit ſe nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, eſt la mere du Dieu *Uruſana*, & la femme d'*Uragozoriſo*. Le Pere parle d'une voix haute & diſtincte ; le Fils parle du nez, & la voix de l'Eſprit eſt ſemblable au tonnerre. Le Pere eſt le Dieu de la juſtice, & châtie les méchans ; le Fils & l'Eſprit, de même que la Déeſſe, font la fonction de médiateurs, & intercedent pour les coupables.

C'eſt une vaſte ſalle de la maiſon du Cacique, qui ſert de Temple aux Dieux. Une partie de la ſalle ſe ferme d'un grand rideau, & c'eſt-là le ſanctuaire où ces trois Divinités, qu'ils appellent d'un nom commun à toutes trois *Tïnimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples & publier leurs oracles. Ce ſanctuaire n'eſt acceſſible qu'au principal *Mapono ;* car il y en a deux ou trois autres ſubalternes en chaque village, mais il leur eſt défendu d'en approcher, ſous peine de mort.

C'eſt d'ordinaire dans le temps des aſſemblées publiques, que ces Dieux ſe rendent dans leur ſanctuaire. Un grand

bruit, dont toute la maiſon retentit, annonce leur arrivée. Ces peuples, qui paſſent le temps à boire & à danſer, interrompent leurs plaiſirs, & pouſſent de grands cris de joye pour honorer la préſence de leurs Dieux. « *Tata equice*, » diſent-ils, c'eſt-à-dire, Pere, êtes-» vous déja venu? » Ils entendent une voix qui leur répond : « *Panitoques*, qui » veut dire : Enfans, courage, conti-» nuez à bien boire, à bien manger, & » à vous bien divertir; vous ne ſçau-» riez me faire plus de plaiſir : j'ai grand » ſoin de vous tous : c'eſt moi qui vous » procure les avantages que vous re-» tirez de la chaſſe & de la péche, » c'eſt de moi que vous tenez tous les » biens que vous poſſédez ».

Après cette réponſe, que ces peuples écoutent en grand ſilence & avec reſ-reſpect, ils retournent à leur danſe & à la *chicha*, qui eſt leur boiſſon, & bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la fête ſe termine par des querelles, par des bleſſures, & par la mort de pluſieurs d'entr'eux.

Les Dieux ont ſoif à leur tour, & demandent à boire : auſſi-tôt on prépare des vaſes ornés de fleurs, & on

choiſit l'Indien & l'Indienne qui ſont le plus en vénération dans le village, pour préſenter la boiſſon. Le *Mapono* entr'ouvre un coin du rideau, & la reçoit pour la porter aux Dieux, car il n'y a que lui qui ſoit leur confident, & qui ait le droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chaſſe & à la pêche ne ſont pas oubliées.

Quand ces peuples ſont au fort de leur ivreſſe & de leurs querelles, le *Mapono* ſort du Sanctuaire, & leur impoſant ſilence, il leur annonce qu'il a expoſé aux Dieux leurs beſoins ; qu'il en a reçu des réponſes les plus favorables, qu'ils leur promettent toute ſorte de proſpérités, de la pluie ſelon les beſoins, une bonne récolte, une chaſſe & une pêche abondante, & tout ce qu'ils peuvent déſirer. Un jour qu'un de ces Indiens, moins duppe que ſes compatriotes, s'aviſa de dire, en riant, que les Dieux avoient bien bu, & que la *chicha* les avoit rendus de bonne humeur, le *Mapono*, qui entendit ce trait de raillerie, changea auſſi-tôt ſes magnifiques promeſſes en autant d'imprécations, & les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine & de la mort.

Il arrive ſouvent que ce *Mapono* rapporte, de la part des Dieux, des réponſes bien cruelles : il ordonne à tout le village de prendre les armes, d'aller fondre ſur quelqu'un des villages voiſins, de piller tout ce qui s'y trouvera, & d'y mettre tout à feu & à ſang. Il eſt toujours obéi. C'eſt ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles, & ce qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres. C'eſt auſſi la récompenſe des hommages qu'ils rendent à l'eſprit infernal, qui ne ſe plaît que dans le trouble & la diviſion, & qui n'a d'autre but que la perte éternelle de ſes adorateurs.

Outre ces Dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Iſituus ;* ce qui ſignifie, Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces Dieux eſt de parcourir les rivieres & les lacs, & de les remplir de poiſſons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le temps de leur pêche, & les encenſent avec de la fumée de tabac. Si la chaſſe ou la pêche a été abondante, ils vont au temple leur en offrir une partie en ſigne de reconnoiſſance.

Ces Idolâtres croient que les ames

ſont immortelles, ils les nomment *Oquipau*, & qu'au ſortir de leur corps, elles ſont portées par leurs prêtres dans le Ciel, où elles doivent ſe réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célebre ſes obſeques avec plus ou moins de ſolemnité, ſelon le rang qu'il tenoit dans le village. Le *Mapono*, auquel ils croient que cette ame eſt confiée, reçoit les offrandes que la mere & la femme du défunt lui apportent; il répand de l'eau pour purifier l'ame de ſes ſouillures; il conſole cette mere & cette femme affligées, & leur fait eſpérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire ſur l'heureux ſort de l'ame du défunt, & qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque temps, le *Mapono*, de retour de ſon voyage, fait venir la mere & la femme; &, prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'eſſuyer ſes larmes, & de quitter ſes habits de deuil, parce que ſon mari eſt heureuſement dans le Ciel, où il l'attend, pour partager ſon bonheur avec elle.

Ce voyage du *Mapono* avec l'ame eſt pénible: il lui faut traverſer d'épaiſſes forêts, des montagnes eſcarpées, deſcendre dans des vallées remplies de

rivieres, de lacs & de marais bourbeux, juſqu'à ce qu'enfin, après bien des fatigues, il arrive à une grande riviere, ſur laquelle eſt un pont de bois, gardé nuit & jour par un Dieu nommé *Tatuſiſo*, qui préſide au paſſage des ames, & qui met le *Mapono* dans le chemin du Ciel.

Ce Dieu a le viſage pâle, la tête chauve, une phyſionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulcères & couvert de miſérables haillons. Il ne va point au temple pour y recevoir les hommages de ſes dévots, ſon emploi ne lui en donne pas le loiſir, parce qu'il eſt continuellement occupé à paſſer les ames. Il arrive quelquefois que ce Dieu arrête l'ame au paſſage, ſur-tout ſi c'eſt celle d'un jeune homme, afin de la purifier. Si cette ame eſt peu docile, & réſiſte à ſes volontés, il s'irrite, il prend l'ame, & la précipite dans la riviere, afin qu'elle ſe noye. C'eſt là, diſent-ils, la ſource de tant de funeſtes événemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes & continuelles avoient ruiné les moiſſons dans la terre des Indiens *Jurucares*. Le peuple qui étoit inconſolable, s'adreſſa au *Mapono*,

pour demander aux Dieux quelle étoit la cauſe d'un ſi grand malheur. Le *Mapono*, après avoir pris le temps de conſulter les Dieux, rapporta leur réponſe, qui étoit qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme, dont le pere vivoit encore dans le village, cette ame manqua de reſpect au *Tatuſiſo*, & ne voulut point ſe laiſſer purifier, ce qui avoit obligé ce Dieu cruellement irrité, de la jetter dans la riviere.

A ce récit, le pere du jeune homme qui aimoit tendrement ſon fils, & qui le croyoit déja au Ciel, ne pouvoit ſe conſoler; mais le *Mapono* ne manqua pas de reſſource dans ce malheur extrême. Il dit au pere affligé que, s'il vouloit lui préparer un canot bien propre, il iroit chercher l'ame de ſon fils au fond de la riviere. Le canot fut bientôt prêt, & le *Mapono* le chargea ſur ſes épaules. Peu après les pluies étant ceſſées, & le ciel devenu ſerein, il revint avec d'agréables nouvelles, mais le canot ne reparut jamais.

Du reſte, c'eſt un pauvre Paradis que le leur, & les plaiſirs qu'on y goûte ne ſont guere capables de contenter un eſprit tant ſoit peu raiſonnable. Ils diſent qu'il y a de fort gros arbres qui

diſtillent une ſorte de gomme, dont ces ames ſubſiſtent; que l'on y trouve des ſinges que l'on prendroit pour des Ethiopiens; qu'il y a du miel & un peu de poiſſon; qu'on y voit voler de toutes parts un grand aigle, ſur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules, & ſi dignes de compaſſion, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces pauvres peuples.

Le Pere Cavallero avoit employé tout l'hiver à cultiver dans la peuplade les nouveaux Chrétiens, & à inſtruire les Catéchumenes : le retour de la belle ſaiſon l'avertiſſoit de continuer ſes excurſions apoſtoliques, mais les beſoins de ſes Néophytes le retinrent plus de temps qu'il ne croyoit; ce ne fut qu'à la mi-Octobre & aux approches de l'hiver, qu'il partit avec quelques fervens Néophytes, qui, avant leur départ, s'étoient fortifiés de la divine Euchariſtie, & s'étoient préparés à répandre leur ſang pour annoncer Jeſus-Chriſt aux Nations Infidelles. Les pluies ne recommencerent pas ſi-tôt qu'ils l'appréhendoient, & ils eurent beaucoup à ſouffrir de la ſoif dans leur voyage, ſur-tout pendant deux jours, où ils furent obligés d'abord de comprimer avec les mains un peu de

terre imbibée d'eau, pour en tirer quelque goutte, & ſe rafraîchir la bouche. Mais enfin, lorſqu'ils étoient extrêmement preſſés de la ſoif, ils trouverent dans le creux d'un arbre une eau pure & claire, & en aſſez grande quantité pour ſe déſaltérer.

Les premiers villages où il entra, le comblerent de joie ; car il trouva les peuples conſtamment attachés aux vérités chrétiennes qu'il leur avoit prêchées. Après avoir demeuré avec eux quelques jours, il avança plus avant. Il lui fallut mettre un jour entier à grimper une haute montagne toute hériſſée de rochers. Quand il fut arrivé au ſommet, il ſe ſentit fort abattu, ſans trouver de quoi réparer ſes forces. Un Indien de ſa ſuite, après avoir cherché de tous côtés, lui apporta certaines herbes, leſquelles, à ce que diſent les Gentils, ſont les délices de leurs Dieux. On eut bien de la peine à les cuire. La faim devint alors le meilleur aſſaiſonnement : le Pere en mangea, mais il ne put s'empêcher de ſourire, en diſant qu'il falloit que ces Dieux euſſent terriblement faim, & l'eſtomac bien chaud, pour prendre goût à un mets ſemblable.

Après être deſcendu de la montagne, ſes guides ſe tromperent, & ne prirent pas le droit chemin : errant à l'avanture dans des bois épais, il fut ſi maltraité des branches d'arbres ſouvent entrelaſſées enſemble, des arbres épineux, des herbes piquantes, des taons & des moſquites, qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir ſur ſes pieds, & que ſes Néophytes étoient obligés de le mettre ſur ſon cheval, & de l'en deſcendre.

Enfin, après bien des incommodités ſouffertes dans ce voyage, il approcha du village des *Sibacas*. C'eſt le lieu dont le *Mapono* avoit juré ſa perte l'année précédente, ainſi que je l'ai rapporté, & qui peu après fut enlevé avec ſes complices par la maladie contagieuſe dont le village fut affligé.

Le Pere envoya au-devant un fervent Chrétien nommé *Numani*, afin de preſſentir la diſpoſition de ces peuples. Il les trouva perſuadés que la mort du *Mapono*, cauſée par la contagion aſſez récente, étoit une punition de leurs Dieux, d'où ils concluoient que le Miſſionnaire étoit leur grand ami, & qu'il falloit bien le recevoir. Ainſi ce n'étoit point le deſir de profiter de ſes inſtructions, mais la crainte d'un nou-

veau déſaſtre, qui les portoit à lui faire un bon accueil. Le Pere étant entré dans le village, tira à part le Cacique, & commença par détruire le préjugé ridicule qu'il s'étoit formé : il lui découvrit enſuite le motif qui lui avoit fait ſupporter tant de fatigues pour le venir voir; qu'il étoit touché de leur aveuglement, & de la vie malheureuſe qu'ils menoient ſous la tyrannie du Démon; qu'il venoit diſſiper leurs ténèbres, & les éclairer des lumieres de la Foi, en leur faiſant connoître le vrai Dieu pour l'adorer, & ſa ſainte loi pour l'obſerver, & ſe procurer par-là un véritable bonheur dans cette vie & dans l'autre.

Tandis que ces paroles frappoient les oreilles de ce Barbare, Dieu lui faiſoit entendre ſa voix au fond du cœur : il fut touché & converti. L'exemple de ſon *Mapono* contribua à fortifier ſes bons deſirs. Ce *Mapono* étoit un jeune homme, fils de celui qui, l'année précédente, s'étoit engagé par ſerment de boire le ſang du Miſſionnaire. Un jeune Chrétien fut l'inſtrument dont Dieu ſe ſervit pour le retirer de l'infidélité : & d'ailleurs l'éloignement où il étoit de la vérité, étoit plus l'effet de

ſon ignorance, que de la dépravation de ſon cœur. Il ouvrit les yeux à la lumiere, & il devint auſſi-tôt Apôtre que Diſciple ; car ce jour-là même il gagna à Jeſus-Chriſt deux des principaux du village.

Le peuple ne tarda pas à les imiter. Il s'aſſembla le jour ſuivant dans la grande place, où le Pere les entretint fort long-temps des myſteres de la Foi qu'ils devoient croire, des commandemens de la loi qu'ils devoient pratiquer, afin de vivre chrétiennement, & de mériter, par une vie chrétienne, un ſolide contentement en cette vie, & un bonheur éternel en l'autre. On planta enſuite par ſes ordres une grande croix, & au pied de cette croix on dreſſa une eſpece d'autel, ſur lequel furent expoſées les images de Notre Seigneur, de la ſainte Vierge & de l'Archange ſaint Michel. Tout ce peuple ſe mit à genoux, & après une inclination profonde, il cria à haute voix : Jeſus-Chriſt Notre Seigneur, ſoyez notre Pere : ſainte Marie Notre-Dame, ſoyez notre Mere. C'eſt ce que ces bons Indiens répétoient ſans ceſſe ; & ce qui répandoit dans le cœur du Miſſionnaire une joie & une conſolation qu'il ne pouvoit

exprimer. « O mon Seigneur & mon » Dieu ! s'écrioit-il de ſon côté, que » je ſuis bien payé de mes ſueurs & » de mes fatigues, en voyant ce grand » peuple vous reconnoître pour ſon » Créateur & ſon Seigneur. Qu'il vous » aime, qu'il vous adore, c'eſt toute » la récompenſe que je vous demande » en ce monde ».

La Foi prit de ſi fortes racines dans le cœur de ces Indiens, que quelques-uns d'eux, & entr'autres le jeune *Mapono* dont je viens de parler, ſouffrirent pour ſa défenſe des vexations cruelles. Le Démon, outré de ſe voir chaſſé d'un lieu où, depuis tant de ſiécles, il étoit le maître, ſuſcita un de ſes ſuppôts, qui ameuta quelqu'autres Indiens, &, tous enſemble, ils environnerent le jeune homme, & lui firent les reproches les plus amers. « Vous, lui dirent-» ils, qui étiez le Miniſtre de nos Dieux, » & qu'un ſi bel emploi obligeoit à » maintenir leur culte, vous les aban-» donnez lâchement, au lieu de les dé-» fendre : vous écoutez les diſcours » ſéduiſans d'un impoſteur qui vous » trompe, & vous devenez le vil inſ-» trument de ſes pernicieux deſſeins. » Reconnoiſſez votre faute, demandez

» pardon à nos Dieux, réparez-la au » plutôt, repréſentez au Cacique ſes » promeſſes & ſes engagemens, & tous » deux travaillez de concert à rétablir » la religion de vos peres, qui eſt ſur » le penchant de ſa ruine : ſans quoi » nos Dieux vont tirer une vengeance » ſi éclatante, qu'elle répandra la terreur » dans tous les villages d'alentour ».

Le jeune Catéchumene, loin d'être effrayé de ces menaces, ne fit qu'en rire; & à l'inſtant ces Barbares ſe jetterent ſur lui, le foulerent aux pieds, l'accablerent de coups, & le maltraiterent de telle ſorte, que le ſang lui ſortoit de la bouche en abondance. Un de ſes amis, touché de l'état où l'on venoit de le mettre, s'approcha de lui, & l'exhorta à marquer du moins à l'extérieur quelque reſpect pour les Dieux, & à dire un mot pour la forme au Cacique. Le jeune homme lui répondit qu'il ſacrifieroit volontiers le reſte de vie qu'on lui laiſſoit, pour la défenſe de la ſainte loi qu'il avoit embraſſée, & pour témoigner ſon amour à Jeſus-Chriſt, le ſeul Dieu que nous devons adorer. Sa conſtance confondit ſes perſécuteurs, & Dieu, pour le récompenſer, le rétablit dans ſa premiere ſanté.

Le Pere Cavallero, après avoir baptiſé tous les enfans que ces nouveaux Catéchumenes lui préſenterent, forma le deſſein d'aller chez les Indiens *Quiriquicas*. Il en fit part au Cacique du lieu, nommé *Patozi*, & le pria de l'accompagner avec un nombre de ſes vaſſaux, pour lui ouvrir un paſſage au travers des forêts qui ſe trouvent ſur la route. Le Cacique ne goûta pas d'abord cette propoſition, à cauſe de la haine implacable que les Indiens qu'il alloit chercher, portoient à ceux de ſon village. Cependant l'amour qu'il avoit pour le Miſſionnaire, ſurmonta ſes craintes & ſes répugnances. Il eſpéroit même de conclure avec eux une paix qui pût mettre fin pour toujours à leurs diviſions. Le Pere avoit outre cela quelques Néophytes, à la tête deſquels étoit un nommé Jean *Quiara*, que la bonté de ſon naturel, & l'innocence de ſes mœurs rendoient aimable même aux Infideles.

Il ſe mit donc en chemin, & il eut à eſſuyer ſur la route les mêmes fatigues & les mêmes incommodités qu'il avoit ſouffertes dans ſes autres voyages, & qu'il eſt inutile de répéter. Lorſqu'il fut près du village, il fit prendre les devants à deux de ſes Néophytes, pour

obſerver ce qui s'y paſſoit. Ils trouverent que tout y étoit en mouvement. Un ſuppôt du Démon, informé de l'arrivée du Pere, répandoit l'alarme de tous côtés, criant de toutes ſes forces, que les Dieux ordonnoient de prendre les armes pour les défendre de leur ennemi capital qui s'approchoit, une grande croix à la main, pour les chaſſer de ce lieu, & détruire le culte qu'on leur rend : qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que s'ils ne s'armoient promptement de force & de courage, pour confondre & terraſſer cet ennemi, les Dieux qu'ils avoient toujours adorés, tomboient dans le mépris, & la religion étoit anéantie.

Ce diſcours émut tout le peuple & le remplit de fureur ; mais il fit une impreſſion toute contraire ſur l'eſprit du *Mapono* : « Il faut, ſe diſoit-il à lui-» même, que nos Dieux ſoient bien » foibles, puiſqu'un ſeul homme les fait » trembler. Si cet étranger, s'écria-t-il, » eſt l'ennemi de nos Dieux, que n'u-» ſent-ils de leur puiſſance pour l'écra-» ſer, ou du moins pour le chaſſer » bien loin de nos terres, & lui ôter » toute envie d'y revenir ? Pourquoi » empruntent-ils notre ſecours pour leur

» défenſe? Ne peuvent-ils pas ſe dé-
» fendre eux-mêmes? Ou ils ne ſont
» pas ce qu'ils veulent paroître, ou ils
» veulent paroître ce qu'ils ne ſont
» pas ».

Une réflexion ſi raiſonnable devoit ouvrir les yeux au Cacique & aux principaux du village, mais ils n'y firent pas même attention, & ils ne ſongerent qu'à ſe tenir bien armés, & attendre de pied ferme cet ennemi irréconciliable des Dieux. Le Pere parut enfin accompagné de peu de Néophytes; car toute ſa ſuite étoit demeurée derriere. Il s'éleva tout à coup un bruit confus de voix tumultueuſes, & les Indiens s'avancerent bien armés : à meſure qu'ils s'approchoient du Pere, ils formoient deux ailes pour l'envelopper. Alors la penſée vint à un des Néophytes d'élever bien haut l'image de la ſainte Vierge, afin que tous l'apperçuſſent : il étoit prévenu d'une ſecrette confiance, qu'elle les protégeroit dans un danger ſi preſſant. En effet, ces Barbares ſe mettant en devoir de décocher leurs fleches contre le Miſſionnaire, leurs bras devinrent ſi foibles, qu'ils ne purent pas même les mouvoir, ce qui les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec précipitation dans

la forêt, ſans qu'aucun d'eux osât en ſortir. Il ne reſta dans le village qu'un ſeul de ſes Indiens nommé *Sonema*, qui fut d'un grand ſecours dans la ſuite pour leur converſion.

Le jour ſuivant, le Miſſionnaire ſe trouvant comme le maître dans le village, dont tous les habitans avoient diſparu, ne put voir d'un œil tranquille les deux temples conſacrés au démon : il en renverſa les tabernacles, & mit en pieces les ſtatues ; il en retira les ornemens, & tout ce qui ſervoit à un culte ſi abominable, & après avoir allumé un grand feu, il y jetta tous ces ſymboles de l'idolatrie. Le Cacique *Patozi*, qui ne voyoit nul jour à entamer des propoſitions de paix avec ces Indiens fugitifs, prit le parti de ſe retirer avec ſes vaſſaux, & conjura le Miſſionnaire de venir avec lui, & de mettre ſes jours en sûreté. « Partez : à la bonne heure, lui » répondit le Pere ; mais je ne ſortirai » pas d'ici que je n'aie annoncé Jeſus-» Chriſt à ce pauvre peuple, duſſai-je y » perdre la vie ». Ses Néophytes tinrent le même langage.

Après le départ de *Patozi*, le Pere prit ſon Breviaire, &, tandis qu'il récitoit ſon office, il apperçut tout-à-coup

à ſes côtés un Indien de haute taille, & d'un air ſérieux. Ce barbare voyant le livre que le Pere tenoit entre les mains, s'imagina qu'il contenoit le charme qui avoit rendu leurs bras immobiles. Il fit des efforts pour le lui arracher des mains. Le Pere qui reconnut que c'étoit le Cacique du lieu, tâcha de le déſabuſer de ſon erreur. Il l'entretint d'abord des artifices du démon, qui abuſoit de leur crédulité pour les perdre ; il lui parla enſuite du vrai Dieu, à qui nous ſommes redevables de notre être, & qui mérite ſeul nos adorations, & de ſa Loi toute ſainte, à l'obſervation de laquelle eſt attaché notre bonheur. Le Cacique l'écouta ſans dire un ſeul mot, puis levant les épaules, il ſe retira à ſa maiſon, où il prit une groſſe poignée de fleches qu'il porta dans la forêt.

Il tint la nuit ſuivante un grand Conſeil de tous les principaux du Village, où ſe trouva l'Indien *Sonema*. Ils furent long-temps dans l'irréſolution ſur le parti qu'ils devoient prendre. Ce qui leur étoit déja arrivé, leur faiſoit craindre que de nouveaux efforts pour perdre le Miſſionnaire ne fuſſent inutiles. *Sonema* parla alors ; & après avoir fait les plus grands éloges de la bonté & de la dou-

ceur de l'homme Apoſtolique, il leur parla avec tant d'admiration des inſtructions qu'il lui avoit faites de la Loi du vrai Dieu, que tous unanimement ſe déterminerent à retourner au village, & à ſe mettre entre ſes mains. Ils ſortirent donc de leurs bois; & entrant dans le village, ils allerent droit à la cabane où étoit le Miſſionnaire, qui les reçut avec toutes ſortes de careſſes & d'amitiés : il ſemble que Notre Seigneur eût mis dans ſon air & dans ſes manieres, je ne ſçais quoi de plus qu'humain, qui attiroit la confiance & le reſpect de ces peuples. Ils ſe jetterent à ſes pieds; ils lui demanderent pardon, & aucun d'eux n'oſoit le quitter ſans ſa permiſſion. Le *Mapono* vint le dernier, ſe tenant en ſa préſence dans une poſture modeſte. Le Pere le reçut à bras ouverts, & le fit aſſeoir auprès de lui : il lui expoſa les vérités de la Religion; il lui fit ſentir que ſans la connoiſſance du vrai Dieu, & ſans la foi en Jeſus-Chriſt, il étoit impoſſible de ſe ſauver. Enfin, il lui témoigna qu'il étoit pénétré d'une vive douleur, mêlée d'indignation, de les voir tyranniſés par les *Tinimaacas*, cette Trinité diabolique qui ne cherchoit que leur perte.

Tout le peuple étoit attentif, & ne ſçavoit quel ſeroit le fruit de cet entretien. Les uns croyoient que le *Mapono* ne manqueroit pas de s'irriter & d'uſer de violence, pour défendre, avec éclat, la divinité des démons ; d'autres s'attendoient à un ſuccès plus favorable, & ils ne ſe tromperent point. Ce *Mapono* avoit de l'eſprit & un beau naturel, & Dieu agiſſoit dans ſon cœur par la force de ſa grace. Il ſe jetta aux piéds du Pere, & le pria de l'admettre au rang des Chrétiens ; & pour preuve de la ſincérité de ſes deſirs, il ſe leva auſſitôt ; & adreſſant la parole à tous ces Indiens qui l'environnoient, il confeſſa hautement qu'il avoit été trompé, & qu'il avoit trompé les autres ; qu'il rétractoit tout ce qu'il avoit appris, & ce qu'il leur avoit enſeigné ; qu'il n'y a de vrai Dieu que Jeſus-Chriſt ; que ſa Loi eſt la ſeule qui conduit au ſalut éternel ; que pour réparer ſon infidélité paſſée, non-ſeulement il les exhortoit à embraſſer cette Loi ſainte, mais qu'il alloit la faire connoître aux Indiens *Jurucares*, *Cozicas*, & *Quimiticas*, afin qu'ils la ſuiviſſent à ſon exemple. Ce fut là un ſujet de joie bien ſenſible pour le Miſſionnaire & ſes zélés Néophytes, qui ne ceſſoient d'em-

braſſer le nouveau Catéchumene, & de montrer leur affection au grand peuple qui s'empreſſoit d'entrer dans le bercail de Jeſus-Chriſt.

Le Pere ayant fait faire une grande croix, on la porta en proceſſion juſqu'au milieu de la place, où elle devoit être plantée, tandis que les Néophytes chantoient les litanies à deux chœurs de muſique. Ces barbares, qui n'avoient jamais entendu une pareille harmonie, ſe croyoient tranſportés dans le Ciel, & ne pouvoient ſe laſſer de l'entendre. Il ſe mit enſuite à baptiſer les enfans. » On » m'en préſenta une ſi prodigieuſe mul- » titude, dit-il dans une de ſes lettres, » que toute la journée ſe paſſa à leur » adminiſtrer le baptême, & que les bras » me tomboient de laſſitude : pourrois- » je exprimer l'abondance des conſo- » lations intérieures que je goûtois, » voyant tant de jeunes Indiens régé- » nérés dans les eaux du baptême, & » leurs parens qui étoient peu aupara- » vant ſi entêtés de l'idolâtrie, deve- » nus de fervens Catéchumenes ! La » ſaiſon des pluies qui étoit déja com- » mencée, ne me permit pas de de- » meurer plus long-temps parmi eux : » il fallut partir pour retourner dans ma

» peuplade. Ces bons Indiens ne pou-
» voient ſe conſoler de mon départ.
» Ils m'environnoient en ſanglottant :
» mon Pere, me diſoient-ils, faut-il
» que vous nous abandonniez ſi-tôt ?
» Ne nous oublierez-vous pas ? Quand
» viendrez-vous nous revoir ? Que ce
» ſoit au plutôt, nous vous en conju-
» rons. Puis s'adreſſant à mes Néophy-
» tes, ils les prioient avec larmes de
» m'amener inceſſamment dans leur
» village. Ils tinrent toujours le même
» diſcours pendant un long eſpace de che-
» min qu'ils m'accompagnerent. Enfin,
» quand il fallut ſe ſéparer, ils m'offri-
» rent pluſieurs enfans pour me ſervir
» à l'Egliſe : j'en choiſis trois qui me
» ſuivirent, & que je gardai dans la
» peuplade ».

Le deſſein du P. Cavallero étoit de parcourir toutes les terres de la Nation des *Manacicas*, afin d'en déraciner l'idolâtrie, d'y planter la foi, & de diſpoſer ces peuples nombreux à ſe réunir dans des peuplades, pour y être inſtruits & y être admis au baptême. Auſſitôt que la ſaiſon le permit, il fit choix d'un nombre de fervens Néophytes, prêts comme lui à répandre leur ſang, pour la converſion de ces infideles, &

il partit avec eux le quatrieme d'Août de l'année 1707. Il arriva le jour qu'on célèbre la fête de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, ſur les bords de la riviere *Zununaca*. Le Cacique des Indiens *Zibacas*, nommé *Petumani*, vint au-devant de lui à la tête d'un nombre de ſes vaſſaux, avec une proviſion abondante de poiſſons pour le régaler. Etant preſſé de ſe rendre au village, il laiſſa pluſieurs de ſes gens pour accompagner le Pere, pour lui applanir le chemin & lui fournir tout ce qui ſeroit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance.

Quand le Miſſionnaire arriva au village, le Cacique vint le complimenter & le conduire à la grande place, où tous les Indiens, hommes, femmes & enfans s'étoient aſſemblés pour le recevoir. Dès qu'il parut, ce ne furent qu'acclamations & que cris de joie : tous l'environnerent, & chacun s'empreſſa de lui baiſer la main, & de lui demander ſa bénédiction. Il ſongea d'abord à pacifier les troubles qui s'étoient élevés depuis ſon départ, entr'eux & les Indiens *Ziritucas*, & qui auroient été la ſource d'une guerre cruelle. Il fit appeller ces Indiens, qui ne firent nulle difficulté ſur ſa parole de ſe rendre dans

un village, qu'ils regardoient comme ennemi. Après avoir écouté leurs plaintes réciproques, & réglé leurs differends à l'amiable, il leur fit jurer une amitié conſtante, & la paix fut parfaitement rétablie.

Le jour ſuivant, tous les Indiens des deux villages s'aſſemblerent dans la place publique, & le Miſſionnaire leur renouvella les inſtructions qu'il leur avoit faites l'année précédente, où il leur inſpiroit de l'horreur pour leurs fauſſes Divinités, & leur expliquoit la Doctrine Chrétienne : & afin qu'elle ſe gravât bien avant dans leur mémoire, il en avoit réduit tous les articles en des eſpèces de cantiques, qu'il avoit compoſés en leur langue. Il les faiſoit chanter par ſes Néophytes ; mais ces Indiens ne leur donnoient aucun repos, en les leur faiſant répéter ſans ceſſe, afin de les apprendre par cœur, & de les chanter tous les jours, pour en conſerver le ſouvenir.

Une faveur ſinguliere accordée par la ſainte Vierge à un de ces Catéchumenes, contribua beaucoup à les maintenir dans leur attachement à la foi. Le Cacique avoit un neveu nommé *Zumacaze*. Une fiévre maligne le dévoroit

depuis plus d'un mois, & l'avoit réduit à l'extrémité. Il ſe ſentoit mourir, & ſa douleur étoit de n'avoir pas reçu le baptême. Il avoit entendu parler du pouvoir de la ſainte Vierge auprès de Dieu, & de ſa bonté pour les hommes. La penſée lui vint de l'invoquer, & de mettre en elle toute ſa confiance. » Vierge ſainte, s'écria-t-il en préſence » d'un grand nombre d'Indiens, je crois » que vous êtes la Mere de Dieu, je » crois en Jeſus-Chriſt votre cher Fils; » voudriez-vous m'abandonner dans le » triſte état où je me trouve, & ſeroit-» ce inutilement que j'aurois eſpéré en » vous? Ne permettez pas que je meure » infidele, délivrez-moi de cette fiévre, » juſqu'à ce que je puiſſe recevoir le » ſaint baptême, & aller vous voir & » vous aimer dans le Ciel ».

A peine eut-il achevé ſa priere, qu'il ſe ſentit exaucé, ſes forces revinrent tout-à-coup, & ſa ſanté fut entiérement rétablie. Une guériſon ſi prompte accordée à la priere du Catéchumene, enflamma de plus en plus dans les cœurs de ces peuples, le deſir qu'ils avoient d'être Chrétiens. Dieu touché de la confiance qu'ils avoient en ſes miſéricordes, continua de répandre ſur eux ſes

bénédictions : ils amenerent au Miſſionnaire tous leurs malades, en le ſuppliant d'intercéder pour eux auprès d'un Dieu ſi puiſſant, dont il étoit le Miniſtre. Le Pere ſe ſentit inſpiré de condeſcendre à leurs deſirs : il demandoit à chaque malade, s'il croyoit en Jeſus-Chriſt, & s'il vouloit recevoir le baptême. Le malade ayant répondu qu'oui, il liſoit ſur lui l'Evangile de la Meſſe, que l'Egliſe a preſcrite pour les infirmes ; & il finiſſoit par ces paroles : *Qu'il ſoit fait ſelon que vous avez cru.* Et auſſi-tôt le malade étoit guéri, Dieu voulant ſans doute récompenſer leurs ſaints deſirs, & les confirmer dans la foi qu'ils étoient réſolus d'embraſſer.

Il finit ſa miſſion par baptiſer les enfans qui étoient nés pendant ſon abſence : le Cacique & les principaux du village le prierent de ſe tranſporter chez les Indiens *Jurucares*, qui déſoloient tous les villages d'alentour, en pillant les biens de leurs habitans, & les tuant ſans miſéricorde. Plus ce Peuple étoit féroce & barbare, plus le Miſſionnaire eut d'empreſſement à lui annoncer les vérités de la foi. Après avoir marché quatre jours, il ſe trouva à l'entrée de leur village, dont il croyoit être encore bien

bien éloigné. Voyant le péril de ſi près, il avertit ſes Néophytes de faire un acte de contrition, & il leur donna une abſolution générale. Un Gentil qui les conſidéroit fut touché ; & ſe jettant aux pieds du Pere, il lui proteſta qu'il vouloit vivre & mourir Chrétien.

L'arrivée du Pere avoit été connue dès la veille du *Mapono* ; & craignant, ſelon les apparences, qu'il ne dévoilât ſes ſupercheries, il avoit déja commandé, de la part des Dieux, à tous ces Indiens, d'aller ſe cacher dans les bois. Quand le Pere entra dans le village, il en reſtoit encore quelques-uns qui prirent auſſi-tôt la fuite, à la réſerve d'un jeune homme d'une figure & d'une phyſionomie aſſez aimable. Le Pere s'approcha de lui avec toute ſorte de témoignages d'amitié : il lui fit des préſens de quelques bagatelles d'Europe, dont ces barbares ſont très-curieux, & il le renvoya fort content vers ſes compatriotes qui avoient pris la fuite.

Dieu inſpira à ce jeune homme tant d'affection pour le Miſſionnaire, & donna tant de force à ſes paroles, qu'il changea en un inſtant le cœur de ſes compatriotes. Peu-à-peu il les ramena au village, & les conduiſit au Miſſionnaire.

Ces barbares, en l'enviſageant, ne pouvoient revenir de leur ſurpriſe. Ils s'imaginoient que c'étoit un homme monſtrueux, & qui devoit être bien terrible, puiſqu'il avoit jetté l'épouvante parmi leurs Dieux, & qu'il les avoit mis en fuite. Mais étant témoins de ſa douceur & de ſon affabilité, ils conclurent que leurs Divinités étoient bien foibles, puiſqu'elles appréhendoient un homme de ce caractere. Ces réflexions bannirent de leurs cœurs toute crainte, & y firent naître un reſpect & une véritable affection pour l'homme Apoſtolique.

Le lendemain tout le peuple s'aſſembla dans la place, au pied d'une croix que le Pere y avoit déja plantée. Il commença ſes inſtructions ſur la Religion. Il leur fit d'abord l'hiſtoire de la création du monde, de la chûte des Anges prévaricateurs, & punis de ſupplices éternels pour leur révolte ; il leur demanda ſi ces eſprits rebelles & condamnés à l'enfer méritoient leurs hommages ; il leur expoſa les ruſes & les artifices de leurs Prêtres, pour les entretenir dans le culte de ces infâmes Divinités. Il leur expliqua enſuite les myſteres de la foi & les articles de la

loi Chrétienne, dont l'obſervation eſt ſuivie d'une éternelle récompenſe. On l'écoutoit avec la plus grande attention. Le *Mapono* qui avoit vieilli dans l'infidélité, ne pouvant s'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumiere, avoua publiquement que juſqu'ici il les avoit trompés, pour ſe procurer de la conſidération & une ſubſiſtance honnête.

Le Pere, ayant continué pendant quelques jours l'explication de la doctrine chrétienne, & voyant l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur l'eſprit de ces barbares, ſongea à couper juſqu'à la racine de l'idolâtrie, en leur ôtant tout ce qui pouvoit être une occaſion de rechûte. Il ſe fit apporter dans la place les tabernacles de leurs idoles, & tout ce qui ſervoit à leur culte, & après les avoir foulés aux pieds, il les brûla en leur préſence. Après quoi il les exhorta fortement à mettre bas les armes & à finir toute hoſtilité avec les peuples voiſins: le Cacique & les principaux du village lui promirent d'aller eux-mêmes leur offrir la paix, & terminer toutes leurs querelles. Mais ce Cacique lui repréſenta qu'étant fort vieux, & n'ayant que peu de temps à vivre, il avoit un extrême deſir de recevoir le baptême. Comme

on s'eſt fait une loi de ne baptiſer les adultes que quand ils vivent dans les peuplades, le Pere ne put lui accorder cette grace ; mais il le conſola par la promeſſe qu'il lui fit, que bientôt, ou lui-même, ou quelqu'un de ſes compagnons, viendroient le mettre dans la voie du ſalut. Du reſte, il n'eut garde de lui refuſer une petite croix qu'il lui demanda pour gage de ſa parole, afin de la porter pendue au col, & qu'elle fût ſa défenſe contre les attaques du démon, en lui ajoutant qu'elle ſerviroit de modele à celles qu'il feroit faire à ſes vaſſaux, pour ſe garantir pareillement des pieges de l'eſprit infernal.

Après avoir baptiſé les enfans qu'on lui préſenta en grand nombre, il tourna ſes pas vers le village des Indiens *Quiriquicas*, qui après avoir tenté inutilement l'année précédente de le faire mourir, avoient fait paroître enſuite tant d'ardeur pour embraſſer la foi. Ces Indiens vinrent en grand nombre au-devant de lui, & lui firent un bon accueil, mais qui n'étoit pas accompagné de certains témoignages d'affection propres de ces peuples, & auxquels il s'attendoit. Le Miſſionnaire eut bientôt découvert la cauſe de leur froideur.

Une maladie contagieuſe ravageoit leur village, & ils s'étoient perſuadés que lui ſeul en étoit l'auteur, & que pour les punir de l'attentat qu'ils avoient formé contre ſa vie, il faiſoit venir d'ailleurs la peſte, & la répandoit dans l'air qu'ils reſpiroient.

Le Miſſionnaire ſongea d'abord à leur ôter de l'eſprit une idée ſi ridicule. « Je » ne ſuis, leur dit-il, qu'une foible » créature, ſans force & ſans pouvoir. » Ce fléau qui vous afflige, vous eſt » envoyé de Dieu, Créateur & Sau- » veur, maître de toutes choſes, c'eſt » ſa juſtice que vous devez fléchir, & » ſes miſéricordes qu'il vous faut implo- » rer ». Il parloit encore lorſqu'on vint l'avertir que ce Cacique, nommé *Sanucare*, étoit ſur le point d'expirer : il courut auſſi-tôt à ſon ſecours, & il le trouva tombé dans un délire frénétique, ſans qu'aucun remede pût le ſoulager. A cette vue il ſe proſterna à terre, & fondant en pleurs, il demanda à Dieu, par les mérites de Jeſus-Chriſt, que cette ame rachetée de ſon ſang, pût recevoir le ſaint baptême. Au moment le délire ceſſa, & la raiſon revint au malade. Le Pere en profita pour l'inſtruire de nos divins myſteres, lui ſuggera des

actes de contrition, d'amour de Dieu, & de confiance en ſa miſéricorde, & lui conférer le baptême, après quoi le malade rendit ſon ame à ſon Créateur.

Le lendemain le Pere ordonna une proceſſion générale, où il fit porter l'image de la ſainte Vierge, dont il imploroit l'aſſiſtance en faveur de ce peuple encore tendre dans la foi; il viſita les cabanes de ceux qui étoient attaqués de la peſte; en faiſant mettre les aſſiſtans à genoux, il récitoit tout haut la Salutation Angélique, puis il demandoit au malade s'il croyoit en Jeſus-Chriſt, & s'il mettoit ſa confiance en la protection de ſa ſainte Mere: auſſitôt qu'il avoit répondu conformément à ſa demande, il lui appliquoit l'image de la ſainte Vierge. Elle ne fut pas invoquée en vain, car la peſte ceſſa en peu de jours, & tous les malades recouvrerent la ſanté.

L'hiver qui approchoit, preſſoit le Pere de parcourir d'autres villages. A peine s'étoit-il mis en chemin, pour ſe rendre chez les Indiens *Cozocas*, qu'un Cacique d'un village voiſin, ſuivi d'un grand nombre de ſes vaſſaux, l'aborda en lui faiſant des plaintes ameres, de ce qu'il ne venoit pas chez

lui ; & pour l'y engager, il n'y a point d'artifices, de prieres, & de motifs auxquels il n'eût recours. Le Pere ayant tâché de le contenter par les raiſons qu'il lui apporta, l'invita à le ſuivre.

Lorſqu'il fut entré dans le village des *Cozocas*, & qu'il ſe montra dans la grande place où ces barbares étoient aſſemblés, il fut accueilli d'eux par une quantité prodigieuſe de fleches, qu'ils lui décocherent de toutes parts : c'eſt une merveille qu'il n'ait pas perdu la vie. Mais les fleches, quoique décochées avec le plus grand effort, venoient tomber à ſes pieds, comme ſi elles euſſent été repouſſées par une main inviſible ; il n'y eut que deux de ſes Néophytes qui en furent percés, l'un au bras, l'autre dans le bas ventre. L'intrépidité du Miſſionnaire, qui, loin de reculer avançoit toujours, les frappa, & ſuſpendit leur fureur. Pendant cet intervalle il s'approcha du *Mapono*, & l'abordant avec un air affable. « Ne » voyez-vous pas, lui dit-il, que tous » vos efforts pour me nuire, ſont inu- » tiles, à moins que Dieu ne le per- » mette ? Oſez-vous dire que les dé- » mons, que vous avez fait l'objet de » votre culte, ſont les ſeigneurs du

» ciel & les maîtres de la terre, eux » qui ne ſont que de viles & mépriſa- » bles créatures, condamnées au feu » éternel par la Divine Juſtice ? Recon- » noiſſez votre aveuglement, adorez » le Dieu qui les punit, qui ſeul mérite » vos adorations, & qui vous punira » comme eux, ſi vous fermez les yeux » à la lumiere qui vient vous éclairer ».

Le *Mapono*, qui dans ſa fureur avoit dépêché un exprès au Cacique des *Subarecas* nommé *Abetzaico*, pour venir avec ſes ſoldats l'aider à exterminer l'ennemi capital des Dieux, ſe trouva tout-à-coup changé, & n'étoit plus le même homme. Il combla le Pere d'amitiés, il le logea chez lui, & le régala de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le pays. *Abetzaico* arriva en même temps ſans armes, & ſuivi ſimplement de deux vaſſaux ; & comme il étoit prévenu d'eſtime & d'amitié pour l'homme apoſtolique, il reprocha d'abord au *Mapono* ſes excès, & le confirma dans les ſentimens bien différens où il le trouva.

Cependant on vint avertir le Pere, que ſes deux Néophytes bleſſés étoient ſur le point de rendre le dernier ſoupir. Il alla auſſi-tôt les joindre. « Pourrois-je » exprimer, dit-il, dans une de ſes let-

» tres, combien mon cœur fut touché
» & attendri, quand je vis ces deux
» Néophytes étendus ſur la terre toute
» rouge de leur ſang, en proie aux
» moſquites, & n'ayant que quelques
» feuilles d'arbres pour couvrir leur
» plaie. Mais quelle fut mon admira-
» tion, quand je fus témoin de leur
» patience, des tendres entretiens qu'ils
» avoient avec Jeſus-Chriſt & la ſainte
» Vierge, & de la joie qu'ils faiſoient
» paroître de verſer leur ſang pour pro-
» curer le ſalut à ces barbares. L'un
» d'eux n'avoit reçu le baptême que
» depuis quelques mois, la fleche lui
» avoit percé le bras de part en part,
» & ſes nerfs bleſſés lui cauſoient de
» fréquentes pamoiſons. Pour l'autre,
» les inteſtins lui ſortoient du bas ven-
» tre, & on eut bien de la peine à les
» remettre dans leur état naturel. Ils
» éprouverent bientôt l'un & l'autre
» l'effet de leur confiance en la Mere
» de Dieu : celui-ci, après un léger
» ſommeil, ſe trouva guéri ; & celui-là,
» en peu de jours, ne reſſentit plus de
» douleur, & eut le libre uſage de ſon
» bras ».

Le Pere demeura quelques jours avec ces Indiens, juſqu'à ce qu'il les eût en-

tiérement gagnés à Jesus-Christ. Cependant, *Abetzaico* le sollicitoit continuellement de venir dans son village, & il n'y eut pas moyen de se refuser plus long-temps à ses fortes instances. Aussitôt que le Pere parut parmi les *Subarecas*, ce ne furent que fêtes & que réjouissances, ces bons Indiens ne sçachant comment exprimer leur joie, & le desir qu'ils avoient d'embrasser la loi chrétienne. Dieu récompensa leur ferveur par la santé qu'il rendit à tous les malades, sur lesquels le Missionnaire lut le saint Evangile. Mais leur joie se changea bientôt en une morne tristesse, lorsqu'ils le virent obligé de se séparer d'eux : comme son départ ne pouvoit se différer, ils voulurent que la fleur de leur jeunesse l'accompagnât, pour lui applanir le chemin, & le pourvoir de vivres, lui, & ceux qui étoient à sa suite.

Après avoir marché pendant quelques jours dans une épaisse forêt, par un sentier étroit & difficile, ses guides perdirent leur route & s'égarerent. Il lui fallut errer plusieurs jours à l'aventure dans les bois, sans sçavoir où il alloit, & ne trouvant pour vivre que les feuilles d'un certain arbre & des racines sauva-

ges. Dans cet extrême embarras il eut recours à l'Archange ſaint Raphaël & aux ſaints Anges Gardiens, & peu après, lorſqu'il y penſoit le moins, il ſe vit à la porte du village des Indiens *Arupo-recas*, où il avoit fait Miſſion les années précédentes.

Il fut bien conſolé de trouver dans ces peuples le même éloignement de l'idolâtrie, & le même deſir de profeſſer la loi chrétienne, où il les avoit laiſſés. Il paſſa quelques jours à les inſtruire de nouveau, & à les confirmer dans leurs bons ſentimens, puis il reprit ſa route.

Après avoir traverſé des lacs, des marais & des bois, il s'égara de nouveau ſans pouvoir s'orienter, ni découvrir le chemin qu'il devoit prendre. Il avoit oui dire que le village des Indiens *Bohocas* ſe trouvoit dans ces cantons-là, auprès d'une haute montagne. Il fit monter un Indien au ſommet d'un grand arbre, pour obſerver tout l'horiſon. Cet Indien apperçut heureuſement la montagne, & c'eſt vers ce côté-là qu'ils dirigerent leur route. Ils arriverent bien fatigués au village, où ces bons Indiens n'oublierent rien pour rétablir leurs forces.

On avoit logé le Pere dans une cabane fort propre. Il y trouva des diſciplines armées d'épines très-piquantes, & ayant appris qu'il y en avoit un grand nombre de ſemblables dans le village, il craignit que cette apparence d'auſtérité ne cachât quelque reſte de ſuperſtition. Il fit venir le Cacique qui ſe nommoit *Sorioco*, & lui montrant une de ces diſciplines, il lui demanda ce que ſignifioit cette nouveauté, qu'il n'avoit vu nulle part. « Je vais vous l'expli-» quer, répondit le Cacique: les In-» diens *Barillos* s'aviſerent de vouloir » s'établir parmi nous, & nous y » conſentîmes. C'eſt un peuple hautain » & ſuperbe, qui prit bientôt des » airs dédaigneux & mépriſans, tour-» nant en ridicule toutes nos actions. » Nous en fûmes piqués au vif, & » nous conjurâmes leur perte. Dans le » ſilence de la nuit nous fîmes périr » tous les hommes, ne réſervant que » les femmes qui pouvoient être de » quelque utilité. Le châtiment ſuivit » de près notre crime, la peſte ſe ré-» pandit dans le village, & nous la » regardâmes comme une punition de » Dieu. Dès-lors nous ſongeâmes à » appaiſer ſa colere. Nous ſçavions que

» dans les peuplades chrétiennes, cet » inſtrument de pénitence eſt en uſage » pour expier ſes fautes ; nous y eûmes » recours, & deux fois le jour nous » allions nous proſterner au pied de » la Croix, & criant à Dieu miſéri- » corde, nous nous frappions avec » ces diſciplines juſqu'à répandre du » ſang en abondance. Il paroît que » notre pénitence fut agréée de Dieu ; » car en peu de jours la peſte ceſſa, & » nul de ceux qui en furent atteints ne » mourut. Depuis ce temps, la croix » eſt encore beaucoup plus en vénéra- » tion parmi nous ». Le Pere conçut par ce diſcours, quelle ſeroit la ferveur des Indiens, lorſque raſſemblés dans des peuplades, comme ils le ſouhaitoient, ils ſeroient parfaitement inſtruits des vérités de la Religion. Il les laiſſa dans cette douce eſpérance, & continua ſon voyage juſqu'à la réduction ou peuplade de Saint-Xavier, où, après cinq mois de fatigues & de ſouffrances, il arriva au mois de Janvier de l'année 1708.

Dès que la ſaiſon des pluies fut paſſée, le Pere Cavallero ſongea à recueillir le fruit de ſes travaux auprès de tant de barbares qu'il avoit diſpoſés au Chriſtianiſme, & à établir dans une vallée

commode une réduction ou peuplade, où il pût les raſſembler. Il n'y avoit point à choiſir, car le pays eſt tout couvert de bois. Il ne ſe préſenta qu'une aſſez vaſte campagne, mais fort marécageuſe & infeſtée de moſquites. Elle eſt ſituée dans le voiſinage des Indiens *Tapacuras* & *Paunaucas*. C'eſt dans cette campagne & aux bords d'un grand lac, qu'il fut forcé d'établir la nouvelle peuplade ſous le titre de l'Immaculée Conception. Il y avoit aux environs de ce lac pluſieurs habitations d'Indiens *Paunapas*, *Unapes*, & *Carababas*. Ces peuples ſont extraordinairement ſauvages, mais lâches & timides : hommes & femmes, ils n'ont pas le moindre vêtement qui les couvre : ils n'ont proprement d'autre Dieu que leur appétit brutal, & s'ils rendent quelque culte au démon, ce n'eſt qu'autant qu'ils ſe perſuadent qu'il y va de leur intérêt : ils ne vont point à la chaſſe dans les bois, & ils ſe contentent de ce que leurs campagnes leur fourniſſent. Ils parurent fort dociles aux inſtructions que leur fit le Miſſionnaire, & ils conſentirent tous à vivre dans la peuplade, pourvu qu'on leur permît la *Chicha*, qui eſt leur boiſſon ordinaire, & dont ils ne

pouvoient pas ſe priver, diſoient-ils, parce que l'eau crue leur cauſoit de violentes coliques d'eſtomac. Le pere n'eut pas de peine à leur en permettre l'uſage, parce qu'ils la prenoient avec modération, & qu'ils n'étoient pas ſujets à s'enivrer comme les autres barbares. Pour compoſer cette liqueur qui leur eſt ſi agréable, ils font rôtir le maïs juſqu'à ce qu'il devienne du charbon, & après l'avoir bien pilé, ils le jettent dans de grandes chaudieres d'eau, où ils le font bouillir. Cette eau noire & dégoûtante, eſt-ce qu'ils appellent *Chicha*, & ce qui fait leurs délices.

D'autres peuples voiſins des Indiens *Manacicas*, vinrent habiter la même peuplade, qui ſe trouva en peu de temps très-nombreuſe. Mais comme l'air y étoit mal ſain, & qu'il y avoit lieu de craindre que les maladies ne vinſſent ravager ſon troupeau, le Pere réſolut de la tranſporter ailleurs. Il découvrit pour lors une grande plaine fort agréable, qui avoit à l'orient les *Puyzocas*; au nord, *les Cozocas*; & à l'occident, les *Coſtricas*. C'eſt dans cette plaine qu'il ſe fixa, & qu'avec le ſecours de ſes Catéchumenes, il eut bientôt rebâti la peuplade. Il s'appliqua auſſi-tôt avec un zèle in-

fatigable à cultiver ce grand peuple, à déraciner le fonds de barbarie avec lequel il étoit né, à l'humaniſer peu à peu, & à l'inſtruire de nos divins myſteres, & des obligations de la vie chrétienne. Toute la journée étoit occupée dans ces fonctions laborieuſes, & le temps de la nuit il le réſervoit pour la priere, & pour un léger repos de quelques heures, qui le mît en état de reprendre le lendemain ſes travaux ordinaires.

Lorſqu'après une année entiere de ſueurs & de fatigues, il eut établi dans ſa nouvelle peuplade le même ordre qui s'obſerve dans les autres peuplades Chrétiennes, qu'il vit ſes Néophytes bien affermis dans la foi, & ſe portant avec ferveur à tous les exercices de la piété, il laiſſa pendant quelque temps à ſon compagnon le ſoin de les entretenir dans ces ſaintes pratiques, & il tourna ſes vues vers d'autres nations barbares, pour les ſoumettre au joug de l'Evangile. La converſion des Indiens *Puyzocas* étoit la plus difficile ; ces Infideles devinrent le principal objet de ſon zéle.

Il partit accompagné de trente-ſix Indiens *Manacicas*, auxquels il avoit donné tout récemment le baptême. Il

ſouffrit plus que jamais dans ce voyage, parce qu'une humeur maligne s'étant jettée ſur ſes jambes, il ne pouvoit marcher qu'avec le ſecours de ſes Néophytes. Enfin, il arriva bien fatigué chez les *Puyzocas*, on l'y reçut avec des démonſtrations de joie extraordinaires, chacun s'empreſſant à lui marquer ſon affection, & à lui offrir des fruits du pays, & d'autres ſoulagemens ſemblables. Le Cacique ne cédoit à pas un de ſes vaſſaux dans les témoignages de ſon amitié, tandis que lui & les ſiens, ſous de trompeuſes careſſes, ils couvroient la plus noire perfidie. Il ordonna que ces nouveaux venus fuſſent partagés dans différentes cabanes, enforte qu'ils ne fuſſent que deux où trois enſemble.

Auſſi-tôt qu'ils ſe furent mis à table pour prendre un léger repas, une troupe de femmes parurent toutes nues dans la place, ſe tirant des lignes noires ſur le viſage. C'eſt une cérémonie en uſage parmi eux, lorſqu'ils trament quelque funeſte complot. Au même temps ces barbares vinrent fondre ſur les Néophytes, & les aſſommerent. Quelques-uns échappés à leur fureur, coururent en hâte à la cabane où étoit le Pere, qui diſoit tranquillement ſon office;

l'un d'eux le chargea sur ses épaules pour lui sauver la vie par la fuite. Ce fut inutilement : il fut bientôt atteint par ces furieux, qui le perçerent d'un javelot. Le Pere se sentant frappé à mort, se débarrassa du Néophyte qui le portoit, & se mettant à genoux devant son crucifix, il offrit à Dieu son sang pour ceux qui le répandoient si cruellement : prononçant ensuite les saints noms de JESUS & de Marie, il reçut sur la tête un coup de massue qui lui arracha la vie. Ce fut le 18 de Septembre de l'année 1711 qu'il termina sa carriere par une mort si glorieuse. Vingt-six Néophytes qui l'accompagnoient furent pareillement les victimes de leur zele. Les autres retournerent à la peuplade de la Conception, & cinq y moururent de leurs blessures. Ces nouveaux fideles furent consternés, lorsqu'ils apprirent la perte qu'ils venoient de faire. Ils allerent en grand nombre bien armés chercher le corps de leur cher pere, ils l'apporterent à la peuplade avec la plus grande vénération, & ils continuent de le révérer comme un de ces hommes Apostoliques, qui (1) se sont livrés eux-mêmes, &

(1) *Qui tradiderunt animas suas, pro nomine Domini nostri Jesu Christi.*

ent expoſé leur vie, pour annoncer aux Nations le nom de Notre Seigneur JESUS-CHRIST.

Cependant le P. de Zea, qui demeuroit à la peuplade de Saint Joſeph, penſoit de ſon côté à établir une réduction ou peuplade. Un nombre de zélés Néophytes partirent par ſes ordres pour aller à la recherche des barbares. Ils marcherent pendant pluſieurs jours, & enfin ils découvrirent des traces de pieds d'hommes, qui marquoient qu'un bon nombre d'Indiens avoit paſſé un peu plus loin, ils apperçurent un vieillard avec ſa famille, qui enſemençoit ſes terres. Ce pauvre Indien pâlit à la vue des Néophytes, & tout tremblant de peur, il les ſupplia de ne pas lui ôter la vie. Les Néophytes ne purent s'empêcher de rire de ſa frayeur, & pour le délivrer de toute inquiétude, ils accompagnerent de quelques préſens, & entre autres d'un petit couteau, les marques d'amitié qu'ils lui donnerent. Le vieillard ſautant de joie, conduiſit ſes bienfaiteurs à ſon village, où on les accueillit avec toute ſorte de témoignages d'amitié, auxquels ils répondirent par de petits préſens, qui gagnerent entiérement ces Infideles. Mais comme leur lan-

gue étoit différente, & qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, on leur accorda deux jeunes gens qu'ils emmenerent avec eux, pour apprendre la langue des Chiquites, & leur ſervir d'interpretes.

Ces Indiens ſont de la Nation des *Morotocos*. Ils ſont de haute taille, & d'une complexion robuſte. Ils font leurs fléches & leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils ſçavent manier avec beaucoup d'adreſſe. Les femmes y ont toute l'autorité ; & non-ſeulement les maris leur obéiſſent, mais ils ſont encore chargés des plus vils miniſteres du ménage, & des détails domeſtiques. Elles ne conſervent pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir, pour ſe débarraſſer des ſoins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils ayent des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul veſtige de gouvernement & de religion. Leur pays eſt ſec & ſtérile, & tout environné de montagnes & de rochers : ils n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers ; le tronc de ces arbres leur fournit une moële ſpongieuſe, dont ils expriment le ſuc qui leur ſert de boiſſon. Quoique durant l'hiver, l'air

ſoit fort froid dans leur climat, & que ſouvent il y géle, ils ſont totalement nuds, & n'en reſſentent nulle incommodité. Un calus général leur épaiſſit la peau, l'endurcit, & les rend inſenſibles aux injures de l'air.

Les deux jeunes Indiens *Morotocos*, ne pouvoient contenir la joie qu'ils reſſentoient d'avoir quitté leur miſérable pays, & de ſe trouver parmi les Chrétiens dans un lieu, où ils avoient abondamment de quoi ſatisfaire aux beſoins de la vie. Quand ils eurent appris la langue des Chiquites, le P. Philippe Suarez les prit pour interpretes, & alla viſiter les cinq villages d'Indiens qui forment cette Nation, pour leur faire connoître le vrai Dieu. Les entretiens que le Miſſionnaire eut avec eux ſur les vérités de la religion, appuyés du rapport que leurs jeunes compatriotes leur firent de la vie qu'on menoit dans la peuplade, les déterminerent tous à le ſuivre, & à aller s'y établir.

D'autres Néophytes de la même peuplade, avoient fait une ſemblable excurſion chez d'autres Indiens d'une Nation nommée *Quies*, & avoient pareillement amené avec eux deux de ces Indiens pour apprendre la langue Chi-

quite, & ſervir d'interpretes. A quelque temps de-là leurs parens ayant pris quelque inquiétude ſur la deſtinée de leurs enfans, ſe rendirent à la peuplade pour s'en informer par eux-mêmes. On leur témoigna tant d'amitié, & ils furent ſi charmés des exercices qui s'y pratiquoient, qu'ils engagerent tous les Indiens de leur Nation, à venir fixer leur demeure parmi ces nouveaux fideles, & à s'aſſujettir aux loix de l'Evangile. Il n'y eut que quelques familles qui ne purent ſe réſoudre à quitter leur terre natale; mais enfin en l'année 1715, que le P. Suarez paſſa par leurs habitations, elles ſurmonterent leurs répugnances, & vinrent ſe joindre à leurs compatriotes.

Ces nouveaux venus donnerent des connoiſſances bien particulariſées d'une infinité d'autres Nations répandues dans toutes ces terres, juſqu'à la grande province de *Chaco*, & entr'autres des Indiens *Zamucos*, qui habitent ſix grands villages, dont chacun eſt plus peuplé que la réduction de Saint Joſeph; & ſix autres moins grands, mais qui ſe touchent preſque les uns les autres, tant ils ſont voiſins, & où l'on parle la même langue. On prit dès-lors le deſſein de

travailler à la converſion de ce grand peuple : mais auparavant on ne pouvoit ſe diſpenſer de former au plutôt une nouvelle peuplade, en partageant celle de Saint Joſeph, laquelle étoit devenue ſi nombreuſe par le concours de tant de familles Indiennes, qui étoient venues s'y établir, que les terres des environs ne pouvoient plus ſuffire à leur ſubſiſtance.

A neuf lieues de Saint-Joſeph, ſe voit une belle plaine, nommée Naranjal ; qui n'eſt ſtérile que par le défaut de culture ; c'eſt cette plaine que l'on choiſit, de l'agrément des Néophytes, pour y bâtir la peuplade ſous l'invocation de Saint Jean-Baptiſte ; elle fut compoſée d'anciens Néophytes, & de quatre Nations différentes d'Indiens, qui ſe porterent tous avec une égale ardeur à conſtruire l'Egliſe & les maiſons, & en même-temps à défricher les terres, & à les enſemencer. Le Pere Jean-Baptiſte Xandra, que le Pere de Zéa s'étoit aſſocié pour gouverner la nouvelle peuplade, n'omit rien de tout ce qu'un grand zèle peut inſpirer pour former ces barbares aux vertus civiles & chrétiennes, & Dieu bénit tellement ſes travaux, que le Pere de Zéa, au retour de quelques excurſions qu'il

avoit faites dans les terres infidelles, fut fort ſurpris de trouver une nouvelle Chrétienté, devenue en peu de temps ſi raiſonnable & ſi fervente.

Il crut qu'il étoit temps d'exécuter le deſſein qui lui tenoit ſi fort au cœur, de porter le nom de Jeſus-Chriſt à la nombreuſe Nation des infideles *Zamucos*. Cette entrepriſe fut beaucoup plus difficile qu'il ne l'avoit prévu. Il partit au mois de Juillet de l'année 1716, accompagné d'un grand nombre de ſes Néophytes. Les tempêtes qu'il eſſuya d'abord, les continuels tourbillons de vents furieux, & le débordement des rivieres, ne lui permirent de faire que quatorze lieues en dix-neuf jours. Il paſſa par quelques villages des Indiens *Tapiquies*, abſolument ruinés, où il trouva une trentaine de ces Indiens, qu'il gagna à Jeſus-Chriſt, & qu'il fit conduire par quelques-uns de ſes Néophytes à la réduction de Saint-Joſeph. Lorſqu'il eut marché encore quelques lieues, il ſe préſenta une forêt longue de dix lieues, la plus épaiſſe & la moins acceſſible qu'il eût encore trouvé dans ſes différentes courſes; il fallut s'y faire un paſſage. Les Indiens y travaillerent, mais quand ils eurent défriché environ

la

la moitié, ils perdirent entiérement courage. Le Pere les ranima par ſes paroles, & encore plus par ſon exemple, ſe mettant à leur tête la hache à la main, & enfin, en dix-neuf jours, ils percerent tout le bois; mais il eſt inconcevable ce qu'ils eurent à ſouffrir d'une infinité de moſquites & de différentes ſortes de taons, qui ne leur donnoient de repos ni jour ni nuit, & qui par leurs continuelles piquûres, les défigurerent entiérement, & leur laiſſerent long-temps les marques de leur perſécution.

Au ſortir du bois il ſe vit dans une vaſte campagne, tout-à-fait ſtérile, & qui étoit terminée par une autre forêt, où il falloit ſe faire jour avec les mêmes fatigues que dans celle qu'il venoit de traverſer. Le pays ne fournit ni gibier, ni poiſſon, ni même de ruches à miel, comme on en trouve par-tout ailleurs, & la terre ne produit que quelques racines, dont l'amertume n'étoit pas ſupportable au goût, quelque affamé qu'on fût. Le Pere alla viſiter deux villages qui n'étoient pas éloignés, où il croyoit trouver quelque reſſource; mais toutes les habitations étoient abandonnées, les Indiens s'étant répandus dans les forêts pour y chercher de quoi ſubſiſter. Il

rencontra cependant une ſoixantaine de ces barbares, auxquels il n'eut pas de peine à perſuader les vérités de la foi. Il les mit entre les mains de quelques-uns de ſes Néophytes, qui les menerent à la peuplade de Saint-Joſeph. Comme les forces manquoient à toute ſa ſuite faute d'alimens, il fut contraint de renoncer pour le préſent à ſon entrepriſe, & d'en différer l'exécution à l'année ſuivante.

L'impatience où étoit le Pere de Zéa de porter la foi chez les Indiens *Zamucos*, lui fit devancer le temps où d'ordinaire les pluies finiſſent. Il prit avec lui douze fervens Chrétiens, pleins d'ardeur & de courage, avec leſquels il ſe mit en chemin au mois de Février de l'année 1717, & après avoir ſuivi la même route qu'il avoit tenue l'année précédente, il ſe trouva enfin à cette ſeconde forêt, au travers de laquelle il falloit s'ouvrir un paſſage. Ils y travaillerent ſans relâche; mais les eaux, qui croiſſoient chaque jour, les gagnoient inſenſiblement, & quand ils eurent pénétré juſqu'au milieu de la forêt, ils ſe trouverent dans l'eau juſqu'à la ceinture. Le riſque où ils étoient de ſe noyer, obligea le Miſſionnaire & ſa ſuite à re-

brouſſer chemin, & à retourner pour la ſeconde fois à la peuplade de Saint-Jean-Baptiſte.

Le Pere de Zéa, que tant de difficultés n'avoient point rebuté, partit pour la troiſieme fois au mois de Mai avec pluſieurs Néophytes, & enfin, il vint à bout de finir l'ouvrage commencé quelques mois auparavant, & de traverſer la forêt. Il arriva le 12 Juillet au premier village des *Zamucos :* la joie que cauſa ſon arrivée, ſurpaſſa ſes eſpérances ; ces peuples ne ſçavoient quelles careſſes lui faire, ils l'environnerent avec les plus grandes démonſtrations de reſpect & d'amitié, ils s'empreſſoient à lui baiſer la main, ils ne ceſſoient d'embraſſer les Néophytes, ils les logerent dans leurs cabanes, & ils les régalerent autant bien que pouvoit le permettre la pauvreté de leur pays.

Le lendemain le Pere les aſſembla dans la grande place ; il leur déclara le ſujet qui lui avoit fait eſſuyer tant de fatigues pour venir les voir, que ſon deſſein étoit de leur faire connoître le vrai Dieu qu'ils ignoroient, de les engager à pratiquer ſa loi, & à ſe procurer un éternel bonheur ; puis il leur demanda s'ils agréoient que des Miſſionnaires vinſſent

les inſtruire des vérités de la foi, & leur enſeigner le chemin du Ciel. Ils répondirent que c'étoit-là depuis long-temps l'objet de leurs deſirs, & que s'ils n'étoient pas Chrétiens, c'eſt que perſonne ne leur avoit encore expliqué les vérités qu'ils devoient croire, & les commandemens qu'ils devoient obſerver.

Le Pere ne pouvant contenir la joie qu'il reſſentoit au fond du cœur: « Si » cela eſt ainſi, répliqua-t-il, il faut » commencer par élever une Egliſe au » vrai Dieu, & vous réunir tous dans » un même lieu pour l'honorer & le » ſervir ». Alors les deux principaux Caciques ſe leverent, & dirent qu'ils ne ſouhaitoient rien davantage, mais qu'il falloit choiſir un lieu plus favorable que leur village, & qu'il pouvoit s'aſſurer que tous leurs voiſins, qui ſont de leur Nation, ſe joindroient volontiers à eux, pour former tous enſemble une nombreuſe peuplade. Cependant le Pere fit planter une grande croix ſur un tertre. Tous ces Indiens ſe mirent à genoux & l'adorerent. Les Néophytes chanterent enſuite les litanies de la ſainte Vierge, après quoi le Pere mit tout ce peuple, & la peuplade où il alloit s'établir, ſous la protection de ſaint Ignace. Il fallut

ſe ſéparer, & ce ne fut pas ſans douleur de part & d'autre, mais ils ſe conſolerent mutuellement, ſur ce qu'ils ne ſeroient pas long-temps ſans ſe revoir. Le Pere en s'en retournant eut occaſion d'entretenir des vérités Chrétiennes une centaine d'Indiens qu'il trouva ſur ſa route, & de les gagner à Jéſus-Chriſt. Ces Indiens étoient de trois Nations différentes; ſçavoir, des *Zinotecas*, des *Joporetecas*, & des *Cucarates*. Il les emmena avec lui à la peuplade de ſaint Jean-Baptiſte.

A peine fut-il arrivé, qu'il reçut une lettre du Révérend Pere général, qui le conſtituoit Provincial de la province du Paraguay; ce fut un coup de foudre pour lui; il comptoit conſommer l'ouvrage qu'il avoit commencé de la converſion de ſes chers *Zamucos*, & ſacrifier le reſte de ſes jours à les conduire dans la voie du ſalut; mais conſidérant que l'obéiſſance vaut mieux que le ſacrifice, il regarda les ordres de Dieu dans ceux de ſon Supérieur; il s'y conforma avec une parfaite réſignation, & il confia l'établiſſement & le ſoin de la nouvelle peuplade au zèle du Pere Michel de Yegros.

Ce Pere n'avoit, ce ſemble, qu'à

recueillir le fruit des travaux de ſon prédéceſſeur ; il ne s'agiſſoit plus que de convenir avec les Indiens *Zamucos* de l'endroit qui leur agréeroit davantage, pour y bâtir la peuplade. Il partit donc au mois de Septembre de l'année 1718, avec le frere Albert Romero, & un certain nombre de nouveaux Chrétiens. Quand il fut arrivé dans la forêt la plus proche du village, il fit prendre les devants à quelques-uns de ſes Chrétiens, pour aller avertir le principal Cacique de ſon arrivée, & lui porter de ſa part une canne fort propre, & une veſte de couleur. C'eſt un riche préſent dans l'idée de ces Indiens.

Toutes les amitiés, dont ces peuples ſont capables, ils les témoignerent aux députés du Miſſionnaire : ils furent admis à la table du Cacique, dont tout le repas conſiſtoit en des racines de cardes ſauvages. Le lendemain le Cacique, accompagné des Chrétiens, & d'un nombre de ſes vaſſaux, alla au-devant du Pere, qu'il rencontra preſque au ſortir de la forêt, & ils vinrent de compagnie juſqu'à l'endroit où la croix étoit plantée, & où tout le peuple s'étoit aſſemblé. La joie fut univerſelle parmi ces barbares, & ils ne ſçavoient comment l'exprimer.

Le Cacique parla au nom de tous, & dit que nonobſtant leur pauvreté, & l'extrême diſette qu'ils avoient eu à ſouffrir, il n'avoit jamais voulu permettre que ſes vaſſaux s'éloignaſſent du village, de crainte qu'un Miſſionnaire n'arrivât pendant leur abſence; que dans l'impatience où il étoit de ſon arrivée, il avoit ſouvent envoyé à la découverte, & y étoit allé lui-même, pour voir s'il n'en paroîtroit pas quelqu'un, & qu'il pouvoit juger de-là combien il deſiroit ſa préſence, & le plaiſir qu'elle leur cauſoit.

On traita enſuite de l'endroit le plus convenable pour l'établiſſement de la peuplade. Le Pere leur dit que dans un de ſes voyages il avoit paſſé par des terres qui ſont au-delà de leurs montagnes, & dans le voiſinage des Indiens *Cucarates*, & que ces terres lui paroiſſoient fort propres à être cultivées, & à fournir abondamment à leurs beſoins. Le Cacique répondit au Pere qu'il connoiſſoit parfaitement ces campagnes, & qu'on ne pouvoit faire un meilleur choix; qu'il retournât donc chez lui, afin de préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour la nouvelle peuplade, tandis que lui diſpoſeroit ſes voiſins à le ſuivre, & que,

quand il ſeroit temps, ils iroient tous enſemble l'attendre ſur le lieu même ; mais que pour éviter toute mépriſe, il lui donnoit deux de ſes vaſſaux qui l'accompagneroient, & qui prendroient les devants, afin de venir l'informer du jour qu'il auroit fixé pour ſon départ. Les autres Indiens donnerent leur ſuffrage par acclamations, & en lui témoignant le deſir qu'ils avoient de recevoir au plutôt le ſaint baptême, ils le prierent de preſſer ſon retour.

Le Miſſionnaire partit avec un contentement qui étoit au-deſſus de ſes expreſſions. Il arriva comblé de joie à la peuplade de ſaint Jean-Baptiſte, avec les deux Catéchumenes qu'il amenoit, auxquels les Néophytes témoignerent une affection extraordinaire tout le temps qu'ils demeurerent avec eux. Sur la fin de Juillet de l'année 1719, le Pere les dépêcha vers leur Cacique, afin de l'avertir qu'il étoit ſur le point de ſe rendre au lieu dont ils étoient convenus, & qu'il comptoit de l'y trouver, lui, & tous ceux qui devoient le ſuivre, & former enſemble la nouvelle peuplade. Il partit en effet peu après, avec le Frere Albert Romero, & un bon nombre de Néophytes, qui étoient chargés des or-

nemens néceſſaires pour célébrer le ſaint Sacrifice de la Meſſe, & de tous les outils propres à défricher & à cultiver les terres.

Quand ils arriverent au lieu deſtiné, où ils s'attendoient de voir raſſemblée une multitude de ces Indiens, ils furent fort étonnés de n'y pas trouver une ſeule ame. Le Pere envoya pluſieurs de ſes Néophytes pour parcourir le pays d'alentour : nul de ces Indiens ne parut. Ils pénétrerent juſqu'à leur village, ils en trouverent les habitations brûlées, ce n'étoit plus qu'une vaſte ſolitude. Ils apprirent néanmoins que ces Barbares s'étoient retirés à quelques journées delà, proche un lac fort poiſſonneux, & qu'ils avoient fermé les paſſages par où l'on pouvoit s'y rendre.

Le Frere Romero prit la réſolution de les aller chercher. Il ſe mit en chemin avec quelques Néophytes, & pénétra enfin juſqu'au lieu de leur retraite : il les fit reſſouvenir de la promeſſe qu'ils avoient faite à Dieu & aux Miſſionnaires d'embraſſer le Chriſtianiſme, & de ſe réunir à ce deſſein dans cette vaſte campagne, qu'ils avoient choiſie eux-mêmes pour y bâtir la peuplade. Ces Barbares répondirent ſans ſe déconcerter,

qu'ils n'avoient pas changé de ſentiment, & qu'ils étoient prêts de le ſuivre à l'heure même. En effet, ils partirent avec lui en grand nombre, un Cacique à leur tête, & ils déguiſerent avec tant d'artifices l'atrocité du crime qu'ils méditoient, qu'on ne pouvoit gueres ſoupçonner leur ſincérité : les premiers jours du voyage ils ne s'entretenoient d'autre choſe avec le Frere, que de l'ardent deſir qu'ils avoient de recevoir le baptême, & de pratiquer la loi Chrétienne. Mais le premier jour d'Octobre ils ſe démaſquerent & dévoilerent leur perfidie. Ils ſe jetterent ſur les Néophytes, dont douze furent maſſacrés : au même temps le Cacique ſaiſit le Frere Romero, & lui fendit la tête d'un coup de hache. Il le dépouilla de ſes habits, &, dans la crainte que les Chiquites ne vinſſent tirer vengeance d'un ſi noir attentat, ils prirent tous la fuite, & ſe réfugierent dans les bois.

Les Néophytes échappés à la cruauté de ces barbares, apporterent une nouvelle ſi peu attendue ; elle ſe répandit bientôt dans toutes les peuplades Chrétiennes, où ce ſaint Frere fut extrêmement regretté de tous les Néophytes, qui la plûpart avoient reſſenti les effets de ſon zèle & de ſa charité.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai pu apprendre ſur l'état préſent des Miſſions de la Province du Paraguay, juſqu'en l'année 1726. L'éloignement des lieux ne permet pas d'en recevoir de fraîches nouvelles; il eſt à croire que depuis ce temps-là on aura fondé la peuplade de S. Ignace. A meſure que Dieu bénit les travaux des ouvriers Evangéliques, & qu'ils réduiſent ſous l'empire de Jeſus-Chriſt tant de Nations barbares, ce ſont autant de ſujets qu'ils acquierent à la Monarchie d'Eſpagne. Je ne manquerai pas de vous faire part des nouvelles connoiſſances qui me viendront dans la ſuite, & de vous donner en cela des preuves du deſir que j'ai de vous ſatisfaire, & du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Ignace Chomé, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Vanthiennen, de la même Compagnie.

A la réduction de S. Ignace des Indiens Zamucos, dans le Paraguay, le 17 Mai 1738.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Vous avez, ſans doute, reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire en l'année 1735, où je vous faiſois le détail de la mort du vénérable P. Lizardi, le compagnon inſéparable de mes travaux chez les Chiriguanes, qui le maſſacrerent inhumainement. Je vous ajoûtois qu'on prenoit la réſolution d'abandonner une Nation perfide & cruelle, qui a répandu le ſang de tant d'ouvriers Evangéliques, leſquels, par leur zèle & par des peines immenſes, n'ont jamais pu adoucir tant ſoit peu ſa férocité.

Depuis ce temps-là, juſqu'à cette

année, j'ai été chargé de la Miſſion de preſque toute la Province de *Los-Chichas*, de celle de *Lipez*, & de nos vallées circonvoiſines. Ces Miſſions ſont très-laborieuſes. Pour m'y rendre plus utile, j'avois appris la langue Indienne, qu'on nomme la langue *Quichoa*, que parlent les Indiens de preſque tout le Pérou, & j'avois acquis la facilité de leur prêcher les vérités chrétiennes en leur langue naturelle. Lorſque je m'y attendois le moins, je reçus une lettre du Révérend Pere Provincial, qui me deſtinoit aux Miſſions des Chiquites, & me recommandoit de m'y rendre dans le cours de cette année.

Ces Miſſions ſont ſi pénibles, que les Supérieurs n'y envoyent perſonne, qui ne les ait demandées avec beaucoup d'inſtance. Ainſi je regardai comme un heureux préſage des bénédictions que Dieu daigneroit répandre ſur mes travaux, la grace ſinguliere d'y être nommé ſans qu'il y ait eu de ſollicitation de ma part.

On compte plus de trois cens lieues depuis *Tarija*, où j'étois, juſqu'à la premiere réduction ou peuplade des Chiquites, qui eſt celle de ſaint François Xavier. Il me fallut traverſer d'affreuſes

montagnes, & je n'avois que quatre mois pour faire ce voyage; car, pour peu que je me fuſſe arrêté ſur la route, les pluies continuelles de la Zone torride, m'en auroient fermé l'entrée. Vous ſerez ſurpris de tout le pays qu'il m'a fallu parcourir, & de la quantité de lieues que j'ai été obligé de faire depuis huit ans que je ſuis dans ces Miſſions. Le détail que je vais vous en faire, ne vous ſera peut-être pas déſagréable, du moins il vous donnera une connoiſſance certaine de la diſtance d'un lieu à un autre.

De Buenos-ayres où j'arrivai d'abord, & qui fut ma premiere entrée dans ces Miſſions, j'allai à Santafé, ce ſont quatre-vingt lieues; de Santafé à la ville de Corrientes, cent cinquante lieues; de Corrientes à la réduction de Saint-Ignace, ſoixante-douze; de Saint-Ignace à celle qu'on nomme *Corpus*, ſoixante; de celle-ci à *Gapeyu*, quatre-vingt; de *Gapeyu* à Buenos-ayres, deux cens; de Buenos-ayres à Corduba, cent ſoixante; de Corduba à Santiago, cent; de Santiago à San Miguel, quarante; de San Miguel à Salta, quatre-vingt; de Salta à Tarija, quatre-vingt-dix; de Tarija aux Chiriguanes, où j'ai fait quatre voyages, deux cens quatre-vingt; de Tarija à Lipez,

quatre-vingt ; de Tarija à los Chichas, ſoixante-dix ; de Tarija à Cinti, quarante ; de Tarija aux Vallées, quatre-vingt ; de Tarija à Saint-Xavier, premiere réduction des Chiquites, trois cens ; de Saint-Xavier à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, cent ſoixante-dix. Ce qui ſe monte à deux mille cent trente-deux lieues. Que ſeroit-ce ſi j'ajoutois à ce calcul, les lieues que j'ai fait en détours, car je ne parle que de celles qu'il m'a fallu faire en droiture ? on en compteroit plus de trois mille.

La premiere réduction des Chiquites, nommée de Saint-Xavier, eſt par ſeize dégrés de latitude ſud, & trois cens dix-huit dégrés de longitude. Celle de Saint-Ignace des Zamucos, d'où je vous écris, eſt par vingt dégrés de latitude ſud, & trois cens vingt de longitude, éloignée d'environ mille lieues de Buenos-ayres, par la route que l'on doit ſuivre pour y arriver.

Ce fut à la fin d'Octobre de l'année derniere que j'arrivai à la réduction de Saint-Xavier, après avoir mis trois mois dans mon voyage. A peine eus-je pris quelques jours de repos, que je reçus un nouvel ordre de me rendre à la réduction de Saint-Ignace des *Zamucos*,

qui en eſt éloignée, ainſi que je l'ai dit ; de cent ſoixante-dix lieues. Il n'y a preſque point de communication entre cette peuplade & celles des Chiquites, dont la plus proche eſt à quatre-vingt lieues de diſtance. Elle eſt compoſée de pluſieurs Nations qui parlent à peu près la même langue ; ſçavoir, des *Zamucos*, des *Cuculados*, des *Tapios*, des *Ugaronos* & des *Satienos*, qui ſe ſoumirent enfin à Jeſus-Chriſt en l'année 1721. Ces Nations étoient extrêmement féroces, & il eſt incroyable combien elles ont coûté à réduire ; elles ſont maintenant plus traitables ; mais il y a encore à travailler pour déraciner entiérement de leurs cœurs certains reſtes de leur ancienne barbarie.

Le deſſein qu'on a eu en preſſant mon départ, c'eſt l'extrême deſir où l'on eſt depuis long-temps de découvrir le fleuve Picolmayo, & les Nations barbares qui habitent l'un & l'autre rivage de ce grand fleuve. Il me falloit demeurer parmi les Indiens *Zamucos*, pour apprendre leur langue, qu'on parle dans toutes ces contrées. Dieu a tellement béni mon application à l'étude de cette langue, qu'en cinq mois de temps que j'y ai employé, je ſuis en état de leur prêcher les vérités

de la Religion. Je n'attends plus que les ordres des Supérieurs pour exécuter cette entrepriſe : on m'annonce qu'elle eſt très-périlleuſe ; car il s'agit de faire brêche dans le plus fort aſyle, où le démon ſe ſoit retranché dans cette Province, & d'en ouvrir la porte aux hommes Apoſtoliques qui viendront travailler à la converſion de toutes ces Nations barbares, dont on ne ſçait pas encore les noms. Il n'y a aucun chemin qui y conduiſe ; toutes les avenues en ſont fermées par d'épaiſſes forêts qui paroiſſent impénétrables, où il faut ſe conduire la bouſſole à la main, pour ne pas s'y perdre. Enfin ce pays, où juſqu'à préſent perſonne n'a encore mis le pied, eſt le centre de l'infidélité, d'où ces barbares ſortent ſouvent en très-grand nombre, & déſolent toutes les provinces voiſines. Je m'attends bien que les Indiens qui m'accompagneront pour percer ces épaiſſes forêts, ne tarderont point à m'abandonner ſi ces infideles nous attaquent ; & quand ils auroient le courage de tenir ferme, quelle pourroit être la réſiſtance d'un contre cent ? Je ſerai donc le premier en proie à leur fureur ; mais je mets toute ma confiance en Dieu, qui diſpoſera de tout pour ſa plus grande

gloire, & qui, ſi c'eſt ſa volonté, peut de ces pierres faire naître des enfans d'Abraham. S'il me conſerve, je crois que j'aurai à vous écrire bien des choſes capables de vous faire plaiſir, & de vous édifier. J'ai beſoin plus que jamais du ſecours de vos prieres, ſur-tout à l'Autel, & dans vos ſaints ſacrifices, en l'union deſquels je ſuis, avec reſpect, &c.

ÉTAT PRÉSENT

De la Province de Paraguay, dont on a eu connoiſſance par des lettres venues de Buenos-ayres, datées du 20 de Février 1733, traduit de l'Eſpagnol.

Les connoiſſances qu'on a eues tout récemment de la révolte des peuples de la Province de *Paraguay*, contre le Roi d'Eſpagne, leur Souverain, conſiſtent en une lettre que le Pere Jérôme Herran, Provincial des Miſſionnaires Jéſuites établis dans cette Province, a écrit à Monſeigneur le Marquis de Caſtel Fuerte, Viceroi du Pérou; en une courte relation de ce qui s'eſt paſſé depuis la date de ſa lettre, & dans une lettre que le Pere Herran a reçu du Viceroi, avec

l'arrêté du Conſeil Royal de Lima, Capitale du Pérou.

LETTRE

Du Révérend Pere Jérôme Herran, Provincial des Miſſions de la Compagnie de Jeſus dans la Province de Paraguay, à ſon Excellence Monſeigneur le Marquis de Caſtel Fuerte, Viceroi du Pérou.

MONSEIGNEUR,

CE n'eſt qu'en arrivant dans la ville de Cordoue, que j'appris la révolte des peuples de la Province de Paraguay, leſquels, en ſe donnant le nom de *Communes*, ont chaſſé Don Ignace de Soroeta, à qui vous aviez confié le gouvernement de cette Province. Je me ſuis mis auſſitôt en chemin pour aller viſiter les trente peuplades d'Indiens qui ſont ſous la conduite de nos Miſſionnaires, & dans la dépendance du Gouvernement de *Buenos-ayres*. A mon arrivée dans ces peuplades, je ſçus avec une entiere certitude, que les rebelles s'étoient unis enſemble, pour dépoſer les Officiers de la Juſtice Royale

& le Commandant des troupes. Voici à quelle occaſion cette révolte devint preſque générale.

Don Louis Bareyro, Alcade ordinaire & Préſident de la Province, ayant pris le deſſein d'étouffer les premieres ſemences d'une révolte naiſſante, demanda du ſecours au Commandant des troupes, qui vint en effet avec un nombre ſuffiſant de ſoldats, pour réduire ceux qui commençoient à lever l'étendart de la rébellion. Le Préſident ſe voyant ainſi ſoutenu, fit faire des informations contre les coupables, & ayant certainement connu par ces informations les chefs & les complices de la révolte, il les fit arrêter & les condamna à la mort.

Lorſqu'on fut ſur le point d'exécuter la ſentence, le Commandant auquel on avoit cru ſe fier, mais qui dans le cœur trahiſſoit les intérêts de ſon Prince, au lieu d'appuyer la Juſtice, ainſi qu'il étoit de ſon devoir & qu'il l'avoit promis, paſſa tout-à-coup avec ſes troupes dans le parti des rebelles, les fit entrer dans la capitale, & pointa le canon contre la maiſon de Ville, où étoient le Préſident & quelques Régidors zélés ſerviteurs du Roi.

Les Rebelles étant entrés dans la ville

ſans la moindre réſiſtance, ſe partagerent dans tous les quartiers, pillerent les magaſins & les maiſons de ceux qui demeuroient fideles à leur Souverain, les traînerent avec ignominie dans les priſons, ouvrirent la priſon publique & en firent ſortir comme en triomphe ceux qui avoient été condamnés à mort. De plus, ils ordonnerent, ſous peine de la vie, qu'on leur préſentât toutes les informations du procès criminel, & ils les firent brûler dans la place publique.

Après s'être rendus ainſi les maîtres ſans qu'il y ait eu une goutte de ſang répandu, ils établirent une Juſtice qu'ils eurent l'inſolence d'appeller royale. Ils donnerent les premiers emplois à trois des principaux chefs de la révolte, qui avoient été condamnés à mort; ils firent l'un Alferez Royal; ils donnerent à un autre la charge de Régidor; & le troiſieme, ils le nommerent Préſident.

Don Louis Bareyro ne put mettre ſa vie en ſûreté que par une prompte fuite, & ce ne fut qu'après avoir eſſuyé bien des fatigues, & avoir couru pluſieurs fois riſque de tomber dans les embuſcades qu'on lui avoit dreſſées, qu'il arriva heureuſement dans nos peuplades. Les autres Régidors ſe réfugierent dans

les Egliſes, où néanmoins ils ne ſe trouvoient pas trop tranquilles, par la crainte continuelle où ils étoient, que les rebelles ne vinſſent les arracher de ces aſyles, ainſi qu'ils les en menaçoient à tous momens.

Leur deſſein étoit de faire irruption dans nos peuplades, & ſur-tout de s'emparer de quatre de ces peuplades les plus voiſines; ſçavoir, de celle de Saint Ignace, de celle de Notre-Dame de Foi, de celle de Sainte Roſe, & de celle de Sant'Iago; perſuadés que ſi elles étoient une fois dans leur pouvoir, on feroit de vains efforts pour les ſoumettre. En effet, s'ils poſſédoient ces peuplades, ils deviendroient les maîtres du grand fleuve *Parana*, & de *Neembucu* qui eſt un marais de deux lieues, inacceſſible à la cavalerie, où avec une poignée de gens, ils arrêteroient tout court les nombreuſes troupes que votre Excellence pourroit envoyer pour les réduire.

J'avois prévu de bonne heure leur deſſein, c'eſt pourquoi à mon paſſage par *Buenos-ayres*, j'en conférai avec Monſeigneur Don Bruno de Zavala, Gouverneur de cette ville, & de tout le pays où ſe trouvent nos Miſſions. Selon ſes ordres qu'il m'a confirmés dans

la ſuite par pluſieurs de ſes lettres, on a fait choix, dans chacune des peuplades, d'un nombre de braves Indiens, pour en former un petit corps d'armée capable de s'oppoſer aux entrepriſes des rebelles.

On peut compter ſur la fidélité des Indiens, & ſur leur zele pour tout ce qui eſt du ſervice du Roi; ils en ont donné depuis cent ans des preuves éclatantes dans toutes les occaſions qui ſe ſont préſentées; & entr'autres il y a peu d'années qu'ils chaſſerent les Portugais de la colonie du Saint Sacrement, éloignée de nos peuplades de plus de deux cens lieues; ils y ſignalerent leur valeur & leur conſtance dans les travaux & les dangers inévitables d'un aſſez long ſiege, ſans que pour leur entretien il en ait coûté une ſeule réale aux finances du Roi.

Ce corps d'Indiens bien armés & prêts à affronter tous les périls, commence à donner de l'inquiétude aux rebelles; ils ſe ſont adreſſés à Monſeigneur notre Evêque, & lui ont proteſté qu'ils étoient fideles ſujets du Roi, qu'ils n'avoient garde de vouloir rien entreprendre ſur les peuplades, & qu'ainſi ils le prioient de m'engager à renvoyer les Indiens chez eux.

L'artifice étoit groſſier, auſſi n'y fit-on nulle attention ; il ne convenoit pas de déſarmer les Indiens, tandis que les rebelles ne ceſſoient pas d'être armés, que les grands chemins étoient couverts de leurs ſoldats qui exerçoient toute ſorte d'hoſtilités, & ôtoient à la ville toute communication avec les pays circonvoiſins, & que même ils portoient l'audace juſqu'à intercepter les lettres de leur Evêque & les miennes, dont ils faiſoient enſuite publiquement la lecture.

Les rebelles voyant qu'on n'avoit pas donné dans le piege qu'ils avoient dreſſé, s'aviſerent d'un ſtratagême plus capable de déguiſer la perfidie & la duplicité de leur cœur, & d'aſſurer les Indiens de leurs intentions pacifiques. Les chefs qu'ils avoient mis en place, rendirent viſite à Monſeigneur l'Evêque, & l'abordant avec le plus profond reſpect & avec les apparences du repentir le plus vif & le plus ſincere, ils le ſupplierent de ſuivre les mouvemens de ſa tendreſſe paſtorale, en s'intéreſſant pour eux auprès de Votre Excellence, de lui demander leur grace, & de l'aſſurer qu'ils étoient entiérement diſpoſés à rentrer dans l'obéiſſance, qui que ce fût qu'on

qu'on leur envoyât pour Gouverneur, fut-ce Don Diego de Los Reyes. » Nous » avons, ajouterent-ils, une autre » priere à faire à votre Seigneurie illuſ- » triſſime, c'eſt d'ordonner une neu- » vaine en l'honneur des Saints Patrons » de la ville, avec des proceſſions & » des œuvres de pénitence, afin d'ob- » tenir un heureux ſuccès de la démar- » che paternelle qu'elle veut bien faire » en notre faveur.

Le Prélat fut infiniment conſolé de trouver dans leurs cœurs de ſi ſaintes diſpoſitions; ſa droiture naturelle ne lui permit pas de ſoupçonner qu'on en impoſât à ſon zèle. La neuvaine commença, & un ſi ſaint temps fut employé par les rebelles à mieux affermir leur conſpiration. Ils entrerent dans la ville, non pas pour aſſiſter aux prédications, à la proceſſion, & aux prieres publiques, mais dans le deſſein de chaſſer les Jéſuites de leur College, ainſi qu'ils l'exécuterent le 19 de Février de cette préſente année.

La ſentence de mort que votre Excellence a prononcée contre Don Joſeph Antequera & Don Juan de Mena ſon Procureur, & qui a été exécutée ſelon ſes ordres, leur a ſervi de prétexte à former de nouveaux complots pour ani-

mer les peuples, & les porter à cette ſacrilege entrepriſe. Ils ont répandu de tous côtés que, par le moyen de leurs affidés, ils avoient entre les mains toutes vos procédures; ils les ont revêtues des circonſtances les plus odieuſes, entr'autres que Votre Excellence avoit achevé d'inſtruire le procès de quatorze d'entr'eux, qu'elle les avoit condamnés à mort, & qu'elle avoit nommé un Oydor de l'Audience royale de *Los Charcas* pour en hâter l'exécution. Et afin d'aſſouvir leur rage contre les Jéſuites, dont le zèle & la fidélité les importune & traverſe leurs deſſeins, ils ont publié que ces Peres étoient les moteurs & les inſtigateurs de toutes les réſolutions que Votre Excellence a priſes.

Les eſprits s'étant échauffés par toutes ces impoſtures, ils allerent vers le midi au College au nombre de deux mille cavaliers, pouſſant des cris pleins de fureur; ils en rompirent les portes à grands coups de haches, y entrerent à cheval, ſaccagerent la maiſon, & emporterent tout ce qui ſe trouva ſous leurs mains; ils en firent ſortir les Peres avec tant de précipitation, qu'ils ne leur donnerent pas le temps de prendre leur Bréviaire, ni d'aller dans leur Egliſe pour ſaluer le

Saint Sacrement, & le mettre à couvert des profanations qu'on avoit lieu de craindre.

Monſeigneur l'Evêque ayant appris ces ſacrileges excès, déclara que les rebelles avoient encouru l'excommunication, & ordonna d'annoncer l'interdit par le ſon des cloches. C'eſt néanmoins ce qui ne s'exécuta point, car pluſieurs des rebelles entourerent la tour où ſont les cloches, & défendirent d'en approcher, ſous peine de la vie, tandis que d'autres poſterent des gardes autour du Palais Epiſcopal, avec ordre à leur Evêque de ne pas mettre les pieds même ſur le ſeuil de ſa porte.

Votre Excellence apprendra ce qui s'eſt paſſé depuis par les lettres que ce Prélat m'a adreſſées, pour faire tenir à Votre Excellence, elle verra que n'ayant pas même la liberté de punir les attentats commis contre ſa perſonne, il a été forcé de lever l'excommunication, & elle jugera par-là du pitoyable état où eſt cette Province, & du peu de religion de ſes habitans.

Ces rebelles non contens d'avoir chaſſé les Jéſuites de leur maiſon & de la ville, les chaſſerent encore de la Province, & les traînerent juſqu'à celle de

Buenos-ayres. Cependant nos Indiens en armes au nombre de ſept mille, ſont bonne garde à tous les paſſages qui peuvent donner entrée dans leurs peuplades, & ils ſont réſolus de mourir plutôt que de perdre un pouce de terre. C'eſt ce qui a arrêté les rebelles, & qui les empêche de paſſer la riviere *Tibiquari*, laquelle ſépare la Province de Buenos-ayres de celle du Paraguay.

Les Indiens ſe maintiendront toujours dans ce poſte, à moins qu'il ne leur vienne des ordres contraires de Votre Excellence. Elle peut s'aſſurer de leur fidélité & de leur bravoure; & quoique leur petit nombre ſuffiſe pour s'oppoſer aux entrepriſes des révoltés, dans une guerre, qui de leur part n'eſt que défenſive, cependant ſi Votre Excellence a beſoin d'un plus grand nombre de troupes pour le ſervice du Roi, elles ſeront prêtes à ſe mettre en campagne au premier ordre de Votre Excellence, ſans qu'il ſoit néceſſaire de tirer de la caiſſe royale de quoi fournir à leur ſubſiſtance, nos Indiens que le Roi a diſtingués de tous les autres Indiens du Pérou, par les privileges & les exemptions qu'il leur a accordés, ont toujours ſervi & continueront de ſervir Sa Majeſté ſans recevoir aucune ſolde.

Je n'avance rien à votre Excellence du courage & de la valeur de ces peuples, dont je n'aye été moi-même le témoin. Je leur ai ſervi d'Aumônier pendant huit ans de ſuite, dans les guerres qu'ils ont eues avec les Indiens barbares *Guenoas*, *Bohanes*, *Charruas* & *Yaros*, qu'ils défirent en bataille rangée, & qu'ils mirent en déroute. Le ſuccès de ces expéditions fut ſi agréable à Sa Majeſté, qu'elle leur fit écrire pour les remercier de leur zele, & pour leur témoigner combien elle étoit ſatisfaite de leurs ſervices.

Si j'inſiſte ſi fort ſur le courage des Indiens, c'eſt pour raſſurer votre Excellence contre les diſcours de certaines perſonnes qui, ou par une fauſſe compaſſion pour les coupables, ou par une mauvaiſe volonté pour le Gouvernement, s'efforcent de rabaiſſer la valeur Indienne, & d'exagérer les forces, le courage, & le nombre des habitans du Paraguay, pour perſuader à votre Excellence qu'il n'y a point de reſſource contre un mal qui devient contagieux de plus en plus par la lenteur du remede, & qui gagnera inſenſiblement les autres villes.

Je crois toutefois devoir repréſenter

à votre Excellence, que ſi elle prend la réſolution de réduire cette Province par la force des armes, il eſt à propos qu'elle envoye un corps de troupes réglées, & commandées par des Chefs habiles & expérimentés. Deux raiſons me portent à lui faire cette repréſentation.

La premiere, c'eſt que ce corps d'Eſpagnols ſera comme l'ame qui donnera le mouvement à l'armée Indienne; car bien que les Indiens ſoient intrépides & accoutumés à braver les périls, ils n'ont pas aſſez d'expérience de la guerre, & leur force augmentera de moitié, lorſqu'ils ſeront aſſujettis aux loix de la diſcipline militaire.

L'autre raiſon eſt, qu'après avoir fait rentrer cette Province dans l'obéiſſance qu'elle doit à ſon Roi, il faut y maintenir la tranquillité, & arracher juſqu'à la racine les ſemences de toute révolte. Ce qui ne ſe peut pas faire, à moins que le Gouverneur qui y ſera placé par votre Excellence n'ait la force en main pour ſe faire reſpecter & obéir.

Je ſuis convaincu qu'auſſi-tôt que les rebelles apprendront que les troupes s'avancent pour leur faire la guerre, leurs Chefs & ceux qui ont fomenté la

rebellion, ſe voyant trop foibles pour ſe défendre, fuiront au plus vîte dans les montagnes, d'où ils tiendront la Province dans de continuelles allarmes. Il eſt donc néceſſaire qu'on y entretienne, pendant quelque temps, une garniſon de troupes réglées, qui ſoient aux ordres & ſous la conduite du Gouverneur, afin qu'il en puiſſe diſpoſer comme il le jugera à propos, pour le plus grand ſervice de Sa Majeſté.

Je me ſuis informé de Don Louis Bareyro, qui s'eſt réfugié dans nos peuplades, quel pouvoit être le nombre des habitans qui ſont ſur la frontiere de la Province de Paraguay : il m'a répondu qu'étant l'année derniere Préſident de cette Province, il avoit fait faire le dénombrement de tous ceux qui étoient capables de porter les armes, & que ce nombre ne montoit qu'à cinq mille hommes : mais il m'aſſure que maintenant il n'y en a pas plus de deux mille cinq cens, qui ſoient en état de faire quelque réſiſtance aux forces que votre Excellence envoyera pour rétablir la paix. Il m'a ajouté que bien que les rebelles paroiſſent réſolus de faire face à vos troupes, & de ſe bien défendre à la faveur du terrein qu'ils oc-

cupent, ils ne verront pas plutôt approcher votre armée, qu'ils s'enfuiront dans les montagnes.

Tel eſt, Monſeigneur, l'état où ſe trouvent les rebelles de la Province de Paraguay, c'eſt-à-dire, preſque tous ſes habitans, & ceux-là même que la ſainteté de leur profeſſion oblige de contenir les peuples, par leurs prédications & par leurs exemples, dans l'obſervance des loix divines & eccléſiaſtiques, & dans l'obéiſſance qu'ils doivent à leur Souverain : on n'y voit plus que tumulte & que confuſion ; on ne ſçait ni qui commande ni qui obéit ; on n'entend parler que de haines mortelles, que de pillages & de ſacrileges.

Monſeigneur l'Evêque a travaillé avec un zele infatigable pour arrêter tant de déſordres : mais ſon zele & ſes travaux n'ont eu aucun ſuccès auprès de ces hommes pervers, qui, comme des frénétiques, ſe ſont jettés avec fureur ſur le Médecin charitable, qui appliquoit le remede à leurs maux. Ils ont traité indignement ſa perſonne, ainſi que votre Excellence le verra par ſes lettres, où il expoſe les raiſons qui l'ont forcé d'abſoudre de l'excommunication les ſacrileges qui ont profané le lieu Saint &

violé l'immunité eccléſiaſtique. Il eſt vrai qu'il n'a exigé d'eux aucune ſatisfaction : mais en pouvoit-il eſpérer de gens obſtinés dans leurs crimes, qui, par leurs menaces, par leurs cris & par les expreſſions impies qu'ils avoient continuellement à la bouche, ne faiſoient que trop craindre qu'ils n'en vinſſent juſqu'à ſecouer tout-à-fait le joug de l'obéiſſance qu'ils doivent à l'Egliſe.

Dieu veuille jetter ſur eux des regards de miſéricorde, & les éclairer de ſes divines lumieres, afin qu'ils reviennent de leur aveuglement. Je prie le Seigneur qu'il conſerve votre Excellence pendant pluſieurs années, pour le bien de l'Etat & pour le rétabliſſement de la tranquillité troublée par tant d'offenſes commiſes contre la Majeſté Divine & contre la Majeſté Royale, &c.

Depuis la date de cette lettre, nos Indiens ſe ſont toujours tenus ſous les armes, & gardent avec ſoin le poſte où ils ſont placés ſur les bords de la riviere *Tibiquari*. Cependant les Communes de Paraguay ſont dans de grandes inquiétudes, cauſées ou par ambition des uns qui voudroient toujours gouverner, ou par la crainte qu'ont les

autres des réſolutions que prendra Monſeigneur notre Viceroi, pour punir tant d'excès, & une déſobéiſſance ſi éclatante.

Mais ce qui les inquiete encore davantage, c'eſt de voir, dans leur voiſinage, l'armée des Indiens *Guaranis*, prête à exécuter ſur le champ les ordres qu'on jugera à propos de lui donner. Il n'y a point de moyen que ces rebelles n'ayent employé pour perſuader à nos Indiens, qu'ils n'avoient jamais eu la penſée d'envahir aucune de leurs peuplades, ni d'exercer la moindre hoſtilité à leur égard; qu'ils devoient compter ſur la ſincérité de leurs paroles, & ſe retirer dans leurs habitations ſans rien craindre de leur part. Ces démarches n'ayant eu nul ſuccès, ils eurent recours à Monſeigneur notre Evêque, & le prierent, fort inutilement, d'interpoſer ſon autorité pour éloigner les Indiens. Enfin ils députerent deux de leurs Regidors vers l'armée Indienne, pour lui donner de nouvelles aſſurances de leurs bonnes intentions, & lui proteſter qu'ils n'avoient jamais eu le deſſein de rien entreprendre contre les peuplades.

Toute la réponſe qu'ils reçurent des Indiens, fut qu'ils occupoient ce poſte

par l'ordre de Monſeigneur Don Bruno de Zavala leur Gouverneur, afin de défendre leurs terres & de prévenir toute ſurpriſe, & qu'ils y demeureront conſtamment, juſqu'à ce qu'il vienne des ordres contraires de la part ou de ſon Excellence, ou de Monſeigneur le Viceroi; que du reſte les habitans du Paraguay pouvoient s'adreſſer à l'un ou à l'autre de ces Meſſieurs pour en obtenir ce qu'ils paroiſſoient ſouhaiter avec tant d'ardeur.

Les Députés s'en retournerent peu contens du ſuccès de leur négociation, & encore plus inquiets qu'auparavant, parce qu'ils avoient été témoins oculaires de la bonne diſpoſition de ces troupes, de leur nombre, de leur valeur & de leur ferme réſolution à ne pas déſemparer du poſte qu'ils occupoient.

Dans ces circonſtances, il me fallut viſiter la Province pour remplir les obligations de ma Charge. En arrivant à Buenos-Ayres, j'appris que les peuples de la ville de *Las-Corientes* avoient imité l'exemple des habitans du Paraguay, & étoient entrés dans leur révolte ſous le même nom de *Communes*.

Voici à quelle occaſion leur ſoulevement éclata.

Monſeigneur Don Bruno avoit donné ordre à ſon Lieutenant de cette ville, d'envoyer un ſecours de deux cens hommes aux Indiens campés ſur les bords de *Tibiquari*, au cas que les rebelles du Paraguay ſe préparaſſent à quelque entrepriſe. Comme le Lieutenant ſe mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, les habitans l'empriſonnerent en lui déclarant qu'ils étoient freres & amis des Paraguayens, & unis d'intérêts avec eux pour la conſervation & la défenſe de leurs droits & de leur liberté. Enſuite, ſoit par crainte que le priſonnier n'échappât de leurs mains, ſoit dans la vue de mieux cimenter leur union réciproque, ils firent conduire ce Lieutenant ſur les terres du Paraguay, pour y être en plus sûre garde. Ils eurent même l'audace d'envoyer des Députés à Monſeigneur le Gouverneur de Buenos-Ayres, pour lui rendre compte de leur conduite, & lui faire entendre qu'il devoit donner les mains à tout ce qu'ils avoient fait pour le grand ſervice du Roi, & confirmer le nouveau gouvernement des *Communes*, approuver les Officiers qu'ils avoient établis,

& abandonner à leur République le droit de les dépoſer ou de les placer ſelon qu'elle le jugeroit à propos. Un pareil diſcours fit aſſez connoître que ces peuples avoient ſecoué le joug de l'autorité ſouveraine, & vouloient vivre dans une entiere indépendance.

Cependant les Paraguayens charmés de trouver de ſi fideles imitateurs, ne tarderent pas à leur en marquer leur reconnoiſſance : ils leur envoyerent deux barques remplies de ſoldats pour les ſoutenir dans ce commencement de révolte, & les attacher plus fortement aux intérêts communs. En même-temps ils raſſemblerent leurs milices, & firent deſcendre la riviere à deux mille de leurs ſoldats commandés par le Capitaine général de la Province. Cette petite armée parut à la vue du camp de *Tibiquari*, & s'y maintint juſqu'à la nuit du 15 de Mai, qu'une troupe de nos Indiens paſſa la riviere à gué, donna vivement ſur la cavalerie qui étoit de trois cens hommes, & les amena au camp ſans la moindre réſiſtance. La terreur ſe mit dans le reſte des troupes Paraguayenes, qui chercherent leur ſalut dans une fuite précipitée. Deux de nos Indiens eurent la hardieſſe d'aller

juſqu'à la ville de l'Aſſomption, & après en avoir reconnu l'aſſiete, les différentes entrées & ſorties de la place, les diverſes routes qui y conduiſent, ils s'en retournerent ſains & ſaufs au camp, où ils firent le rapport de ce qu'ils avoient vu & examiné.

Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'on apprit que Monſeigneur le Viceroi avoit nommé Don Iſidore de Mirones & Benéventé pour Juge-Gouverneur, & Capitaine général de la province de Paraguay : ce Gentilhomme avoit la confiance du Viceroi, & il la méritoit par ſon habileté & ſa ſageſſe, dont il avoit donné des preuves toutes récentes, en pacifiant avec une prudence admirable les troubles de la province de *Cochabamba* dans le Pérou. Il marchoit à grandes journées, & approchoit de la province de *Tucuman*, lorſqu'en arrivant à Cordoue, il reçut un contre-ordre, parce que Sa Majeſté avoit pourvu du Gouvernement de Paraguay Don Manuel Auguſtin de Ruiloba de Calderon, Capitaine général de la garniſon de *Callao*. Le Viceroi lui ordonna de partir en toute diligence, & de prévenir à l'heure même par ſes lettres le Gouverneur de Buenos-Ayres, afin qu'à

ſon arrivée dans ce port il trouvât tout prêt, & qu'il pût ſans aucun retardement ſe rendre à ſon Gouvernement avec les troupes Eſpagnoles & Indiennes, qui doivent l'accompagner pour réduire cette province & la ſoumettre à l'obéiſſance de ſon légitime Souverain.

LETTRE

De Monſeigneur le Marquis de Caſtel-Fuerte, Viceroi du Pérou, au Révérend Pere Jérôme Herran, Provincial des Miſſions de la Province du Paraguay.

MON RÉVÉREND PERE,

J'ai reçu la Lettre que votre Révérence m'a écrite le 15 Mars, où elle expoſe dans un grand détail ce qui s'eſt paſſé dans la province de Paraguay, la rebellion de ſes habitans, & l'état où ſe trouvent les peuples voiſins de cette province, afin qu'étant bien informé de toute choſe, je puiſſe y pourvoir de la maniere qui convient au ſervice de Sa Majeſté : c'eſt ſur quoi je n'ai point perdu de temps. Don Manuel

Auguſtin de Ruiloba Calderon, Commandant de la garniſon de Callao, a été nommé par le Roi Gouverneur & Capitaine général de la province de Paraguay : il part en toute diligence, après avoir reçu les ordres que je lui ai donnés, pour apporter le remede convenable à ces troubles.

Comme je connois votre attachement pour la perſonne du Roi, & le zele avec lequel vous vous portez à tout ce qui eſt du ſervice de Sa Majeſté, je ne doute point que vous ne continuyez d'apporter tous vos ſoins, & de tirer des peuplades de vos Miſſions les ſecours néceſſaires, pour faciliter au nouveau Gouverneur l'exécution de ſes ordres.

La Lettre ci-jointe adreſſée à l'Excellentiſſime Seigneur Don Bruno Zavala, contient des ordres qu'il doit exécuter d'avance, afin que Don Manuel de Ruiloba trouve toutes choſes prêtes à ſon arrivée & puiſſe agir dans le moment. Faites partir cette Lettre par la voie la plus ſûre & la plus courte, afin qu'elle ſoit remiſe promptement audit Seigneur Don Bruno, ainſi qu'il convient au ſervice de Sa Majeſté.

Faites part auſſi de ce que je vous

mande à Monſeigneur l'Evêque, en lui marquant combien je ſuis ſatisfait de ſa conduite, & du zèle avec lequel il a ſervi Sa Majeſté. Que le Seigneur conſerve pluſieurs années Votre Révérence comme je le déſire. A Lima le 24 de Juin 1732. Le Marquis de CASTEL-FUERTE.

COPIE de l'acte dreſſé dans le Conſeil Royal de Lima.

Dans la ville de *Los Reyes* du Pérou le 24 de Juin de l'année 1732 furent préſens dans le Conſeil Royal de Juſtice Excellentiſſime Seigneur Don Joſeph de Armandariz, Marquis de Caſtel-Fuerte, Capitaine général des armées du Roi, Viceroi, Gouverneur & Capitaine général de ſes Royaumes du Pérou; & les Seigneurs Don Joſeph de la Concha, Marquis de Caſa Concha; Don Alvaro de Navia Bolanoy Moſcoſo; Don Alvaro Cavero; Don Alvaro Quitos; Don Gaſnar Perez Buelta, Don Joſeph Ignace de Avilès, Préſident & Oydor de cette Audience Royale, où aſſiſta le Seigneur Don Laurent Antoine de la Puente ſon Avocat fiſcal pour le civil,

lecture fut faite de différentes Lettres & autres papiers envoyés à ſon Excellence, qui informent des troubles ſuſcités dans la Province de Paraguay par différentes perſonnes; laquelle lecture ayant été entendue, & après de mûres réflexions ſur l'importance des faits que contiennent ces Lettres, il a été réſolu qu'on prieroit ſon Excellence d'enjoindre au Pere Provincial de la province de Paraguay, ou en ſon abſence à celui qui gouverne les Miſſions voiſines de ladite Province, de fournir promptement au Seigneur Don Bruno de Zavala & à Don Manuel Auguſtin de Ruiloba, Gouverneur de Paraguay, le nombre d'Indiens Tapes & des autres peuplades bien armés qu'ils demanderont pour forcer les Rebelles à rentrer dans l'obéiſſance qu'ils doivent à Sa Majeſté, & exécuter les réſolutions que ſon Excellence a priſes de l'avis du Conſeil. Son Excellence s'eſt conformée à cet avis; en foi de quoi, conjointement avec leſdits Seigneurs, elle a paraphé la préſente.

Don MANUEL-FRANCOIS FERNANDEZ DE PAREDES, premier Secrétaire du Conſeil, pour les affaires du Gouvernement & de la Guerre.

MÉMOIRE

Apologétique des Miſſions établies par les Peres Jéſuites dans la Province de Paraguay, préſenté au Conſeil Royal & ſuprême des Indes, par le Pere Gaſpard Rodero, Procureur général de ces Miſſions ; contre un Libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux, qu'un Anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe. Traduit de l'Eſpagnol.

UN Eccleſiaſtique étranger, qui avoit ſans doute ſes raiſons pour cacher ſon nom & ſa patrie, parut en cette Cour d'Eſpagne en l'année 1715. Il trouva le moyen d'approcher de la perſonne du Roi, & de lui préſenter un Mémoire où il renouvelloit les anciennes calomnies, dont on a tâché de noircir les Miſſionnaires du Paraguay, & ſupplioit Sa Majeſté de lui donner les pouvoirs néceſſaires pour remédier au prétendu déſordre de ces Miſſions, & pour travailler à la converſion des Nations infidelles répandues dans ces vaſtes provinces. Le Roi eut à peine jetté les

yeux ſur cet écrit, qu'il apperçut la malignité de l'accuſateur, & la fauſſeté de ſes accuſations, où la vraiſemblance n'étoit pas même gardée; c'eſt pourquoi, non content de rejetter cet indigne libelle, il porta un nouveau décret l'année ſuivante 1716, par lequel il ordonnoit de conſerver aux Indiens de ces Miſſions, toutes les graces & les priviléges que les Rois ſes prédéceſſeurs leur avoient accordés. On trouvera ce décret à la fin de ce Mémoire.

Le jugement d'un Prince ſi éclairé & ſi équitable devoit faire rentrer en lui-même l'Auteur du libelle : ſa paſſion n'en fut que plus irritée. Il retourna en France, où il fit imprimer ſon écrit en François & en Latin : il le répandit en Angleterre, en Hollande & dans la Flandre, où il fut reçu avec applaudiſſement des gens animés de ſon même eſprit, & même de quelques Catholiques portés naturellement à croire toutes les fables qu'on imagine & qu'on débite contre les Jéſuites.

Comme ce libelle avoit indigné Sa Majeſté Catholique, & tous ceux qui, ayant vécu dans ces province éloignées, avoient été témoins de ce qui s'y paſſe, il ne méritoit gueres que les Jeſuites y

ſiſſent attention. Auſſi n'en firent-ils pas plus de cas que de tant d'autres contes ſatyriques que les ennemis de l'Egliſe ne ceſſent de publier contre leur compagnie,

Dix-huit ans après le mauvais ſuccès que cet infortuné libelle avoit eu en Eſpagne, l'auteur, ou quelqu'un de ſes partiſans, a cru devoir le reproduire: les troubles arrivés en l'année 1732 dans la province de Paraguay lui ont paru une occaſion favorable pour le remettre au jour traduit en langue Eſpagnole, & ſimplement en manuſcrit; comme s'il s'agiſſoit d'une découverte toute récente qu'on eût faite de la prévarication des Miſſionnaires. Les agens des habitans de la ville de l'Aſſomption, qui ſont à la ſuite de la Cour, ont été le canal par où il a fait paſſer ſon écrit dans les mains d'un Seigneur de grand mérite, & qui approche de plus près la perſonne de Monſeigneur le Prince des Aſturies, ne doutant point qu'il ne fût communiqué à ce Prince, & qu'à la vue de ces priviléges accordés aux Indiens, & qu'on diſoit être contraires aux droits héréditaires de la Couronne, Son Alteſſe Royale n'interpoſât ſon autorité pour les faire révoquer, & ne

prît des impreſſions déſavantageuſes aux Jéſuites. Mais quoique ce Seigneur ignorât que ce Mémoire eût déja été rejetté du Roi, il en conçut l'idée que méritoit un écrit, où l'Auteur n'oſoit mettre ſon nom, & qui rappelloit d'atroces calomnies dénuées de preuves & tant de fois détruites depuis plus d'un ſiécle par les témoignages les plus irréfragables.

L'acharnement de l'anonyme à décrier de ſi ſaintes Miſſions, & l'audace avec laquelle il voudroit en impoſer à toute l'Europe, ne permettent pas de différer plus long-temps à le convaincre de ſes calomnies par des preuves évidentes & auxquelles il n'y a point de replique.

Mais avant que de répondre en détail à chaque article de ſon libelle, il eſt à propos de faire remarquer en général combien il connoît peu la ſituation de ces provinces, la nature de leur climat, les fruits qu'elles produiſent & la diſtance des peuplades. Selon lui ce pays eſt un Paradis ſur terre, qui fournit en abondance aux Miſſionnaires de quoi mener la vie la plus délicieuſe. On voit bien qu'il n'a pas éprouvé ce que l'on a à ſouffrir tout à la fois & d'un cli-

mat brûlant où l'on ne reſpire qu'un air embraſé, & de l'humidité des terres cauſée par les vapeurs continuelles qui s'élevent du fleuve *Parana*, & qui retombent en épais brouillards. Une pareille ſituation eſt ſans doute fort avantageuſe à la ſanté, & très-propre à rendre un pays fertile en fruits délicieux.

A la vérité les peuplades qui ſont ſur les bords de l'*Uruguay*, jouiſſent d'un climat plus doux & plus tempéré. Comme elles ſont à la hauteur de 26 degrés, elles ſe ſentent du voiſinage de *Buenos-ayres*; les vents qui s'y élevent répandent en l'air une fraîcheur agréable : auſſi voit-on que, pourvu qu'on cultive la terre, elle produit une partie de tout ce qu'on trouve en Eſpagne. On voyoit le ſiecle paſſé des troupeaux ſans nombre de bœufs, de moutons, & de chevaux qui erroient dans ces vaſtes campagnes, leſquelles s'étendent d'un côté juſqu'à la mer & au Breſil, & de l'autre côté juſqu'à *Buenos-ayres* & à *Montevide*. Mais maintenant tout eſt preſque entiérement ruiné, en partie par la ſéchereſſe qui regne depuis quelques années, & encore plus par l'avidité des Eſpagnols, qui ont détruit tous

ces beſtiaux ſans en retirer d'autre profit que la graiſſe qu'ils ont gardée pour eux, & les cuirs dont ils ont fait commerce dans toute l'Europe. Il faudra bien des années pour réparer cette perte. Il ne reſte plus qu'une certaine quantité d'animaux domeſtiques, qu'on conſerve avec grand ſoin dans chaque peuplade, ſoit pour la nourriture de ſes habitans, ſoit pour les donner en échange des autres choſes dont ils ont beſoin toutes les fois que le Gouverneur de *Buenos-ayres* leur donne ordre de venir, ou pour combattre les ennemis de l'Etat, ou pour travailler aux fortifications des places de ſon Gouvernement, comme on le verra dans la ſuite. C'eſt ſur ce premier fondement que l'Auteur du libelle établit d'abord les grandes richeſſes qu'il ſuppoſe aux Miſſionnaires.

Il vient enſuite au prétendu commerce qu'ils font de ce qu'on appelle l'herbe du Paraguay, qui eſt ſi fort recherchée, non-ſeulement des peuples de l'Inde méridionale, mais encore de toutes les Nations du nord. Il faut avertir d'abord que ce n'eſt que ſur les montagnes de *Maracayu*, éloignées de près de 200 lieues des peuplades du Paraguay, que croiſſent naturellement les arbres qui produiſent

produiſent cette herbe ſi eſtimée. Nos Indiens en ont abſolument beſoin, ſoit pour leur boiſſon, ſoit pour l'échanger avec les denrées & les autres marchandiſes qui leur ſont néceſſaires : c'eſt ce qui a été ſujet à de grands inconvéniens ; il leur falloit paſſer pluſieurs mois de l'année à voyager juſqu'à ces montagnes. Pendant ce temps-là, ils manquoient d'inſtruction ; les habitations ſe trouvant dépeuplées, étoient expoſées aux irruptions de leurs ennemis : de pluſieurs mille qui partoient, il en manquoit un grand nombre au retour : le changement de climat & les fatigues en faiſoient mourir pluſieurs : d'autres rebutés par le travail s'enfuyoient dans les montagnes, & reprenoient leur premier genre de vie, ainſi qu'il eſt arrivé chez les Eſpagnols de l'Aſſomption, qui ont perdu dans ces voyages preſque tous les Indiens qu'ils avoient à leur ſervice à 40 lieues aux environs de leur Ville, & qui voudroient bien ſe dédommager de ces pertes, en ruinant nos peuplades, pour s'approprier les Indiens qui y ſont ſous la conduite des Jéſuites.

Les Miſſionnaires, pleins de zèle pour le ſalut de leur troupeau, chercherent

les moyens de remédier à des inconvéniens ſi funeſtes : ils firent venir de jeunes arbres de *Maracayu*, & les firent planter aux environs des peuplades, dans le terroir qui leur parut avoir le plus de rapport avec celui de ces montagnes : ces plants réuſſirent aſſez bien ; & de la ſemence qu'ils recueillirent, & qui eſt aſſez ſemblable à celle du lierre, ils firent dans la ſuite des pepinieres. Mais on a l'expérience que cette herbe, produite par des arbres qu'on cultive, n'a pas la même force, ni la même vertu que celle qui vient ſur les arbres ſauvages de *Maracayu*. *C'eſt de cette herbe*, dit l'Anonyme, *que les Jéſuites font un commerce ſi conſidérable, qu'ils en retirent plus de cinq cens mille piaſtres chaque année.* Voilà ce qu'il avance hardiment & ſans apporter la moindre preuve. Il prétend ſans doute que, tout inconnu qu'il veut être, il doit être cru aveuglément ſur ſa parole. Mais que ne dit-il du moins dans quelle contrée des Indes les Jéſuites font ce grand commerce, avec quelles Nations, & quelles ſont les marchandiſes qu'ils en retirent ? Ce n'eſt pas certainement par ménagement pour les Miſſionnaires qu'il garde ſur cela un profond ſilence,

Voici ce qu'il y a de certain. Le Roi a accordé, aux Indiens de nos peuplades, la permiſſion d'apporter chaque année à la ville de Sainte-Foy, ou à celle de la Trinité de *Buënos-ayres*, juſqu'à douze mille arrobes (1) de l'herbe du Paraguay. Cependant il eſt conſtant, & par les témoignages qu'ont rendus les Officiers du Roi, & par les informations juridiques faites en l'année 1722, qu'à peine ont-ils apporté chaque année ſix mille arrobes de cette herbe : encore n'étoit-ce pas de la plus fine & de la plus délicate, qu'on appelle *Caamini*, qui eſt très-rare, mais de celle de *Palos*, qui eſt la plus commune. Il eſt conſtant que le prix courant de cette herbe dans les Villes que je viens de nommer, & à la recette Royale où ſe portent les tributs, eſt de quatre piaſtres par chaque arrobe, & par conſéquent que ce que les Indiens emportent, ne monte qu'à vingt-quatre mille livres. Il eſt encore conſtant qu'on n'a jamais vu aucun Indien de ces peuplades vendre ailleurs de cette herbe. C'eſt donc tout au plus vingt-quatre mille livres qu'il retirent chaque année. Mais

(1) L'arrobe peſe vingt-cinq livres.

ce n'eſt pas là le compte de l'Anonyme ; il en fait monter le produit à plus de 500 mille piaſtres. Il ſuppoſe donc que les Indiens en vendent cent cinquante mille arrobes, & il ne fait pas réflexion que le Paraguay entier ne pourroit en fournir cette quantité à tout le Royaume du Pérou.

L'Auteur du libelle n'en demeure pas là. Dans le deſſein qu'il a de décrier les Miſſionnaires, & de les faire paſſer pour des gens d'une avarice inſatiable, il a recours à une nouvelle fiction. Il prétend que *cette herbe, & l'or que les Indiens tirent de leurs mines, produiſent aux Miſſionnaires un revenu de Souverain.* On ne peut comprendre qu'un Eccléſiaſtique qui ſe pique de probité, oſe haſarder une pareille calomnie ſur un fait qui a été tant de fois examiné par l'ordre de nos Rois, & dont la fauſſeté a été reconnue & publiée par les Officiers Royaux, chargés d'en faire ſur les lieux des informations juridiques. La ville de l'Aſſomption du Paraguay, ou pour mieux dire ſes Magiſtrats, avoient intenté deux fois cette accuſation contre les Miſſionnaires ; mais ils furent convaincus d'avoir avancé une fauſſeté manifeſte, & déclarés calomniateurs par

deux Sentences juridiques, l'une de Don André de Leon Garavito en l'année 1640; & l'autre en 1657, de Don Jean Blaſquez Valverde Oydor de l'audience Royale de *Las-Charcas*, qui, par ordre de Sa Majeſté, avoit fait la viſite de cette Province, & de toutes les peuplades qu'elle contient. Ils rendirent compte de leur commiſſion au Conſeil des Indes, en lui envoyant la Sentence qu'ils avoient portée, & qui fut confirmée par ce Tribunal ſuprême. En voici la teneur.

» Ledit Seigneur Oydor a viſité en » perſonne toutes ces Provinces, & » les peuplades d'Indiens qui y ſont » ſous la direction des Miſſionnaires Jé- » ſuites, menant avec lui ceux-là même » qui les ont accuſés d'avoir des mines » cachées, afin qu'ils puiſſent les lui » découvrir, & le conduire dans les » endroits où ils marquent dans leur » mémoire qu'elles ſe trouvent. Et en » conſéquence, il a publié d'office, & » à la requête des Miſſionnaires, les » ordres de ſa commiſſion, & a promis » au nom de Sa Majeſté de grandes ré- » compenſes, & des emplois honora- » bles à ceux qui découvriroient ces » mines, & qui déclareroient où elles

» ſont. Puis s'étant tranſporté ſur les
» lieux, il a examiné toutes choſes,
» pour en rendre un compte exact à
» Sa Majeſté, & remettre au Conſeil
» des Indes les procès-verbaux avec
» ſon ſentiment, ainſi qu'il lui eſt or-
» donné. Tout bien conſidéré, & ce
» qu'il a vu lui-même, & ce qu'il a
» appris de la viſite que le Seigneur
» Don André de Leon Garavito, Che-
» valier de l'Ordre de Saint-Jacques,
» & Oydor de l'Audience Royale de la
» Plata, a fait dans cette Province en
» qualité de Gouverneur : Vu toutes les
» pieces des procès-verbaux, les actes
» & les Sentences qu'il a porté contre
» les délateurs de ces mines, & le dé-
» ſaveu qu'en ont fait ces faux accu-
» ſateurs, ordonne qu'on doit déclarer,
» & déclare comme nul, de nulle va-
» leur & de nul effet, les actes, les de-
» crets & les informations faites par les
» Regidors & autres Magiſtrats de la
» ville de l'Aſſomption ; Veut & pré-
» tend qu'ils ſoient biffés des regiſtres
» comme étant faux, calomnieux &
» contraires à la vérité, tout ayant été
» vérifié oculairement dans leſdites Pro-
» vinces, en préſence des accuſateurs
» mêmes qui ont été cités juridique-

» ment, ſans qu'on ait trouvé le moin-
» dre veſtige de mines, ni la moindre
» apparence qu'il y en ait jamais eu,
» ou qu'il y en puiſſe jamais avoir, ainſi
» que les dépoſans l'ont avancé témé-
» rairement, méchamment, & à deſ-
» ſein, comme il le paroît, de décré-
» diter la ſage conduite des Miſſion-
» naires Jéſuites qui ſont occupés de-
» puis tant d'années dans cette partie
» de l'Inde à la prédication de l'Evan-
» gile, & à l'inſtruction d'un ſi grand
» nombre d'infidèles qu'ils ont conver-
» tis à notre ſainte foi. Et quoique le
» crime commis par les Regidors & au-
» tres Magiſtrats mérite la peine portée
» par la loi contre les calomniateurs, &c».

Il rapporte enſuite les noms des principaux coupables au nombre de quatorze, & la peine qu'ils méritent; en l'adouciſſant néanmoins, parce qu'étant convaincus par leurs propres yeux de la fauſſeté de leurs accuſations, ils en firent un déſaveu juridique; & parce que les Miſſionnaires en demandant leur grace, prierent que tout fût enſeveli dans un éternel oubli; mais auſſi en les avertiſſant que s'ils venoient à récidiver, ils ſeroient bannis pour toujours de la Province, comme perturbateurs

du repos public, & condamnés aux peines afflictives que les loix impoſent aux faux accuſateurs, qui ne diſent pas la vérité au Roi & à ſes Miniſtres.

C'eſt ce qui ne peut être ignoré de l'Auteur du libelle, & encore moins de ceux qui ont conduit ſa plume. Le ſoin qu'ils ont pris de cacher leurs noms en publiant ces calomnies, donneroit lieu de croire qu'ils ont appréhendé le châtiment dont ledit Seigneur Oydor fit punir un Indien, appellé Dominique, pour avoir intenté cette fauſſe accuſation contre les Miſſionnaires, ainſi qu'on le peut voir à la page 10 des actes authentiques. Cet Indien qu'on lui amena, non content d'aſſurer avec ſerment qu'il avoit vu les mines & le lieu où elles étoient, préſenta encore une carte, où l'on avoit deſſiné un petit château ou forteresſe avec ſes murs, ſes tours, ſon artillerie, & les ſoldats deſtinés à défendre les environs du lieu où ſe trouvoient ces prétendues mines.

Le Seigneur Oydor mena l'Indien avec lui dans la viſite qu'il fit de la Province : mais peu de jours avant que d'arriver à la peuplade de la Conception, qui étoit le lieu marqué dans cette carte imaginaire, l'Indien diſparut. Cette

ſuite fit une grande impreſſion ſur l'eſprit de ce Seigneur, qui la regarda comme une forte preuve contre les Miſſionnaires ; car leurs ennemis ne ceſſerent de lui repréſenter que c'étoit un artifice de ces Peres qui, s'étant ſaiſis de l'Indien, le tenoient caché, afin qu'il ne révélât pas le lieu où étoient leurs tréſors.

Dans le temps qu'on appuyoit le plus ſur cette preuve, arriva un exprès envoyé par le Miſſionnaire de la peuplade de *Los Reyes*, qui donnoit avis qu'un Indien étranger étoit venu dans ſa peuplade, lequel, ſelon l'indice qu'on en avoit donné, paroiſſoit être l'Indien dont on étoit en peine. On le fit venir auſſi-tôt, & c'étoit effectivement l'Indien fugitif. Le Viſiteur lui demanda la raiſon qui l'avoit porté de prendre la fuite, avec menace de le mettre à la queſtion s'il ne diſoit pas la vérité. L'Indien répondit (ce que l'Auteur du libelle pourroit répondre comme lui) qu'il n'avoit jamais vu ces peuplades ; qu'il ſçavoit encore moins ce que c'étoit que cette fortereſſe, & que la carte qu'il en avoit préſentée, n'avoit pu être dreſſée par un ignorant comme lui, qui ne ſçavoit ni lire, ni écrire ; mais qu'é-

tant au ſervice d'un Eſpagnol nommé Chriſtoval Rodriguez, il avoit été forcé, par ſes promeſſes & par ſes menaces, de produire cette fauſſeté contre les Miſſionnaires.

Nonobſtant cet aveu, le Viſiteur ſe tranſporta ſur les lieux déſignés avec d'habiles mineurs, leſquels, après avoir examiné les terres, déclarerent avec ſerment, que non-ſeulement il n'y avoit point de mines d'or ou d'argent, mais que ces terres n'étoient nullement propres à produire ces métaux. Sur quoi l'Indien fut condamné à recevoir deux cens coups de fouet.

Comment l'Anonyme a-t-il eu la hardieſſe de publier une pareille accuſation, dont la fauſſeté a été évidemment reconnue par trois Officiers auſſi diſtingués que le ſont Don André de Leon Garavito, Don Juan Blaſquez Valverde Oydor de l'audience royale de *Las Charcas*, & Don Hyacinthe Laris, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, qui, ayant été nommés par le Roi & par ſon conſeil des Indes, pour connoître d'un fait ſi odieux, ont déclaré par une ſentence définitive, approuvée & confirmée par les Conſeils du Roi, que c'étoit une pure fable qui ne méritoit pas la moindre attention.

A la bonne heure, dit ſur cela le faiſeur de libelles, qu'il n'y ait point de mines d'or ou d'argent dans les terres de Paraguay ; les Miſſionnaires en ont d'une autre eſpece bien plus sûres, & moins ſujettes à s'épuiſer, dans les travaux continuels de trois cent mille familles d'Indiens, dont ils tirent par an plus de cinq millions de piaſtres. Et pour en donner une idée plus juſte, ajoute-t-il, l'on ſuppoſe que chaque famille d'Indiens ne produit aux Jéſuites que cinquante francs par an toute dépenſe faite ; le produit général, à raiſon de trois cent mille familles, ſe trouvera monter à cinq millions de piaſtres.

Selon le compte de cet Anonyme, les Jéſuites de Paraguay mériteroient de grands éloges, s'ils avoient conquis à Jeſus-Chriſt & aſſujetti à la domination Eſpagnole quinze cent mille Indiens, ſans d'autres armes que le zèle infatigable avec lequel ils ſe ſont employés pendant plus d'un ſiecle à leur converſion. Mais il ſe trompe dans ſon calcul : car enfin il eſt évident, par les derniers rôles, que le Gouverneur de *Buenos-Ayres* a arrêté du nombre d'Indiens qui compoſent les trente peuplades, qu'il n'y en a aucune qui aille à

plus de huit mille, & que la plupart ne paſſent pas quatre à cinq mille : ce qui fait en tout environ cent cinquante mille ames. Il faut retrancher de ce nombre tous ceux que les loix ou les privileges accordés par nos Rois, exemptent de payer le tribut, c'eſt-à-dire, les femmes, les Caciques, les Corregidors, les Alcades, ceux qui ſervent à l'égliſe, les muſiciens, les infirmes, les jeunes gens qui n'ont pas encore dix-huit ans, & les hommes qui ſont au-deſſus de cinquante. Selon ce calcul, il n'y a guere que le tiers des habitans de chaque peuplade qui paye le tribut d'une piaſtre par tête. Je laiſſe à l'Anonyme à ſupputer les cinq millions que ſon imagination, ou plutôt ſa paſſion contre les Miſſionnaires, a enfantés pour les décrier dans le public.

Je conſens, dit l'Auteur du libelle, que le tribut qui ſe paye au Roi n'aille pas fort loin, par l'attention qu'ont les Miſſionnaires à n'accuſer que la moitié de leurs Indiens pour la capitation : mais ce qui ſe tire du commerce qu'ils font de l'herbe de Paraguay, du coton, de la laine, des troupeaux, du miel & de la cire, doit ſe monter à pluſieurs millions.

Une pareille accuſation fondée ſur de vaines conjectures d'un Auteur que ſa paſſion aveugle, ne mériteroit point de réponſe. On ne peut ignorer à quoi ſe monte le revenu que produit le travail des Indiens de toutes les peuplades, il a été vérifié tant de fois par les Viſiteurs, tant eccléſiaſtiques que ſéculiers, dont pluſieurs ſont encore aujourd'hui à la Cour, qu'il n'eſt pas aiſé de s'y méprendre. Il eſt certain que toutes les terres ne produiſent pas les mêmes choſes. Nous voyons qu'en Eſpagne, dans l'eſpace de trois cens lieues, une Province fournit à l'autre ce qui lui manque. Il en eſt de même dans l'étendue de la Province de Paraguay, qui eſt de deux cens lieues. Les pays chauds donnent de la cire, du coton, du miel, du maïs ou bled d'Inde : les pays froids fourniſſent des troupeaux de bœufs & de moutons, de la laine & du froment. Le commerce de ces denrées ſe fait par échange, car on n'y connoît ni or, ni argent.

Il eſt encore certain que les Miſſionnaires font faire trois ſemences aux Indiens de chaque peuplade, qui ſont en état de travailler. La premiere eſt pour les Indiens ; la ſeconde pour le bien

commun de la peuplade, & la troiſiéme eſt deſtinée à l'entretien des égliſes. Ainſi la premiere récolte ſe porte toute entiere dans leurs maiſons pour la ſubſiſtance de leur famille. La ſeconde, qui eſt la plus abondante, ſe dépoſe dans de vaſtes magaſins, pour faire ſubſiſter les infirmes, les orphelins, les veuves, ceux qui ſont occupés aux travaux publics, ou à qui les proviſions viennent à manquer, pour n'avoir pas ſemé autant de grains qu'il étoit néceſſaire; & enfin pour aſſiſter les autres peuplades, que la ſéchereſſe, des maladies populaires, ou la mort de leurs beſtiaux réduiſent quelquefois à une extrême indigence, & qui périroient, s'ils n'étoient promptement ſecourus. Enfin, la troiſiéme récolte eſt employée à l'entretien de l'égliſe, aux ornemens, à la cire, au vin, à la nourriture des muſiciens & des autres officiers qui ſervent à l'égliſe, & à la ſubſiſtance du Miſſionnaire qui ne reçoit point d'autre honoraire de ſes continuels travaux.

Tout ce qu'il y a de ſurplus, & qui peut ſe trafiquer, comme les toiles de coton, la laine, le miel, la cire, & l'herbe du Paraguay, ſe tranſporte dans des canots aux villes de Sainte-Foy &

de *Buenos-Ayres*, où les Miſſionnaires ont deux Procureurs qui font vendre ces marchandiſes, pour acheter toutes les choſes dont les peuplades ont beſoin, comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnois pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de ſoie pour les ornemens de l'Egliſe, ou d'autres choſes de dévotion propres à entretenir la piété de ces peuples, tels que ſont des crucifix, des médailles, des eſtampes, &c. En telle ſorte qu'il n'entre jamais dans les peuplades ni or, ni argent. Cela ſuppoſé, que notre Anonyme nous diſe d'où ſe tirent chaque année les millions de piaſtres dont il parle, & en quel endroit on les tient cachés. S'il les découvre, il s'enrichira en un inſtant par une voie très-légitime, car les loix d'Eſpagne accordent aux délateurs le tiers des richeſſes, dont on a fraudé les droits du Roi.

Mais pour rendre croyables toutes ces fables, qui ſon uniquement de ſon invention, & dont il a amuſé un certain public, il paſſe à la magnificence & aux richeſſes des égliſes de ces Miſſions, dont il fait la deſcription la plus pompeuſe. Selon lui, la face de l'autel eſt ſuperbe, on y voit

trois grands tableaux avec de riches bordures d'or & d'argent maſſifs. Au-deſſus de ces tableaux ſont des lambris en bas reliefs d'or ; & au-deſſus, juſqu'à la voûte, règne une ſculpture de bois enrichie d'or ; aux deux côtés de l'autel ſont deux pieds d'eſtaux de bois, couvert de plaques d'or ciſelé, ſur leſquels il y a deux ſaints d'argent maſſif. Le tabernacle eſt d'or ; le ſoleil où l'on expoſe le ſaint Sacrement, eſt d'or enrichi d'émeraudes & d'autres pierres fines : le bas & les côtés de l'autel ſont garnis de drap d'or avec des galons : l'autel eſt orné de chandeliers & de vaſes d'or & d'argent. Il y a deux autres autels, à la droite & à la gauche, qui ſont ornés & enrichis à proportion du grand autel ; & dans la nef, vers la baluſtrade, eſt un chandelier d'argent à trente branches, garni d'or, avec une groſſe chaîne d'argent qui va juſqu'à la voûte. Après cette deſcription, l'on peut juger, ajoute-t-il, quelle eſt la richeſſe de cette Miſſion, ſi les quarante-deux paroiſſes ſont ſur le même pied, comme on a lieu de le croire.

C'eſt ici où pour la premiere fois notre Anonyme apporte une ſorte de preuve de ce qu'il avance : il cite deux

ſoldats François de même pays que lui, qui ont vu toutes ces richeſſes de leurs propres yeux. Il faut que les yeux de ces ſoldats euſſent le même privilege que la fable attribue aux mains de Midas, & que convertiſſant tout ce qu'ils voyoient en or, ils aient pris du bois ou du cuivre doré pour de l'or & de l'argent maſſifs. Les yeux des Eſpagnols ne ſont pas à beaucoup près ſi perçans.

Nous ne diſſimulerons pas néanmoins, & nous ſommes sûrs que tout ce qu'il y a de Catholiques ne nous en blâmeront pas, que dans quelque partie du monde où nous ayons des égliſes, nous tâchons de les orner le mieux qu'il nous eſt poſſible, ſelon la meſure des fondations, ou de la libéralité des fideles que leur piété porte à contribuer à une œuvre ſi ſainte. Nous n'avons garde de rougir d'une choſe qui a mérité à ſaint Ignace notre fondateur les plus grands éloges de l'Egliſe, lorſqu'elle dit que c'eſt principalement à ſes ſoins qu'on eſt redevable de la décoration & de la magnificence de nos autels. *Templorum nitor ab ipſo incrementum accepit.* Mais que les Egliſes de ces Miſſions ſurpaſſent en richeſſes toutes

les Egliſes de l'Europe, comme le dit l'Anonyme, c'eſt une nouvelle fable ajoutée à toutes celles qu'il débite dans ſon libelle.

Juſqu'ici l'Anonyme n'a vomi ſon fiel que contre les Miſſionnaires, il attaque maintenant tout ce qu'il y a eu d'Officiers Eſpagnols diſtingués par leur naiſſance, leur probité & leur mérite, à qui nos Rois ont confié le gouvernement de ces Provinces; quoiqu'on mérite plus de croyance que lui, en niant ſimplement ce qu'il avance ſans preuve, cependant, comme il y a des perſonnes qui ſuivent cette maxime de Machiavel, *on le dit, il en eſt donc quelque choſe*, il eſt à propos de mettre au jour toute la malignité de ſes calomnies. Quelle audace de dire, comme il fait, que les Juges, les Tréſoriers, les Gouverneurs & autres Officiers du Roi gagnés à force d'argent par les Miſſionnaires, connivent à tous ces déſordres; qu'ils ſont tous d'intelligence pour tromper Sa Majeſté, & que c'eſt à qui pillera le mieux.

On ne peut voir ſans indignation qu'un homme ſans caractere, tel que l'Anonyme, traite avec tant d'indignité des officiers illuſtres, & dont l'intégrité

reconnue a mérité toute la confiance de nos Rois. A qui prétend-il perſuader que, pendant plus d'un ſiecle, tout ce qu'il y a eu de Gouverneurs & de Miſſionnaires ont eu ſi peu de religion, qu'ils aient volé au Roi des ſommes immenſes ſans le moindre ſcrupule? Eſt-il croyable que ſe trouvant au milieu d'ennemis alertes & implacables, tels que ſont les habitans de la ville de l'Aſſomption, aucun d'eux, dans l'eſpace de cent ans, n'ait pu donner une preuve certaine de ces fraudes & de ce pillage?

C'eſt une choſe conſtante, que chaque année le tribut eſt exactement payé par tous les Indiens qui ſont ſur le rôle des officiers du Roi; que non-ſeulement les Miſſionnaires ne trouvent pas mauvais que les Gouverneurs envoient leurs officiers, mais que ſouvent ils les preſſent de le faire; que même les Indiens font, à leurs frais, le voyage de *Buenos-Ayres*, qui eſt de trois cens lieues, pour remettre à la recette générale, en denrées ou en marchandiſes, la valeur d'une piaſtre par chaque Indien qui paie le tribut, & ils épargnent par-là à la caiſſe royale ce qu'il faudroit payer à un receveur pour ſes peines & pour les frais de ſon voyage.

Mais pour quelle raiſon, pourſuit l'Anonyme, a-t-on accordé aux Indiens de ces peuplades le privilege de ne payer qu'une piaſtre de tribut, tandis que tous les autres Indiens en payent cinq? Pourquoi leur permet-on de porter des armes à feu? que ne laiſſe-t-on entrer les Eſpagnols dans ces peuplades, qui adminiſtreroient la juſtice, qui policeroient ces peuples, & qui les feroient travailler, comme les autres Indiens, pour le ſervice du Roi & des Eſpagnols, à qui il a coûté tant de ſang pour conquérir ces Provinces? Comment ſouffre-t-on que trois cens mille familles ſoient uniquement employées au ſervice de quarante Miſſionnaires, ſans avoir d'autre Roi, ni d'autre loi que l'ambition démeſurée de ces Peres, & leur pouvoir deſpotique?

Béniſſons Dieu de ce que les Jéſuiſtes du Paraguay ſont traités par l'Anonyme de la même ſorte que Notre Seigneur le fut par les Juifs, qui lui reprochoient fauſſement de défendre qu'on payât le tribut à Ceſar. Il eſt vrai que nos Rois ont ordonné qu'on n'exigeât de chaque Indien qu'une piaſtre de tribut : ce qui a été d'abord une grace de leur part, leur a paru dans la ſuite une

eſpece de juſtice. Ils ont eu égard à la grande pauvreté de ces Indiens, qui ne ſubſiſtent que du travail de leurs mains, & qui n'ont nul commerce avec aucune autre Nation. Si pour aſſujettir les autres Indiens, il en a coûté tant de ſang aux Eſpagnols, cette réſiſtance peut être punie par un tribut plus conſidérable. Mais il n'en doit pas être de même de ceux, qui ne dépendant d'aucune puiſſance, & qui étant parfaitement libres, ont embraſſé la foi, & ont reconnu nos Rois pour leurs Souverains. Ils ont formé trente peuplades, qui contiennent environ cent cinquante mille ames. Le zèle infatigable des Miſſionnaires gagne tous les jours à Jeſus-Chriſt de nouveaux Indiens, qui deviendront autant de ſujets de la Couronne d'Eſpagne. Ces motifs ſont-ils indignes de la clémence & de la bonté de nos Rois? D'ailleurs pourroient-ils leur refuſer les mêmes priviléges qui s'accordent à ceux qui demeurant ſur les frontieres, ſervent de rempart contre les ennemis de l'Etat, & défendent l'entrée dans les terres de la Monarchie? Tels ſont nos Indiens: les plaines des rivieres de *Parana* & d'*Uruguay* qu'ils habitent, ſont le ſeul endroit par où les Mamelus de ſaint

Paul de Breſil, les autres Nations barbares, & même les Européens, je veux dire les Anglois & les Hollandois, pourroient pénétrer juſqu'aux mines du *Potoſi*. C'eſt dans nos peuplades que les Miſſionnaires ont attiré les triſtes reſtes des Miſſions de la *Guyara*, que les Mamelus ont ſaccagées & brûlées, après avoir enlevé plus de cinquante mille Indiens qu'ils ont fait leurs eſclaves. Ces cruels ennemis, quoiqu'éloignés de trois cens lieues de nos peuplades, y viennent ſouvent faire la guerre ; mais nos Indiens les ont vaincus dans pluſieurs batailles, en ont fait pluſieurs priſonniers, & ont forcé les autres à prendre la fuite. C'eſt ce qui irrite les Braſiliens juſqu'au point de vouloir exterminer nos Indiens, s'il étoit poſſible de raſer leurs peuplades, & ſe frayer enſuite un paſſage juſqu'au royaume de Perou.

En l'année 1641, huit cens Mamelus armés de fuſils deſcendirent la riviere d'*Uruguay* dans neuf cens canots, ayant à leur ſuite ſix mille de leurs Indiens armés de fléches, de lances, & de pierres à fronde. Nos Indiens de *Parana* & *d'Uruguay* n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils armerent à la hâte deux cens canots, où ils avoient élevé de petits Châ-

teaux de bois avec des crenaux, & des meurtrieres, pour placer leurs fuſils, & tirer ſans être apperçus. Ayant rencontré l'armée ennemie de beaucoup ſupérieure à la leur, ils l'attaquerent avec tant de valeur, qu'ils coulerent à fond un grand nombre de leurs canots, en prirent pluſieurs autres, & forcerent les ennemis à gagner la terre, & à prendre la fuite. Ils les pourſuivirent, & en firent un ſi grand carnage, qu'il n'en échappa qu'environ trois cens. Ce qui reſta de Mamelus ſe retira vers *Buënos-ayres:* ils y bâtirent de petits forts, d'où ils ſortoient de temps en temps pour faire des eſclaves & les emmener à ſaint Paul.

En l'année 1642, nos Indiens ayant découvert la retraite des Mamelus, allerent les attaquer dans leurs forts; ils les en chaſſerent, & les pourſuivirent juſques dans les montagnes où ils s'enfuirent, & où pluſieurs furent tués, de ſorte qu'il n'y en eut que très-peu qui retournerent à ſaint Paul. Ce qui toucha plus ſenſiblement nos Indiens dans cette victoire, c'eſt qu'ils délivrerent plus de deux mille Indiens, que les Mamelus retenoient priſonniers, & dont ils euſſent fait des eſclaves pour les vendre dans leur pays.

En l'année 1644, que Don Gregoire de Hinoſtroſa étoit Gouverneur de la province de Paraguay, il y eut un certain nombre d'Eccléſiaſtiques & de Séculiers de la ville de l'Aſſomption qui ſe révolterent, & conjurerent enſemble ſa perte. Il n'eut point d'autre reſſource, pour aſſurer ſa perſonne & ſon autorité, que d'appeller à ſon ſecours nos Indiens *Paranas*. Ils volerent à ſes premiers ordres, & diſſiperent la conjuration. Don Gregoire de Hinoſtroſa reconnut cet important ſervice dans les informations juridiques qu'il envoya la même année au Conſeil Royal des Indes, où il marquoit qu'on étoit redevable de la conſervation de ces Provinces au zèle & à la fidélité des Indiens.

En l'année 1646, les barbares *Guaycuriens* qui avoient tué pluſieurs Eſpagnols & Indiens, prirent la réſolution de tout exterminer juſqu'à la ville de l'Aſſomption. Un Cacique de nos Miſſions qui découvrit leur conſpiration, en donna auſſi-tôt avis au Gouverneur Don Gregoire de Hinoſtroſa. Il eut recours à nos Indiens qui combattirent ces rebelles, les taillerent en pieces, & les mirent en déroute, ſans qu'ils ayent jamais oſé paroître; & par-là ils rendirent

à

à la province ſa premiere tranquillité.

En l'année 1649, le Gouverneur prêt à remplacer Don Hinoſtroſa, apprit par une voie ſûre, qu'avant même ſon arrivée, quelques habitans de la ville de l'Aſſomption avoient conſpiré contre ſa vie. Ils auroient exécuté infailliblement leur deſſein, s'il n'avoit pas mené avec lui mille Indiens de nos peuplades, qui forcerent les rebelles à prendre la fuite, & à ſe retirer dans les montagnes. Il n'eſt pas ſurprenant que ces peuples accoutumés depuis long-temps à ſe révolter contre les Officiers du Roi, conſervent une haine implacable contre nos Indiens, dont on s'eſt toujours ſervi pour les faire rentrer dans le devoir de l'obéiſſance.

En l'année 1651, les Pauliſtes formerent une grande armée, qu'ils partagerent en quatre détachemens pour attaquer la province par quatre endroits différens, & s'en rendre les maîtres. Le Gouverneur Don André Garavito de Leon, Oydor de l'audience de *Chuquiſaca*, donna ordre aux Indiens de nos peuplades de s'oppoſer de toutes leurs forces à l'entrée d'un ſi puiſſant ennemi, afin d'avoir le temps de faire marcher des troupes Eſpagnoles, & de les combattre. Cet ordre vint trop tard. Nos Indiens

partagés en quatre eſcadrons, avoient déja eu le bonheur de joindre en un même jour les quatre détachemens des ennemis. Ils les attaquerent, les défirent, & les forcerent à s'enfuir avec tant de précipitation, qu'ils laiſſerent ſur le champ de bataille leurs morts, leurs bleſſés & leurs bagages, où l'on trouva quantité de chaînes, dont ils prétendoient attacher enſemble le grand nombre d'eſclaves qu'ils comptoient de faire.

En l'année 1662, Don Alonſo Sarmiento étant dans le cours de ſes viſites à cent lieues de la ville de l'Aſſomption, fut tout à coup aſſiégé par la Nation la plus guerriere de ces provinces, n'ayant que vingt perſonnes avec lui, manquant de vivres & ſans la moindre apparence de pouvoir échapper des mains de ces barbares. Un Indien de nos Miſſions avertit de l'extrême danger où étoit le Gouverneur, & ſur le champ on envoya trois cens hommes, qui par une marche forcée, ayant fait en un jour & demi le chemin qui ne ſe fait jamais qu'en quatre jours, tomberent rudement ſur les ennemis, en tuerent pluſieurs, mirent les autres en fuite, délivrerent leur Gouverneur, & l'eſcorterent juſques dans la Capitale.

Il ſeroit ennuyeux d'entrer dans un plus grand détail : il ſuffit de dire que Don Sebaſtien de Leon, Gouverneur du Paraguay, a atteſté juridiquement, que non-ſeulement les Indiens des Miſſions lui ont ſauvé pluſieurs fois la vie, mais encore que, dans l'eſpace de cent ans, il n'y a eu aucune action dans cette province, & il ne s'y eſt remporté aucune victoire, à laquelle ils n'ayent eu la meilleure part, & où ils n'ayent donné des preuves de leur valeur & de leur attachement aux intérêts du Roi. A quoi l'on doit ajouter les témoignages de tout ce qu'il y a eu d'Officiers d'épée & de robe, qui atteſtent de leur côté, que dans toutes ces actions, leur ſolde montoit à plus de trois cens mille piaſtres, dont ils n'ont jamais voulu rien percevoir, regardant comme une grande récompenſe l'honneur qu'ils avoient de ſervir Sa Majeſté, & de pouvoir lui témoigner en quelque ſorte leur gratitude, des priviléges dont elle avoit bien voulu récompenſer leur zèle & leur fidélité.

Ce ſeroit cependant faire injure à ces braves Indiens, que de ne pas rapporter l'important ſervice qu'ils rendirent au Roi, lorſqu'on fit le ſiége de la place nommée de S. Gabriel ou du S. Sacre-

ment. Dans le deſſein qu'eut Don Joſeph Garro, Gouverneur de *Buënos-ayres*, de recouvrer cette place, qui avoit été enlevée à la Couronne d'Eſpagne, il donna ordre aux Corregidors de nos peuplades de mettre ſur pied le plus promptement qu'ils pourroient une armée d'Indiens. On a peine à croire avec quelle promptitude cet ordre fut exécuté. On ne mit que onze jours à raſſembler trois mille trois cens Indiens bien armés, deux cens fuſiliers, quatre mille chevaux, quatre cens mulles, & deux cens bœufs pour tirer l'artillerie.

Cette armée ſe mit en marche, & fit les deux cens lieues qu'il y a juſqu'à S. Gabriel dans un ſi bel ordre, que le Général Don Antoine de Vera Muxica qui commandoit le ſiége, fut tout étonné en recevant ces troupes, de les voir ſi bien diſciplinées. Il fut bien plus ſurpris le jour même de l'action. Il défendit d'abord d'approcher de la place, juſqu'à ce qu'il eût fait donner le ſignal par un coup de piſtolet: il fit enſuite la diſpoſition de toute l'armée pour l'attaque, & s'étant mis à l'arriere-garde avec les Eſpagnols, les mulâtres & les negres; il plaça nos Indiens à l'avant-garde; & vis-à-vis de la place, il fit mettre les

quatre mille chevaux à nud, comme pour ſervir de rempart, & recevoir les premieres décharges de l'artillerie. Auſſitôt que les Indiens apprirent cette diſpoſition, ils ſuſpendirent leur marche, & députant vers le Général un de leurs Officiers avec le Miſſionnaire qui les accompagnoit pour les confeſſer, ils lui repréſenterent qu'une pareille diſpoſition étoit propre à les faire tous périr: qu'au feu & au premier bruit de l'artillerie, les chevaux épouvantés ou bleſſés retomberoient ſur eux, en tueroient pluſieurs, mettroient la confuſion & le déſordre dans leurs eſcadrons, & faciliteroient la victoire aux ennemis.

Le Général gouta fort cet avis, & s'y conforma en changeant ſa premiere diſpoſition. Les Indiens s'approcherent des murs de la place dans un ſi grand ſilence, & avec tant d'ordre, que l'un d'eux eſcalada un boulevard, & coupa la tête à la ſentinelle qu'il trouva endormie. Il ſe préparoit à tuer une autre ſentinelle, lorſqu'il reçut un coup de fuſil. A ce bruit qui fut pris par les Indiens pour le ſignal dont on étoit convenu, ils grimperent avec un courage étonnant ſur le même boulevard, ayant à leur tête leur Cacique Don Ignace

Landau, & après un combat très-ſanglant de trois heures, où les ennemis ſe défendirent en déſeſpérés, les Indiens commencerent tant ſoit peu à s'affoiblir & à plier. Alors le Cacique levant le ſabre, & animant les ſiens de la voix & par ſon exemple, ils rentrerent dans le combat avec tant de fermeté & de valeur, que les aſſiégés voyant leur place toute couverte de morts & de mourans, demanderent quartier. Les Indiens qui n'entendoient point leur langue, ne mirent fin au carnage que quand ils en reçurent l'ordre des Chefs Eſpagnols.

Cette action, qui a mérité aux Indiens les éloges de notre grand Monarque, a donné lieu à une des plus atroces calomnies de l'anonyme. Il ne faut que rapporter ſes paroles pour découvrir toute ſa mauvaiſe foi. Après avoir dit que trois cens mille familles ne travaillent que pour les Jéſuites, ne reconnoiſſent qu'eux, & n'obéiſſent qu'à eux, « une » circonſtance, dit-il, qui le fait con» noître, c'eſt que lorſque le Gouver» neur de *Buenos-ayres* reçut l'ordre de » faire le Siége de Saint-Gabriel, où il » y avoit un détachement de Cavalerie » de quatre mille Indiens, un Jéſuite » à leur tête, le Gouverneur commanda

» au Sergent-Major de faire une attaque » à quatre heures du matin ; les Indiens » refuſerent d'obéir, parce qu'ils n'a- » voient point d'ordre du Jéſuite, & ils » étoient au point de ſe révolter, lorſ- » que le Jéſuite, qu'on avoit envoyé » chercher, arriva, auprès duquel ils » ſe rangerent, & n'exécuterent les » ordres du Commandant que par la » bouche du Pere ». D'où il conclud, par cette réflexion : « l'on doit juger de- » là combien ces Peres ſont jaloux de » leur autorité à l'égard des Indiens, » juſqu'à leur défendre d'obéir aux Offi- » ciers du Roi, lorſqu'il s'agit du ſer- » vice ».

Que l'anonyme accorde s'il peut la malignité de ſes inventions, avec les témoignages authentiques de tant de perſonnes illuſtres, qui n'avancent rien dont ils n'ayent été eux-mêmes les témoins ; ils aſſurent au Roi & à ſon Conſeil qu'il n'y a point de forteresſe, de place, ni de fortifications, ſoit à *Buenos-ayres*, ſoit dans le Paraguay, ou à Montevide, qui n'ayent été conſtruits par les Indiens ; qu'au premier ordre du Gouverneur, ils accourent au nombre de trois ou quatre cens, le plus ſouvent ſans recevoir aucun ſalaire, ni pour leurs travaux, ni

pour les frais d'un voyage de deux cens lieues ; que c'eſt à la valeur de ces fideles ſujets qu'ils ſont redevables de la conſervation de leurs biens, de leurs familles & de leurs villes.

Qu'un ſoldat Romain eût ſauvé la vie à un citoyen dans une bataille ou dans un aſſaut, ou bien qu'il eût monté le premier ſur la muraille d'une ville aſſiégée, la Loi ordonnoit de l'ennoblir, de l'exempter de tout tribut & de le récompenſer d'une couronne civique ou murale. Et notre Anonyme trouvera mauvais que nos Rois accordent des graces à nos Indiens, qui ont tant de fois ſauvé la vie, les biens & les villes des Eſpagnols ? Il fera un crime aux Jéſuites de faire valoir les continuels ſervices de ce grand peuple qui, depuis ſa converſion à la foi, n'a jamais eu d'autre objet que le ſervice de Dieu, le ſervice du Roi & le bien de l'Etat ?

Il a imaginé des richeſſes immenſes dans ces peuplades, & il voudroit le perſuader à ceux qui ne ſont point au fait de ces pays éloignés. On l'a déja convaincu de calomnie ; mais, qu'il diſe ce que les Jéſuites ſont de ces richeſſes. Les voit-on ſortir des bornes de la modeſtie de leur état ? Leur vêtement, leur

nourriture n'eſt-elle pas la même, & quelquefois pire que celle des Indiens ? Le peu de Colleges qu'ils ont dans cette Province en ſont-ils plus riches, & en ont-ils augmenté le nombre ? Ils ſont tous Européens. Peut-on en citer un ſeul qui ait enrichi ſa famille ?

Mais pourquoi ne pas permettre aux Etrangers, ni même aux Eſpagnols, de traiter avec les Indiens ? Pourquoi avoir fait une loi qui leur défend de demeurer plus de trois jours à leur paſſage dans chaque peuplade, où, à la vérité, on fournit à tous leurs beſoins, mais ſans qu'ils puiſſent parler à aucun Indien ? A quoi bon tant de précautions ?

Ces précautions, qui déplaiſent tant à l'Anonyme, ont été jugées de tout temps néceſſaires pour la conſervation des peuplades. Elles ſeroient bientôt ruinées, ſi l'on ouvroit la porte aux mauvais exemples & aux ſcandales, que les Etrangers ne donnent que trop communément. L'ivrognerie eſt le vice le plus commun parmi les Indiens ; on ſçait que la *Chicha* dans le Pérou, le *Pulque* & le *Tepache* dans la nouvelle Eſpagne, de même que l'eau-de-vie dans les deux Royaumes, y cauſent les plus grands ravages, & ſont la ſource d'une infinité

de crimes, de haines, de vengeances, & d'autres fautes monſtrueuſes, auxquelles ces peuples s'abandonnent avec d'autant plus de brutalité, qu'ils trouvent moins de réſiſtance. C'eſt une loi établie parmi les Indiens de nos peuplades, de ne boire aucune liqueur qui ſoit capable de troubler la raiſon. Et c'eſt ce qu'avant leur converſion on ne croyoit pas qu'on pût gagner ſur eux. Tout eſprit d'intérêt en eſt banni; les jeux mêmes qui leur ſont permis, ſont exempts de toute paſſion, parce qu'ils ne les prennent que comme un délaſſement où ils n'ont ni à perdre ni à gagner. L'avarice, la fraude, le larcin, la médiſance, les juremens n'y ſont pas même connus.

Pour complaire à l'Anonyme, blâmera-t-on les Jéſuites de maintenir ces Néophytes dans l'innocence de leurs mœurs, & de fermer l'entrée de leurs peuplades à tous les vices que je viens de nommer, & à beaucoup d'autres, en la fermant aux Etrangers? On a une triſte expérience de ce qui ſe paſſe dans les peuplades d'Indiens qui ſont au voiſinage de la ville de l'Aſſomption; & l'on ne ſçait que trop qu'ils menent la vie la plus licentieuſe, ſans crainte de Dieu, ſans reſpect pour

nos Rois, & ne redoutant que leurs Maîtres, qui exercent ſur eux une domination tyrannique, & qui les traitent bien moins comme des hommes que comme des bêtes.

Ce qui tient au cœur de l'Anonyme, c'eſt de voir qu'on permette à nos Indiens l'uſage des armes à feu. Mais qu'il apprenne que nos Rois proportionnent les armes qu'ils mettent entre les mains de leurs ſujets, aux ennemis qu'ils ont à combattre; s'ils n'avoient à faire qu'à des Indiens comme eux, l'arc, la fleche, l'épée & la lance leur ſuffiroient. Mais ils en viennent ſouvent aux mains avec des troupes Européennes armées de fuſils, de bales, de grenades & de bombes. Refuſer aux Indiens de pareilles armes, ne ſeroit-ce pas les livrer à une mort certaine, & les mettre hors d'état de défendre l'entrée de nos Provinces aux ennemis de la Couronne?

Mais ne ſe pourroit-il pas faire que ces Indiens tournaſſent leurs armes contre les Eſpagnols? Crainte frivole; 1°. ils n'ont point ces armes à leur diſpoſition; elles ſont renfermées dans des magaſins, d'où on ne les tire que par l'ordre que le Gouverneur intime au Supérieur de la Miſſion; 2°. ils n'ont point de pou-

dre, ni aucun moyen d'en faire, & il faut que ces munitions leur ſoient fournies par les Eſpagnols, qui ne leur en envoyent que dans le beſoin, & lorſqu'il faut combattre les ennemis de l'Etat.

Mais, ajoute-t-on, pourquoi ne pas confier le gouvernement de ces peuplades à des Corrégidors Eſpagnols ? Et moi je demande à mon tour : ces peuplades n'ont-elles pas été établies dans l'eſpace de plus de cent trente ans, & ne s'accroiſſent-elles pas tous les jours ſans le ſecours des Corrégidors ? Que ſont devenues celles qu'ils ont gouvernées ? Ne les ont-ils pas ruinées & détruites? Mettroient-ils dans ces peuplades une meilleure forme de gouvernement ? Inſtruiroient-ils mieux ces Indiens des principes & des devoirs de la Religion ? Feroient-ils régner parmi eux une plus grande innocence de mœurs ? Les rendroient-ils plus zélés qu'ils le ſont pour le ſervice du Roi ? En feroient-ils de plus fideles ſujets ?

On n'ignore pas ce qu'il en a coûté de travaux aux Jéſuites, & combien d'entr'eux ont perdu la vie pour réunir ces barbares dans des peuplades, & en faire de fervens Chrétiens & de zélés ſerviteurs de la Monarchie : parlons de bonne-

foi, ſeroit-ce là l'unique vue des Corrégidors ? Leur commerce, leur intérêt, le ſoin de s'enrichir, ne font-ils pas communément le principal objet des peines qu'ils ſe donnent ? En trouveroit-on beaucoup qui brigueroient l'emploi de Corrégidor, s'ils n'en retiroient point d'autre avantage que celui de faire ſervir Dieu & le Roi ? Je ne citerai ici qu'un ſeul exemple.

Un Evêque du Paraguay, plein de zèle pour ſon troupeau, ayant écouté trop légérement les ennemis des Jéſuites, prit la réſolution de leur ôter deux de leurs Miſſions, qui lui paroiſſoient être dans le meilleur état ; ſçavoir, celle de Notre-Dame de Foi, & celle de Saint-Ignace, où il y avoit environ huit mille Indiens, que ces Peres avoient retirés de leurs bois & de leurs montagnes, avec des fatigues immenſes & un riſque continuel de leur vie. Le Prélat ayant choiſi deux Eccléſiaſtiques de mérite, les envoya dans ces peuplades en qualité de Curés, & les fit eſcorter par des ſoldats qui chaſſerent les Miſſionnaires avec tant de violence, que de quatre qu'ils étoient, l'un mourut en chemin, & les trois autres furent incapables d'aucun travail le reſte de leur vie. Ces deux

Eccléſianiques ſe mirent en poſſeſſion du ſpirituel & du temporel des peuplades ; mais à peine y eurent-ils demeuré quatre mois, qu'ils vinrent trouver leur Evêque en ſe plaignant amérement qu'on les avoit envoyés dans un lieu où il n'y avoit pas de quoi vivre ; que la pauvreté des Indiens étoit ſi grande, qu'ils ne pouvoient payer aucune rétribution, ni pour les Meſſes, ni pour les Enterremens, ni pour les mariages ; qu'ils ne concevoient pas quel ragoût trouvoient les Jéſuites à demeurer avec ces barbares nouvellement convertis, & toujours prêts à les égorger, s'ils manquoient un ſeul jour à leur fournir des alimens ; qu'ils avoient couru ce riſque, & que c'eſt pour cette raiſon qu'ils s'étoient promptement retirés.

La fuite des Paſteurs diſſipa le troupeau. Tous ces Indiens s'enfuirent dans leurs montagnes, où ils perdirent bientôt la foi, tandis que le Roi perdoit en un ſeul jour juſqu'à huit mille ſujets. L'ordre qu'a donné l'Audience Royale de *Chuquiſaca*, de rétablir les Jéſuites dans leurs peuplades, ne rappellera pas tous ces Indiens diſperſés, & ne ſervira qu'à préſerver les autres peuplades d'un malheur ſemblable.

Monſeigneur Don Chriſtoval Mancha y Valeſco, Evêque de *Buenos-ayres*, donna dans le même piege : on lui perſuada d'ériger les Miſſions en Cures, & par un Mandement qu'il fit publier dans ſon Diocèſe & dans tous les pays circonvoiſins, il invita les Eccléſiaſtiques de venir à un certain temps qu'il marquoit pour en recevoir les proviſions. Le terme étant expiré, & voyant qu'il ne ſe préſentoit perſonne, il examina plus ſérieuſement la vérité des faits qu'on lui avoit expoſés, & la maniere dont les Jéſuites gouvernoient leurs Miſſions. Comme ce Prélat avoit les intentions droites, il eut bientôt découvert la vérité ; les mauvaiſes impreſſions qu'on lui avoit données, ſe changerent dans une ſi grande eſtime pour les Jéſuites, qu'il leur donna toute ſa confiance. La Sainte-Vierge, à qui il avoit une dévotion ſinguliere, lui ayant fait connoître que ſa mort approchoit, il fit venir le Pere Thomas Donvidas, Recteur du College, & fit ſous ſa conduite, pendant huit jours, les exercices ſpirituels de ſaint Ignace, qu'il termina par une confeſſion générale; enſuite, dans les différentes prédications qu'il fit à ſon peuple, pour lui dire les derniers adieux, il ne ceſſa de réfuter les

calomnies dont on vouloit noircir les Jéſuites, en déclarant qu'il avoit penſé lui-même y être ſurpris ; & que c'étoit autant d'artifices du Démon, qui cherchoit à perdre une infinité d'ames, en les retirant de la direction de ces Peres, qui les conduiſoient dans la voie du ſalut. Peu de jours après, il mourut comme il l'avoit prédit, laiſſant à ſon peuple les exemples des plus héroïques vertus, qu'il avoit pratiquées durant le cours de ſon Epiſcopat.

Revenons : les Corregidors Eſpagnols auroient-ils de grands avantages à eſpérer dans ces peuplades, où un Eccléſiaſtique n'y trouve pas même de quoi s'y faire une ſubſiſtance honnête ? Suppoſons qu'on leur en confiât le gouvernement ; ou ils ſuivront la méthode des Miſſionnaires, ou ils ſe formeront un ſyſtême nouveau. S'ils conſervent la forme du préſent gouvernement, ils doivent s'attendre à être calomniés de même que ces Peres : on ne manquera pas de dire qu'ils fraudent les droits du Roi, qu'ils ont des mines cachées, qu'ils dominent en Souverains. Si pour éviter des reproches ſi mal fondés, ils prennent une autre route, & changent des uſages conformes au génie de ces peu-

ples, qu'on a étudié depuis ſi long-temps, la ruine des Miſſions eſt certaine, les Indiens ſe retireront dans leurs montagnes, & les peuplades ſeront tout-à-coup déſertes : près de deux cens mille Indiens vivront dans les bois ſans culte & ſans Religion ; & ce ſeront autant de ſujets perdus pour le Roi.

C'eſt ce qu'on a éprouvé dans la Nouvelle Eſpagne : on ôta aux Indiens de la *Laguna* leurs Miſſionnaires ; ils ſe diſperſerent à l'inſtant avec la rage dans le cœur contre les Eſpagnols, & ne cherchant que les moyens de la ſatisfaire : encore aujourd'hui ils répandent la terreur ſur tout le chemin qui conduit aux riches mines de cette Province, & on eſt obligé d'entretenir à grands frais des garniſons pour la ſureté de ces paſſages.

On l'éprouve encore actuellement de la part de deux Nations belliqueuſes, les *Nocomies* & les *Abipones* : elles s'étoient ſoumiſes volontairement au joug de l'Evangile & à l'obéiſſance du Roi, ſur la parole que les Jéſuites leur avoient donnée, qu'elles dépendroient uniquement des Officiers de Sa Majeſté. On ne leur a point tenu parole, & dans le moment, ces peuples ont ſecoué le joug, & ont fermé les chemins qui menent au

Pérou, enſorte qu'on n'y peut aller ſans courir riſque de la vie, à moins qu'on ne ſoit bien eſcorté. Ils ont même porté l'audace juſqu'à bloquer la ville de Sainte-Foy, avec menace d'aſſiéger la ville de Cordoue, qui eſt la capitale du Tucuman.

Si l'Anonyme, & ceux qui l'ont mis en œuvre, avoient mérité qu'on eût fait attention à leur mémoire, nos Indiens ne ſeroient-ils pas en droit de ſe plaindre? Quel eſt donc le crime que nous avons commis, pourroient-ils dire, pour qu'on abroge les privileges, dont la bonté du Roi & de ſes auguſtes prédéceſſeurs nous a gratifiés. Ce ſont des graces, il eſt vrai, mais elles nous ont été accordées à des conditons onéreuſes, que nous avons fidellement remplies. N'avons-nous pas ſervi de rempart contre les ennemis de ſa Couronne? N'avons-nous pas prodigué notre ſang & nos vies pour ſa défenſe? Que ſçavons-nous ſi les habitans de l'Aſſomption, dont l'Anonyme François n'eſt que l'interprete, ne ſont pas d'intelligence avec les ennemis de la Monarchie, pour nous déſarmer, & par ce moyen-là leur donner un libre paſſage au Royaume du Pérou, & ſe ſouſtraire

eux-mêmes aux juſtes châtimens que méritent leurs fréquentes révoltes? Dès qu'il s'agit des intérêts du Roi, & que ſes Officiers nous appellent, ne nous voit-on pas voler à leur ſecours? Ne ſommes-nous pas actuellement armés au nombre de ſix mille hommes par ordre du Seigneur Don Bruno de Zabala, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, réſolus de verſer juſqu'à la derniere goutte de notre ſang pour le ſervice de Sa Majeſté? Enfin, ſi depuis plus de cent trente ans que nous nous ſommes ſoumis volontairement à la Couronne d'Eſpagne, notre conduite a toujours été la plus édifiante, & notre fidélité la plus conſtante, comme on le voit par les informations qui en ont été faites, par les témoignages qu'en ont rendu tant d'Officiers illuſtres, par les ſentences des Tribunaux, & par les patentes de nos Rois, écoutera-t-on à notre préjudice un petit nombre de gens infideles à leur Roi & déſobéiſſans à ſes ordres, qui tant de fois ont attenté ſur la vie de leurs Gouverneurs; qui ont porté l'inſolence juſqu'à les dépoſer, & à en établir d'autres de leur propre autorité, comme ils font actuellement; qui ſe prévalant du vain titre

de conquérans, lequel n'eſt dû qu'à leurs ancêtres, ont détruit preſque toutes les nombreuſes peuplades qui leur avoient été concédées à quarante lieues aux environs de la ville de l'Aſſomption.

Et en effet, combien ne pourroit-on pas citer de témoignages que tant de ſaints Evêques, tant d'illuſtres Gouverneurs, tant d'Officiers diſtingués des Audiences Royales ont rendus, en différens temps, à la piété de nos Indiens, à leur conſtante fidélité, & à leur attachement inviolable pour les intérêts de la Monarchie? Je n'en rapporterai que deux aſſez récens, l'un de Monſeigneur Don Pierre Faxardo, Evêque de *Buenos-Ayres*; l'autre du Seigneur Don Bruno de Zabala, Gouverneur & Capitaine général de ladite Province; à quoi j'ajouterai les patentes par leſquelles notre grand Monarque met les Indiens de nos peuplades ſous ſa royale protection.

LETTRE

De Monſeignenr Don Pierre Faxardo, Evêque de Buenos-Aires, au Roi.

SIRE,

Une lettre que j'ai reçue de la capitale du Paraguay, ſignée de ſes Régidors, où ma perſonne n'eſt pas trop ménagée, me fait prendre la liberté d'écrire à Votre Majeſté; je ſuis peu touché de leurs injures, mais je ne puis diſſimuler à Votre Majeſté qu'elle eſt remplie d'accuſations fauſſes & calomnieuſes contre les Miſſionnaires de cette Province. Comme ils me déclarent dans leur lettre qu'ils écrivent en conformité au Conſeil ſuprême des Indes, je ſerois très-blâmable ſi je manquois de découvrir à Votre Majeſté la malignité de leurs calomnies, & de l'informer de la ſage & ſainte conduite des hommes vraiment Apoſtoliques contre leſquels ils ſe déchaînent avec tant de fureur.

Je puis aſſurer Votre Majeſté que j'ai

reſſenti très-vivement le contre-coup de ces calomnies : il ſemble que le Saint-Eſprit les ait eues en vue dans ces paroles du chapitre 6 de l'Eccléſiaſtique : *Delaturam civitatis, & collectionem populi calumniam mendacem ſuper mortem omnia gravia.* La haine injuſte de toute une ville, l'émotion ſéditieuſe d'un peuple, & la calomnie inventée fauſſement ſont trois choſes plus inſupportables que la mort.

Ce n'eſt pas la premiere fois qu'ils ont envoyé au Conſeil ſuprême des Indes de ſemblables plaintes contre les Miſſionnaires. Mais ces Peres, qui n'ont d'autre objet que le ſervice de Dieu, la conſervation & l'augmentation de ces floriſſantes Miſſions, ont ſupporté toutes ces attaques avec une conſtance & une égalité d'ame qui m'ont infiniment édifié.

Ce qui fait encore plus mon admiration, c'eſt que non-ſeulement ils paroiſſent comme inſenſibles à tous les coups qu'on leur porte ; mais encore qu'ils ne répondent à tant d'injures de leurs adverſaires, que par une ſuite continuelle de bienfaits. Combien voit-on de pauvres de cette capitale du Paraguay qui ne ſubſiſtent que de leurs charités ? Avec

quel zele ne s'employent-ils pas au ſervice de ſes habitans? Ils les conſolent dans leurs afflictions, ils les éclairent dans leurs doutes, ils leur prêchent les vérités du ſalut, ils enſeignent leurs enfans, ils les aſſiſtent dans leurs maladies, ils confeſſent les moribonds, ils appaiſent leurs différends & les réconcilient enſemble, enfin ils ſont toujours prêts à leur faire du bien; mais tant de vertus qui devroient gagner l'eſtime & l'affection de ces peuples, ne ſervent qu'à les rendre plus ſuſceptibles des impreſſions malignes de la calomnie. J'oſe le dire, Sire, ces Peres auroient moins d'ennemis, s'ils étoient moins vertueux.

On demanda un jour à Themiſtocle, quelle raiſon il avoit de s'attriſter, tandis qu'il étoit chéri & eſtimé de toute la Grece. « C'eſt cela même qui m'afflige, » répondit-il, car c'eſt une marque que » je n'ai point fait d'action aſſez glorieuſe » pour mériter d'avoir des ennemis ». Ces ſaints Miſſionnaires n'ont de vrais enemis que ceux que leur attirent leurs vertus & leurs actions qui me paroiſſent héroïques. J'ai ſouvent parcouru leurs Miſſions, & j'oſe atteſter à Votre Majeſté que, durant tout le cours de ma vie, je n'ai jamais vu plus d'ordre que dans ces

peuplades, ni un déſintéreſſement plus parfait que celui de ces Peres; ne s'appropriant rien de ce qui eſt aux Indiens, ni pour leur vêtement, ni pour leur ſubſiſtance.

Dans ces peuplades nombreuſes, compoſées d'Indiens, naturellement portés à toute ſorte de vices, il regne une ſi grande innocence de mœurs, que je ne crois pas qu'il s'y commette un ſeul péché mortel. Le ſoin, l'attention & la vigilance continuelle des Miſſionnaires préviennent juſqu'aux moindres fautes qui pourroient leur échapper. Je me trouvai dans une de ces peuplades une fête de Notre-Dame, & j'y vis communier huit cens perſonnes. Faut-il s'étonner que l'ennemi commun du ſalut des hommes, excite tant d'orages & de tempêtes contre une œuvre ſi ſainte, & qu'il s'efforce de la détruire?

Il eſt vrai que les Miſſionnaires ſont très-attentifs à empêcher que les Indiens ne fréquentent les Eſpagnols; & ils ont grande raiſon: car cette fréquentation ſeroit une peſte fatale à leur innocence, & introduiroit le libertinage & la corruption dans leurs peuplades. On en a un exemple palpable dans la vie que menent les Indiens des

quatre

quatre peuplades qui ſont aux environs de la capitale du Paraguay.

Il eſt vrai encore que les Indiens ont pour ces Peres une parfaite ſoumiſſion ; & c'eſt ce qui eſt admirable, que dans des barbares, qui, avant leur converſion, faiſoient douter s'ils étoient des hommes raiſonnables, on trouve plus de gratitude que dans ceux qui ont eu dès leur enfance une éducation chrétienne.

A l'égard de leurs prétendues richeſſes, on ne pouvoit rien imaginer de plus chimérique : ce que ces pauvres Indiens gagnent de leur travail, ne va qu'à leur procurer pour chaque jour un peu de viande avec du bled d'Inde & des légumes, des habits vils & groſſiers, & l'entretien de l'Egliſe. Si ces Miſſions produiſoient de grands avantages, cette Province ſeroit-elle endettée comme elle l'eſt ? Les Colleges ſeroient-ils ſi pauvres, que ces Peres ont à peine ce qui eſt abſolument néceſſaire pour vivre?

Pour moi qui ſuis parfaitement informé de ce qui ſe paſſe dans ces ſaintes Miſſions, je ne puis m'empêcher d'appliquer à cette Compagnie qui en a la conduite, ces paroles de la ſageſſe, & de m'écrier : *o quam pulchra eſt caſta ge-*

neratio cum claritate. O combien eſt belle la race chaſte, lorſqu'elle eſt jointe avec l'éclat d'un zèle pur & ardent, qui, de tant d'infideles, en fait de vrais enfans de l'égliſe, qui les éleve dans la crainte de Dieu, & les forme aux vertus chrétiennes, & qui, pour les maintenir dans la piété, & pour les préſerver du vice, ſouffre en patience les plus atroces calomnies. *Immortalis eſt enim memoria illius, quoniam apud Deum nota eſt & apud homines.* Sa mémoire eſt immortelle, & eſt en honneur devant Dieu & devant les hommes, ſur-tout devant Votre Majeſté, à qui cette Province eſt redevable de tant de bienfaits; c'eſt en ſon nom que j'ai l'honneur de préſenter ce mémorial à Votre Majeſté, & de lui faire la même demande qui fut faite à l'Empereur Domitien par un de ſes ſujets: « j'ai un » ennemi, diſoit-il à ce Prince, qui » s'afflige extrêmement de toutes les » graces que me fait Votre Majeſté. » Je la ſupplie de m'en faire encore de » plus grandes, afin que mon ennemi » en ait plus de chagrin ». *Da Cæſar tanto tu magis ut doleat.* C'eſt ce que j'eſpere de ſa bonté, en priant le Seigneur qu'il la conſerve un grand nom-

bre d'années pour le bien de cette Monarchie.

A Buenos-Ayres, ce 20 Mai 1721.
† *PIERRE, Evêque de Buenos-Ayres.*

LETTRE

Du Seigneur Don Bruno Zabala, Maréchal de Camp, Gouverneur & Capitaine Général de Buenos-Aires, au Roi.

SIRE,

Je dois rendre témoignage à Votre Majeſté que, dans toutes les occaſions où l'on a eu beſoin du ſecours des Indiens *Tapes*, qui ſont ſous la conduite des Peres Jéſuites, ſoit pour des entrepriſes militaires, ſoit pour travailler aux fortifications des places, j'ai toujours trouvé dans ceux qui les gouvernent une activité ſurprenante, & un zèle très-ardent pour le ſervice de Votre Majeſté. Un nombre de ces Indiens, ainſi que je le mande ſéparément à Votre Majeſté, ſont actuellement occupés aux ouvrages qui ſe font à Montevide, &

ils avancent ces travaux avec une promptitude & une vivacité incroyable, ſe contentant pour leur ſalaire, d'alimens groſſiers dont on les nourrit chaque jour.

Je n'ai garde d'exagérer quand je parle à Votre Majeſté, & j'oſe l'aſſurer que ſi nous n'avions pas eu le ſecours de ces Indiens, les fortifications qu'on avoit commencées de faire à Montevide, & à la fortereſſe de cette ville, n'auroient jamais pu être achevées. Les ſoldats, les autres Eſpagnols & les Indiens du voiſinage qui travaillent à la journée, ſont incapables de ſoutenir long-temps cette fatigue. Ils ſont aſſez ponctuels les trois ou quatre premiers jours, après quoi ils veulent être payés d'avance. Qu'on leur donne de l'argent, ou qu'on leur en refuſe, c'eſt la même choſe, ils quittent l'ouvrage & s'enfuient. La pareſſe & l'amour de la liberté ſont tellement enracinés dans leur naturel, qu'il eſt impoſſible de les en corriger.

Il y a une différence infinie entre ces lâches Indiens, & ceux qui ſont ſous la conduite des Miſſionnaires. On ne peut exprimer avec quelle docilité, avec quelle ardeur, & avec quelle conſ-

tance ils ſe portent à tout ce qui eſt du ſervice de Votre Majeſté, ne donnant aucun ſujet de plainte ni de murmure, ſe rendant ponctuellement aux heures marquées pour le travail, ſans jamais y manquer, & édifiant d'ailleurs tout le monde par leur piété, & par la régularité de leur conduite, ce qu'on ne peut attribuer, après Dieu, qu'à la ſageſſe & à la prudence de ceux qui les gouvernent. Auſſi M. l'Evêque de cette ville m'a-t-il ſouvent aſſuré que toutes les fois qu'il a fait la viſite de ces Miſſions, il a été charmé de voir la dévotion de ces nouveaux fideles de l'un & de l'autre ſexe, & leur dextérité dans tous les ouvrages qui ſe font à la main.

Quoique quelques perſonnes mal intentionnées, ſoit par jalouſie, ſoit par d'autres motifs, tâchent de décrier le zèle & les intentions les plus pures d'une Compagnie qui rend de ſi grands ſervices dans tout le monde, & en particulier dans l'Amérique, ils ne viendront jamais à bout d'obſcurcir la vérité de ces faits, dont il y a une infinité de témoins. Ce que j'en dis à Votre Majeſté n'eſt pas pour exalter ces Peres, mais pour lui rendre un compte ſin-

cere, tel qu'elle a droit de l'attendre d'un fidele ſujet qu'elle honore de ſa confiance ; & pour la prévenir ſur les fauſſes impreſſions que la malignité & les artifices de certaines gens voudroient donner à Votre Majeſté, en renouvellant des plaintes & des accuſations qu'elle a tant de fois mépriſées.

J'ajouterai à Votre Majeſté que les Indiens des trois peuplades, établies aux environs de cette ville, ſeroient bien plus heureux, ſi, dans la maniere de les gouverner, on ſuivoit le plan & le modele que donnent ces Peres dans le gouvernement de leurs Miſſions. Ces trois peuplades ſont peu nombreuſes, & cependant ce ſont des diſſenſions continuelles entre le Curé, le Corregidor & les Alcades ; ce n'eſt pas pour moi une petite peine, de trouver des Curés qui veuillent en prendre ſoin ; le grand nombre de ceux qui ont abandonné ces Cures, dégoûte preſque tous les Eccléſiaſtiques que je voudrois y envoyer.

C'eſt uniquement, SIRE, pour ſatisfaire à une de mes principales obligations, que j'expoſe ici les ſervices importans que rendent les Indiens *Tapes*, qui ſont ſous la conduite des Miſſionnaires Jéſuites, dont Votre Majeſté connoît

l'attachement plein de zèle, pour tout ce qui eſt de ſon ſervice. Je ne doute point qu'elle ne leur faſſe reſſentir les effets de ſa clémence & de ſa bonté Royale. Pour moi, je ne ceſſerai de faire des vœux pour la conſervation de Votre Majeſté, qui eſt ſi néceſſaire au bien de toute la Chrétienté.

A Buenos-ayres, le 28 Mai 1724.

CLAUSES inſérées dans le Décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-ayres, le 12 Novembre 1716.

A l'égard du troiſieme article qui concerne les Indiens des Miſſions, dont les Peres Jéſuites ſont chargés dans ces Provinces, faites attention qu'il y a plus de cent treize ans que ces Peres, par leur zèle & leurs travaux, ont converti à la foi & ſoumis à mon obéiſſance une multitude innombrable de ces peuples; que ce qui a facilité en partie l'accroiſſement de ces Miſſions, c'eſt que nous & nos prédéceſſeurs n'avons jamais voulu permettre qu'ils fuſſent mis en commanderies, comme on le voit par

pluſieurs Patentes & Ordonnances expédiées en différens temps, & ſpécialement en l'année 1661, où, entr'autres choſes, il fut ordonné au Gouverneur du Paraguay d'unir & d'incorporer à la couronne, tous les Indiens des peuplades qui étoient ſous la conduite des Jéſuites, & de n'exiger pour le tribut qu'une piaſtre de chaque Indien, en déclarant qu'ils ne la payeroient pas avant quatorze ans, ni après cinquante; laquelle grace fut plus étendue en l'année 1684, où, pour procurer une plus grande augmentation des peuplades, il fut ordonné qu'ils ceſſeroient de payer après quarante ans, & que les trente premieres années depuis leur converſion à la foi, & leur réunion dans les peuplades, ils ſeroient exempts du tribut.

Par une autre Patente expédiée en la même année de 1684, & envoyée aux Officiers royaux de *Buenos-ayres*, il fut ordonné qu'on conſervât aux Indiens des peuplades des Jéſuites le privilege de ne payer aucun droit, ni pour l'herbe du Paraguay, ni pour leurs autres denrées; & il étoit marqué dans la même Patente, que ces Indiens payoient neuf mille piaſtres par an.

Une Patente fut expédiée en l'année

1669, qui ordonnoit aux Officiers royaux, qui recevoient les tributs des Indiens de Parana & d'Uruguay, de payer chaque année, ſur leur caiſſe, à chacun des vingt-deux Miſſionnaires qui ont ſoin des vingt-deux peuplades, 446 piaſtres & 5 réaux.

Et par une autre Patente expédiée en l'année 1707, il eſt pareillement ordonné que, ſur ce qui ſe perçoit du tribut des Indiens, on paie trois cens cinquante piaſtres à chaque Miſſionnaire, (y compris ſon compagnon) qui a ſoin des quatre nouvelles peuplades appellées *Chiquites*, & autant à ceux qui gouverneront les peuplades qu'on fondera dans la ſuite.

Au regard des armes qu'ont leſdits Indiens, il eſt certain qu'à meſure que ſe formerent ces peuplades, les Miſſionnaires obtinrent la permiſſion de diſtribuer des fuſils à un nombre d'Indiens, afin de pouvoir ſe défendre des Portugais & des Indiens infideles, qui exerçoient des actes continuels d'hoſtilité, & qui en différentes occaſions avoient fait plus de trois cens mille priſonniers. Ces hoſtilités ceſſerent auſſi-tôt qu'on eut pris le parti de les armer.

Et quoique par une Patente de 1654

on ordonne au Gouverneur du Paraguay de ne pas permettre que les Indiens des peuplades ſe ſervent des armes à feu que par ſon ordre, on dérogea depuis à cette réſolution, ayant égard d'une part à la conſervation de ces peuples, qui ont donné en tant d'occaſions de ſi fortes preuves de leur zèle & de leur attachement à mon ſervice; & conſidérant d'une autre part l'utilité qui en réſultoit pour la ſûreté de la ville de *Buenos-ayres*, & de toute l'étendue de ſa Juriſdiction, comme on l'éprouva en l'année 1702, que deux mille de ces Indiens firent, par ordre du Gouverneur, plus de deux cens lieues, par des chemins très-difficiles, pour s'oppoſer au ſaccagement & au pillage que faiſoient les Indiens infideles nommés *Mamelus* du Bréſil, que les Portugais mettoient en œuvre. Les Indiens des Miſſions les combattirent durant cinq jours, & les défirent entiérement; ce qui me porta, dès que j'en fus informé, à témoigner par une Patente adreſſée aux Supérieurs de ces Miſſions, combien j'étois ſatisfait de la valeur & de la fidélité de ces peuples, attribuant le ſuccès de cette expédition à la ſageſſe avec laquelle ils les gouvernoient, & en les chargeant

de les aſſurer qu'ils éprouveront en toute occaſion les effets de ma bonté & de ma royale protection.

Ces Indiens ont eu auſſi beaucoup de part à une autre expédition, non moins importante, lorſqu'il fut queſtion de chaſſer les Portugais de la Colonie du Saint-Sacrement. Ils s'y trouverent en l'année 1680, au nombre de trois mille, avec quatre mille chevaux, deux cens bœufs, & d'autres proviſions qu'ils conduiſirent à leurs frais, & firent dans cette expédition des actions prodigieuſes de valeur; & en l'année 1705, qu'enfin on ſe rendit maître de cette Colonie, les Indiens qui y vinrent au nombre de quatre mille, avec ſix mille chevaux, s'y diſtinguerent également par leur courage. Il y en eut parmi eux quarante de tués, & ſoixante de bleſſés, ainſi que j'en fus informé par les lettres de Don Juan Alonſo de Valdès, Gouverneur de *Buenos-ayres.*

En l'année 1698, Don André-Auguſtin de Roblès, craignant que douze vaiſſeaux de guerre qu'on armoit en France, & qui allerent à Carthagene, ne fuſſent deſtinés à envahir la ville de *Buenos-ayres* dont il étoit Gouverneur, appella les Indiens à ſon ſecours; ils

vinrent au nombre de deux mille avec une célérité ſurprenante. Ce Gouverneur & tous les Officiers qui compoſent ce Gouvernement, ainſi qu'ils nous en ont informé, furent étonnés de voir le grand ordre & l'adreſſe de ces Indiens, qui pouvoient tenir tête aux troupes les mieux diſciplinées.

Ce fut dans la même occaſion qu'ils donnerent une autre preuve de leur zèle & de leur généroſité pour mon ſervice, n'ayant point voulu recevoir leur ſolde, qui ſe montoit à quatre-vingt-dix mille piaſtres pour cette campagne, à raiſon d'une réale & demie qu'on paie à chaque Indien. Ils céderent cette ſomme pour garnir de munitions les magaſins de la place. Le Gouverneur & les Officiers du Gouvernement s'exprimoient dans les termes les plus énergiques, pour me faire connoître juſqu'où va l'attachement de ces Indiens à mon ſervice, & combien il eſt important de les conſerver, pour aſſurer la tranquillité de ces Provinces, & en écarter les ennemis de la Monarchie.

Et quoiqu'en l'année 1680, ſur les repréſentations du même Gouverneur Don André de Roblès, il eût été réſolu de tirer de leurs peuplades mille familles

de ces Indiens, pour former une peuplade aux environs de *Buenos-ayres*, Charles II de glorieuſe mémoire, ayant fait réflexion que le changement de climat pourroit chagriner ces fideles Indiens, & leur cauſer des violentes maladies, en reſpirant un air auquel ils n'étoient pas accoutumés, révoqua cet ordre par une Patente expédiée en l'année 1683.

Enfin, comme il eſt conſtant que dans toutes les occaſions, & aux premiers ordres des Gouverneurs, les Indiens de ces Miſſions accourent avec un zèle & une promptitude ſurprenants, ſoit pour travailler aux ouvrages de fortification, ſoit pour la défenſe de cette ville, & pour tout ce qui concerne mon ſervice; Nous, voulant leur donner des marques de notre royale protection, & veiller à leur conſervation & à tout ce qui peut leur donner contentement, vous ordonnons de vous conformer en cela à mes intentions, & non-ſeulement de ne les pas inquiéter en aucune choſe; mais encore, ce qui eſt important pour mon ſervice, d'être d'une union ſincere & d'une parfaite intelligence avec les Supérieurs de ces Miſſions, afin que ces Indiens ſoient perſuadés que je contri-

buerai de tout mon pouvoir à la conſervation de leurs peuplades : ordonnons de plus que vous veilliez avec ſoin à la conſervation des exemptions, franchiſes, libertés & privileges que nous leur avons accordés, afin qu'étant ſatisfaits & aſſurés de notre bienveillance, ils puiſſent employer leurs armes & leurs perſonnes à tout ce qui eſt de notre ſervice, avec le même zèle & le même courage, la même exactitude, & la même fidélité qu'ils ont fait juſqu'à préſent.

OBSERVATIONS

Géographiques ſur la carte du Paraguay, par l'Auteur de cette carte.

JE me ſuis ſervi pour compoſer la carte du Paraguay, de pluſieurs cartes données par les Révérends Peres Jéſuites, Miſſionnaires dans ce pays-là. En 1727, ces Peres adreſſerent une grande carte du Paraguay au Révérend Pere Général Michel-Ange Tamburini ; cette même carte, comme il m'a paru, renouvellée néanmoins par des changemens en pluſieurs endroits, a été repréſentée au

buerai de tout mon pouvoir à la conſervation de leurs peuplades : ordonnons de plus que vous veilliez avec ſoin à la conſervation des exemptions, franchiſes, libertés & privileges que nous leur avons accordés, afin qu'étant ſatisfaits & aſſurés de notre bienveillance, ils puiſſent employer leurs armes & leurs perſonnes à tout ce qui eſt de notre ſervice, avec le même zèle & le même courage, la même exactitude, & la même fidélité qu'ils ont fait juſqu'à préſent.

OBSERVATIONS

Géographiques ſur la carte du Paraguay, par l'Auteur de cette carte.

JE me ſuis ſervi pour compoſer la carte du Paraguay, de pluſieurs cartes données par les Révérends Peres Jéſuites, Miſſionnaires dans ce pays-là. En 1727, ces Peres adreſſerent une grande carte du Paraguay au Révérend Pere Général Michel-Ange Tamburini ; cette même carte, comme il m'a paru, renouvellée néanmoins par des changemens en pluſieurs endroits, a été repréſentée au

+ Ville détruite
+ Mission détruite
○ Peuplade particuliere pour les 3 Peuplades des Miss.s du Paraguay

Dans la composition de cette Carte il a paru à l'auteur, que ce qu'elle renferme de pays étoit trop étendu entre l'Orient et l'Occident dans les Cartes précédentes. Ainsi a mesurer l'intervalle d'une Mer à l'autre, des S.t Vincent à Africa on trouvera environ 120 de nos Lieues Françoises de moins que dans celles de ***, et 400 Lieues ou environ de moins que dans celles de ***. Sur la distance de Buenos ayres à la Côte de la Mer du Sud, la difference est de 80 lieues, ou de 200 ou environ: on auroit voulu pouvoir donner plus de grandeur à cette Carte pour mettre un peu plus au large les détails qui ne sont point ailleurs.

Révérend Pere Général François Rets, en 1732 ; on avoit déja connoiſſance d'une ancienne carte du Paraguay, dédiée au Révérend Pere Vincent Caraffa, qui a rempli la ſeptieme place de Général de la Compagnie, depuis l'an 1645 juſqu'en l'an 1649 ; cette premiere carte, laquelle doit céder aux cartes plus récentes pour l'emplacement des lieux habités qui ſont ſujets à des changemens, a paru en revanche conſerver de l'avantage ſur ces cartes, par rapport à une plus grande abondance & préciſion dans les détails, ſi l'on en excepte ſeulement les environs de la ville de l'Aſſomption. Indépendamment du mérite de ces cartes, & de ce qui pouvoit réſulter de leur combinaiſon, il n'a pas paru indifférent d'y joindre pluſieurs inſtructions particulieres, qui pourroient influer ſur une grande partie de l'objet qu'on avoit à repréſenter.

Après avoir fait choix pour cette carte, de la projection la plus favorable, au moyen de laquelle l'interſection des méridiens & des paralleles ſe fait preſque auſſi régulierement, comme ſur la ſuperficie convexe de la terre ; j'ai d'abord jetté les yeux ſur pluſieurs points fixés aſtronomiquement à la côte de la

mer du ſud. La longitude de ces lieux, comparée avec la détermination de l'Iſle de Fer, obſervée en dernier lieu par le Pere Feuillée, Minime, à 19 dégrés 51 minutes 33 ſecondes de méridien de Paris, a ſervi de fondement à la longitude établie dans la carte; quelques circonſtances particulieres & nouvelles ſur la côte de la mer du ſud, ont été tirées de pluſieurs cartes manuſcrites Eſpagnoles qui ſont entre mes mains, & j'ai tout de ſuite expoſé le Chili avec aſſez de détail, juſqu'à la hauteur de la Conception.

On ne ſe doute peut-être pas qu'il a été indiſpenſable de reconnoître une grande partie du Pérou, pour compoſer la carte du Paraguay; cependant je me ſuis trouvé engagé fort avant de ce côté-là, en ſorte que dans un carton particulier que j'ai cru être obligé de compoſer ſur un plus grand point que la carte qu'on publie actuellement, il a fallu s'étendre juſqu'aux poſitions de Lima & du Cuſco, pour être aſſuré d'une correſpondance plus générale, & établir avec quelque certitude pluſieurs poſitions eſſentielles, telles que celle du Potoſi, à laquelle un grand nombre d'autres ſe rapportent, & qui peut faire

juger de l'intervalle entre certains endroits & la côte de la mer du ſud.

Mais un point tout-à-fait important à étudier, a été la diſtance du Chili à Buenos-Ayres, d'où l'intervalle de la mer du ſud à la mer du nord, dans toute l'étendue de la carte, ſemble dépendre. J'ai eu le bonheur de trouver là-deſſus quelques inſtructions particulieres dans des Mémoires manuſcrits, qui m'en ont fourni pour une grande partie des Indes Eſpagnoles. Ce que j'ai appris de ce côté-là, m'a paru confirmé poſitivement par Laët, lequel dit avoir appris d'un de ſes compatriotes du Pays-Bas, qui connoiſſoit le terrein pour l'avoir parcouru, que la diſtance de San-Juan de la Frontera, dans la Province de Cuyo, à la ville de Buenos-Ayres, n'eſt que de cent dix lieues, ce qu'on trouvera répété en deux endroits de la deſcription du Nouveau Monde de Laët, liv. 12, chap. 12, & liv. 14, chap. 12. Pour ne s'écarter que le moins qu'il eſt poſſible, de ce que les cartes précédentes ont donné à cet eſpace, on ne peut mieux faire que de meſurer ces cent dix lieues ſur le pied des lieues Hollandoiſes ou Allemandes, qui paſſent l'étendue des autres lieues,

& qu'on évalue d'ordinaire ſur le pied de quinze pour l'équivalent d'un degré. Si même, au moyen d'une échelle de ces lieues, qui a été ajoutée exprès ſur la carte aux lieues Eſpagnoles & Françoiſes, on meſure l'intervalle que j'ai mis entre les poſitions de Buenos-Ayres & de San-Juan de la Frontera, on trouvera que j'ai employé les cent dix lieues Germaniques dans toute leur portée en ligne droite, quoique cette diſtance dût peut-être ſouffrir quelque déduction, comme on doit en faire ſur les diſtances itinéraires. Mais, n'ayant pu me diſpenſer d'ôter conſidérablement à ce que les cartes précédentes mettoient d'eſpace où il s'agit, je ſuis bien aiſe que l'on connoiſſe que j'ai encore uſé de réſerve dans ce que j'ai fait. Il ne faut pas croire même que cela eût ſuffi pour me déterminer ſur un article de cette importance, ſi je n'avois obſervé que, dans toute la partie de la carte qui ſe trouve à-peu-près renfermée dans la même longitude, les eſpaces étoient correſpondans. Car il eſt évident qu'une plus grande étendue dans un des côtés d'un même eſpace de terrein, auroit dû ſe faire ſentir avec quelque proportion dans l'autre. Cependant je n'ai ſi fort

ménagé le terrain, que, dans les dernieres cartes données par les Révérends Peres Jéſuites du Paraguay, il n'y ait encore des eſpaces plus ſerrés ou moins étendus entre l'orient & l'occident, que dans la carte dont je rends compte.

Comme il y a une route très-fréquentée entre Buenos-Ayres & le Potoſi, de laquelle on trouve la deſcription de pluſieurs manieres dans Laët, & que d'ailleurs j'en ai une aſſez grande carte manuſcrite apportée de deſſus les lieux, je me perſuade que tout cela combiné avec les cartes des Révérends Peres, peut avoir répandu un grand détail, & mis beaucoup de préciſion ſur ce paſſage. Il y a une remarque à faire au ſujet des noms de diverſes Nations Indiennes, qui ſont placées en quelques endroits de la carte, mais plus abondamment dans l'étendue du pays de Chaco, entre les établiſſemens Eſpagnols du Tucuman, & le Paraguay; c'eſt qu'il ne faut pas regarder ces ſituations comme bien fixes & permanentes, ce qui eſt évident par les cartes des Révérends Peres, faites en divers temps, & qui différent ſur l'emplacement des noms de ces Nations. On n'a pu exprimer, dans la carte, ce qu'on

ſçait d'ailleurs, que les diverſes Nations qui ont été amenées au Chriſtianiſme, & raſſemblées par les Révérends Peres Jéſuites aux environs d'un endroit du Parana & de l'Uruguay, où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre, que ces Nations, dis-je, diviſées autrefois & éparſes dans une étendue de pays beaucoup plus grande, ont un nom général & un langage commun, qui eſt *Guarani.*

J'ai eu l'avantage de prendre la vaſte embouchure de Rio de la Plata, & le cours du fleuve en remontant juſqu'à la ville de Santa-Fé, avec une partie de l'Uruguay, juſqu'à l'endroit appellé Roſal, ſur des cartes manuſcrites, faites ſur les lieux en grand détail, & par des gens de l'art. Mais il étoit de conſéquence de combiner l'échelle de ces cartes avec certaines diſtances connues d'ailleurs. Par exemple, je me ſuis déterminé à prendre les ſoixante & dix lieues, que j'ai meſurées ſur des cartes particulieres de l'embouchure, entre Buenos-Ayres & le cap de Sainte-Marie, pour des lieues Françoiſes, parce que cette meſure s'accorde parfaitement avec les routiers des Flamands, qui ſuivant Laët, à la fin du chap. 4 du liv. 14,

ne comptent que quarante-deux lieues dans le même eſpace. Car ſi quinze lieues Flamandes des routiers de mer, rempliſſent l'étendue d'un degré, qui comprend vingt-cinq lieues Françoiſes ; il eſt évident que quarante-deux des premieres & ſoixante-dix des autres, font préciſément la même étendue.

J'ai cru devoir remonter le Parana & l'Uruguay avec la plus ancienne des cartes des Révérends Peres ; mais la poſition d'une partie des *doctrines* ou peuplades, m'ayant paru différente dans la carte récente, je m'y ſuis attaché ſur cet article-là, parce que je ne doute pas que cette diverſité ne procede de quelque mutation dans l'emplacement de ces lieux. C'eſt auſſi ſur les deux exemplaires différens de la nouvelle carte, combinés l'un avec l'autre, que j'ai pris le détail des environs de la ville de l'Aſſomption. L'ancienne carte marque des villes ou établiſſemens au Maracayu, que la nouvelle ne marque point. Si ces établiſſemens ne ſubſiſtent plus (ce que je ne ſçai pas poſitivement), il n'eſt pas mal que la mémoire s'en conſerve ſur la carte, de même que d'un aſſez grand nombre de Miſſions que les Révérends Peres Jéſuites avoient

d'abord établi dans une grande étendue de pays au-delà des Miſſions d'aujourd'hui, & que l'ancienne carte du Paraguay nous donne déja pour éteintes.

La mer du nord ferme la carte d'un côté, comme la mer du ſud la ferme de l'autre. Le giſement de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie juſqu'à Saint-Vincent, eſt tel à-peu-près que dans d'autres cartes. Quoique ce giſement, s'il étoit exactement connu, fût établi par lui-même, ici il n'étoit pas inutile d'étudier s'il convenoit à quelque meſure de l'épaiſſeur des terres en des endroits principaux. La latitude de l'Iſle de Sainte-Catherine, priſe dans un de nos plus exacts Voyageurs, étant plus ſeptentrionale que dans les cartes précédentes, il a bien fallu renvoyer la côte du continent voiſin. Ceux à qui le détail des autres cartes eſt connu, ou qui le conféreront avec celle dont il s'agit, s'appercevront qu'elle donne un pays rempli de circonſtances géographiques aux environs de Saint-Paul, qu'on ne voit point ailleurs, & que j'ai tiré des Portugais. La partie du Breſil qui tient à ce même quartier-là, ſi elle avoit été du ſujet de cette carte, nous fourniſſoit un champ plus vaſte à d'autres circonſ-

tances plus neuves encore, mais qui trouveront leur place autre part, Dieu aidant.

Il eſt peut-être néceſſaire, avant de finir, que je m'excuſe de n'avoir point établi bien poſitivement des bornes tout-à-fait préciſes aux diverſes régions renfermées dans la carte du Paraguay. Je n'ignore point que des Géographes, avant moi, n'y ont pas manqué, & que de plus ils ont inventé des Provinces particulieres de Rio de la Plata, Parana, Uruguay, &c., à chacune deſquelles ils ont eu ſoin d'aſſigner ſes bornes. Mais qu'il me ſoit permis de dire que c'eſt par retenue qu'on s'eſt abſtenu de tout cela dans la carte du Paraguay. On ne trouve point la diſtinction de telles Provinces dans les cartes des Révérends Peres Jéſuites, qui ſont ſur les lieux, & de plus il y a des circonſtances qui ne paroiſſent pas les admettre. Car, par exemple, il ne ſemble point du tout convenable de couper ou diviſer le diſtrict dans lequel les Miſſions des Révérends Peres Jéſuites ſont ramaſſées, & cependant on le fait inévitablement, en créant des Provinces particulieres de Parana & d'Uruguay. Ces noms appartiennent &

ſont propres à des rivieres ; ils ne ſont point attribués à des pays. Il eſt bien vrai que le nom de Paraguay, qui eſt proprement celui d'une riviere, a été pris auſſi pour déſigner la contrée : mais cette contrée qu'il déſigne, ne ſe borne pas aux rivages de la riviere de même nom. Il ſe répand également ſur le Parana & ſur l'Uruguay, & ne laiſſe point de place diſtincte pour des Provinces de ce nom.

S'il s'agiſſoit ici d'une carte de l'Europe, où chaque Etat a ſes limites déterminées bien préciſément, il ne ſeroit pas pardonnable à l'Auteur de cette carte de les avoir omis. Il pécheroit en un point des plus intéreſſans ; mais ſur un terrein vague & indécis, convient-il d'établir des limites auſſi marquées ? Il eſt vrai néanmoins qu'il ſe trouve, par-ci par-là, certains points qui paroiſſent déterminés. Par exemple, on établit ordinairement pour borne au Chili, l'entrée du Rio-Salado dans la mer, comme on l'a marqué par une ponctuation ſur la carte. Depuis ce commencement-là, juſqu'à la hauteur de la Province de Cuyo, qui eſt conſtamment de la juriſdiction du Chili, ce pays eſt cenſé borné par la Cordelliere. La vallée de

Palcipa

Palcipa & Rioxa ſont du Tucuman. Cè pays de Tucuman a pour derniere ville, du côté du nord, Xuxui. La contrée des Chichas eſt une dépendance du Pérou auquel on attribue à la vérité tout le rivage de la mer, juſqu'au Rio-Salado ; mais les vallées renfermées dans la Cordeiliere, ou qui pénetrent vers le Tucuman, ſont de ce dernier diſtrict, qui s'étend en longueur du nord au ſud, juſques & compris la ville & les environs de la nouvelle Cordoue. Le Chaco occupe les plaines qui ſont entre le Tucuman & la riviere du Paraguay. On peut lui attribuer l'établiſſement Eſpagnol de Tarija. Tout ce qui peut être regardé comme diſtrict de Santa-Cruz de la Sierra, paroît une dépendance du Pérou. A l'égard du Paraguay, il eſt conſtant qu'il a pour limitrophes des terres dépendantes du Bréſil.

On ne conteſte point au Bréſil les bords de la mer, juſques dans la riviere de la Plata, où les Portugais ont une colonie du S. Sacrement, près des petites iſles de Saint Gabriel. Les Eſpagnols les bornent à la riviere de Saint Jean qu'ils gardent ; & cet endroit de ſéparation qui paroît décidé, eſt effectivement marqué par des points ſur la carte. Mais

de tracer des limites plus ou moins avancées dans les terres, à cette continuation du Bréſil, c'eſt ce qu'il ne m'a pas paru permis de faire. Les Portugais ont réellement occupé une eſpace de pays à l'oueſt & au ſud de Piratininga, ou Saint Paul, & c'eſt auſſi chez eux que je l'ai trouvé décrit.

Si j'ai tenu les méridiens un peu plus près les uns des autres que dans la proportion ordinaire, c'eſt par rapport à quelques ſentimens particuliers ſur le diametre de la terre d'Orient en Occident.

Dans cette analyſe de la carte du Paraguay, on a négligé un menu détail, qui auroit groſſi exceſſivement cet écrit. Il reſte ſeulement à dire, que le Paraguay fait encore preuve de ce que la géographie doit aux Révérends Peres Jéſuites, puiſque ſans eux nous ſerions peut-être bornés pour ce qui concerne l'intérieur de ce pays-là, à un petit nombre de circonſtances, tirées avec peine de quelque hiſtoire Eſpagnole, ou à quelque route de voyageur que le deſſein de bien décrire un pays n'eût pas conduit dans celui-là.

EXTRAIT

D'une lettre du Pere Pierre Lozano, de la Compagnie de Jeſus, de la Province du Paraguay, au Pere Bruno Morales, de la même Compagnie, à la Cour de Madrid.

ON a reçu de *Lima* & de *Callao* les nouvelles les plus funeſtes.

Le 28 Octobre 1746, ſur les dix heures & demie du ſoir, un tremblement de terre s'eſt fait ſentir à *Lima* avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes toute la Ville a été renverſée de fond en comble. Le mal a été ſi prompt, que perſonne n'a eu le temps de ſe mettre en ſûreté, & le ravage ſi univerſel, qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant. Il n'eſt reſté que 25 maiſons ſur pied : cependant, par une protection particuliere de la Providence, de ſoixante mille habitans dont la Ville étoit compoſée, il n'en a péri que la douzieme partie, ſans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avoit été l'occaſion de leur ſalut : auſſi

l'ont-ils tous regardé comme une eſpece de miracle.

Il eſt peu d'exemples dans les hiſtoires d'un événement ſi lamentable, & il eſt difficile que l'imagination la plus vive puiſſe fournir l'idée d'une pareille calamité. Repréſentez-vous toutes les Egliſes détruites, généralement tous les autres édifices abattus, & les ſeules maiſons qui ont réſiſté à l'ébranlement, ſi maltraitées qu'il faudra néceſſairement achever de les abattre. Des deux tours de la Cathédrale, l'une a été renverſée juſqu'à la hauteur de la voûte de la nef; l'autre juſqu'à l'endroit où ſont les cloches, & tout ce qui en reſte eſt extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écraſé la voûte & les chapelles; & toute l'Egliſe a été ſi bouleverſée, qu'on ne pourra la rétablir, ſans en venir à une démolition générale.

Il en eſt arrivé de même aux cinq magnifiques Egliſes qu'avoient ici différens Religieux. Celles qui ont le plus ſouffert, ſont celles des Auguſtins & des Peres de la Merci. A notre grand Collége de Saint Paul, les deux tours de l'Egliſe ont été ébranlées du haut en bas; la voûte de la ſacriſtie & une par-

tie de la chapelle de Saint Ignace, ſont tombées. Le dommage a été à-peu-près égal dans toutes les autres Egliſes de la Ville, qui ſont au nombre de ſoixante-quatre, en comptant les chapelles publiques, les monaſteres & les hôpitaux.

Ce qui augmente les regrets, c'eſt que la grandeur & la magnificence de la plupart de ces édifices, pouvoit ſe comparer à ce qu'il y a de plus ſuperbe en ce genre. Il y avoit dans preſque toutes ces Egliſes des richeſſes immenſes, ſoit en peintures, ſoit en vaſes d'or & d'argent, garnis de perles & de pierreries, & que la beauté du travail rendoit encore plus précieux.

Il eſt à remarquer que dans les ruines de la paroiſſe de Saint Sébaſtien, on a trouvé le ſoleil renverſé par terre, hors du Tabernacle qui eſt demeuré fermé, ſans que la ſainte Hoſtie ait rien ſouffert. On a trouvé la même choſe dans l'Egliſe des Orphelins; le ſoleil caſſé, les criſtaux briſés, & l'Hoſtie entiere.

Les cloîtres, les cellules des Maiſons Religieuſes des deux ſexes, ſont totalement ruinés & inhabitables. Au Collége de Saint Paul, dont j'ai déja parlé, des bâtimens tous neufs, & qui viennent

d'être achevés, ſont remplis de crevaſſes. Les vieux corps de logis ſont encore en plus mauvais état. La maiſon du noviciat, ſon Egliſe, ſa chapelle intérieure, ſont entiérement par terre. La maiſon Profeſſe eſt auſſi devenue inhabitable. Un de nos Peres ayant ſauté par la fenêtre, dans la crainte d'être écraſé ſous les ruines de l'Egliſe, s'eſt caſſé le bras en trois endroits. La chûte des grands édifices a entraîné les petits, & a rempli de matériaux & de débris preſque toutes les rues de la Ville.

Dans l'épouvante exceſſive qui avoit ſaiſi tous les habitans, chacun cherchoit à prendre la fuite : mais les uns ont été auſſi-tôt enſevelis ſous les ruines de leurs maiſons, & les autres courant dans les rues étoient écraſés par la chûte des murs : ceux-ci, par les ſecouſſes du tremblement, ont été tranſportés d'un lieu à un autre, & en ont été quittes pour quelques légeres bleſſures ; ceux-là enfin ont trouvé leur ſalut dans l'impoſſibilité où ils ont été de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait conſtruire ſur le pont le Marquis de *Villagunera*, dernier Vice-Roi de ces Royaumes, & au haut duquel

il avoit fait placer une ſtatue équeſtre de Philippe V. Cet ouvrage ſi frappant par la majeſté & par la richeſſe de ſon architecture, a été renverſé & réduit en poudre. Le Palais du Vice-Roi, qui, dans ſa vaſte enceinte, renfermoit les ſalles de la Chancellerie, le Tribunal des Comptes, la Chambre Royale & toutes les autres Juriſdictions dépendantes du Gouvernement, a été tellement détruit, qu'il n'en ſubſiſte preſque plus rien. Le Tribunal de l'Inquiſition, ſa magnifique Chapelle, l'Univerſité Royale, les Colléges & tous les autres édifices de quelque conſidération ne conſervent plus que de pitoyables veſtiges de ce qu'ils ont été.

C'eſt un triſte ſpectacle, & qui touche juſqu'aux larmes, de voir, au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à ſe loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne ſçait ſi l'on ne ſera pas forcé à rétablir la Ville dans un autre endroit, quoique la premiere ſituation ſoit ſans contredit la plus commode pour le commerce, étant aſſez avancée dans les terres, & n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choſes qui a le plus ému la compaſſion, c'eſt la triſte ſituation des

Religieuſes qui ſe trouvent tout-à-coup ſans aſyle, & qui n'ayant preſque que des rentes conſtituées ſur différentes maiſons de la Ville, ont perdu dans un inſtant le peu de bien qu'elles avoient pour leur ſubſiſtance. Elles n'ont plus d'autre reſſource que la tendreſſe de leurs parens, ou la charité des fideles. L'autorité eccléſiaſtique leur a permis d'en profiter, & leur a donné pour cela toutes les diſpenſes néceſſaires. Les ſeules Récolettes ont voulu demeurer dans leur monaſtere ruiné, s'abandonnant à la Divine Providence.

Chez les Carmélites de Sainte Théreſe, de vingt-une Religieuſes, il y en a eu douze d'écraſées avec la Prieure, deux Converſes & quatre Servantes. A la Conception, deux Religieuſes, & une ſeule au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains & les Auguſtins, il y a eu treize Religieux tués; deux chez les Franciſcains; deux à la Merci. Il eſt étonnant que toutes ces Communautés étant très-nombreuſes, le nombre des morts ne ſoit pas plus conſidérable.

Nous avons eu à notre noviciat pluſieurs eſclaves & domeſtiques écraſés; mais aucun de nos Peres, dans nos dif-

férentes maiſons, n'a perdu la vie. Il paroît que les Bénédictins, les Minimes, les Peres Agoniſans, les Freres de Saint Jean de Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte Anne, fondé par le premier Archevêque de Lima, en faveur des Indiens des deux ſexes, il y a eu ſoixante-dix malades écraſés dans leur lit par la chûte des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille. C'eſt ce qu'aſſure la relation, qui paroît être la plus fidelle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y regne un plus grand air de ſincérité, & que d'ailleurs, pour les différens détails, elle s'accorde plus parfaitement avec tout ce qui a été écrit de ce Pays-là.

Parmi les morts, il y a eu très-peu de perſonnes de marque. On nomme Dom Martin *de Olivade*, ſon épouſe & ſa fille, qui étant ſortis de leur maiſon, ſe ſont trouvés dans la rue, ſous un grand pan de muraille, au moment qu'il eſt tombé. Dom Martin eſt venu à bout de ſe tirer de deſſous les ruines; mais lorſqu'il a appris que ſon épouſe qu'il aimoit tendrement, étoit écraſée, il en eſt mort de douleur. Une circonſtance ſinguliere, & qui ſemble ajouter au

malheur de cette aventure, c'eſt que ce Gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à ſe mettre en ſûreté, & qu'il ne lui ſeroit arrivé aucun mal, s'il étoit reſté chez lui, ſa maiſon étant une de celles qui n'ont point été renverſées.

Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre ſainte. On n'oſoit approcher des Egliſes, dans la crainte que cauſoient les nouvelles ſecouſſes qui ſe ſuccédoient les unes aux autres. On a donc creuſé d'abord des foſſes dans les places & dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce déſordre, le Vice-Roi a convoqué la Confrérie de la Charité, qui, aidée des Gouverneurs de Police, s'eſt chargée de porter les cadavres dans toutes les Egliſes ſéculieres & régulieres, & s'eſt acquittée de cette périlleuſe commiſſion avec une extrême diligence, afin de délivrer au plutôt la Ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laiſſé de coûter la vie à pluſieurs, à cauſe de la puanteur des corps ; & l'on appréhende avec raiſon que tout ceci ne ſoit ſuivi de grandes maladies, & peut-être d'une peſte générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets, ou chevaux

écraſés qui pouriſſent, & qu'il a été impoſſible juſqu'à préſent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu ſouffrir les premiers jours, tout étant en confuſion, & n'y ayant pas un ſeul grenier, ni un ſeul magaſin de vivres qui ait été conſervé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'eſt au port de *Callao*: Le tremblement de terre s'y eſt fait ſentir avec une extrême violence à la même heure qu'à *Lima*. Il n'y a eu d'abord que quelques tours & une partie des remparts, qui aient réſiſté à l'ébranlement. Mais une demi heure après, lorſque les habitans commençoient à reſpirer & à ſe reconnoître, tout-à-coup la mer s'enfle, s'éleve à une hauteur prodigieuſe, & retombe avec un fracas horrible ſur les terres, engloutiſſant tous les gros navires qui étoient dans le port; élançant les plus petits par deſſus les murailles & les tours, juſqu'à l'autre extrémité de la ville; renverſant tout ce qu'il y avoit de maiſons & d'Egliſes; ſubmergeant tous les habitans : de ſorte que *Callao* n'eſt plus qu'un amas confus de gravier & de ſable, & qu'on ne ſçauroit diſtinguer le lieu

où cette ville étoit ſituée, qu'à deux grandes portes & quelques pans de mur du rempart qui ſubſiſtent encore.

On comptoit à *Callao* ſix maiſons de Religieux; une de Dominicains, une de Franciſcains, une de la Merci, une d'Auguſtins, une de Jéſuites, & une de ſaint Jean de Dieu. Il y avoit actuellement chez les Dominicains, ſix de leurs Religieux de *Lima*, tous ſujets d'un mérite diſtingué, qui étoient occupés aux exercices d'une Octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable au Seigneur. Les Franciſcains avoient auſſi chez eux un grand nombre de leurs confreres de Lima, qui étoient venus recevoir le Commiſſaire général de l'Ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain. Tous ces Religieux ont péri miſérablement; & de tous ceux qui étoient dans la ville, il ne s'eſt ſauvé que le ſeul Pere *Arizpo*, Religieux Auguſtin.

Le nombre des morts, ſelon les relations les plus authentiques, eſt d'environ ſept mille, tant habitans qu'étrangers; & il n'y a eu que près de cent perſonnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait faire Don

Joſeph *Marſo y Velaſco*, Viceroi du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à *Lima* qu'à *Callao*, paſſe onze mille.

On a appris par quelques-uns de ceux qui ſe ſont ſauvés, que pluſieurs habitans de cette derniere ville, s'étant ſaiſis de quelques planches, avoient flotté long-temps au-deſſus des eaux, mais que le choc & la force des vagues les avoient briſés la plûpart contre des écueils. Ils racontent auſſi que ceux qui étoient dans la ville ſe voyant tout-à-coup envelopés des eaux de la mer, furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auroient pu les ouvrir ces portes, à quoi cette précaution auroit-elle ſervi, ſinon à les faire périr plutôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toute part? Quelques-uns ſe ſont jettés par deſſus les murailles pour gagner quelque barque; entr'autres le Pere *Yguanco* de notre Compagnie trouva moyen d'aborder au navire nommé *l'Aſſembro*, dont le Contre-maître, touché de compaſſion, fit tous ſes efforts pour le ſecourir. Mais vers les quatre heures du matin, un

nouveau coup de mer étant ſurvenu, & les ancres ayant caſſé, le navire fut jetté avec violence au milieu de *Callao*, & le Jéſuite y périt.

Dans les intervalles où les eaux baiſſoient, on entendoit des cris lamentables, & pluſieurs voix d'Eccléſiaſtiques & de Religieux, qui exhortoient vivement leurs freres à ſe recommander à Dieu. On ne ſçauroit donner trop d'éloges au zele héroïque du Pere *Alphonſe de Loſrios*, Ex-provincial des Dominicains, qui, au milieu de ce déſordre effroyable, s'étant vu en état de ſe ſauver, refuſa de le faire, en diſant : *Quelle occaſion plus favorable puis-je trouver de gagner le Ciel, qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple, & pour le ſalut de tant d'ames?* Il a été enveloppé dans ce naufrage univerſel, en rempliſſant avec une charité ſi pure & ſi déſintéreſſée les fonctions de ſon miniſtere.

Comme les eaux ont monté plus d'une lieue par-delà *Callao*, pluſieurs de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers *Lima*, ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui ſont ſurvenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires grands & petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, & les quatre derniers

ont paru échoués au milieu des terres. Le Viceroi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires, on n'a pu ſauver que la charge du navire *Elſocorro*, qui conſiſtoit en bled & ſuif, & qui a été d'un grand ſecours pour la ville de *Lima*. On a auſſi tenté de tirer quelque avantage du vaiſſeau de guerre le *Saint Firmin*, mais la choſe a paru impoſſible. Enfin pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il ſuffit de dire qu'elle a tranſporté l'Egliſe des Auguſtins preſque entiere juſqu'à une Iſle aſſez éloignée, où on l'a depuis apperçue.

Il y a une autre iſle, qu'on nomme l'iſle de *Callao*, où travailloient les forçats à tirer la pierre néceſſaire pour bâtir. C'eſt dans cette iſle que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage, ſe ſont trouvés après l'éloignement des eaux ; & le Viceroi a auſſi-tôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'eſt faite à *Callao* eſt immenſe, parce que les grandes boutiques qui fourniſſent la ville de *Lima* des choſes néceſſaires, & où ſont les principaux dépôts de ſon commerce, étoient alors extraordinairement rem-

plies de grains, de ſuif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain, & de toutes ſortes de marchandiſes. Ajoutez à cela les meubles & les ornemens des Egliſes où tout éclatoit en or & en argent; les arſenaux, & les magaſins du Roi qui étoient pleins; tout cela, ſans compter la valeur des maiſons & des édifices ruinés, monte à une ſomme exceſſive; & ſi l'on y joint encore ce qui s'eſt perdu d'effectif à Lima, la choſe paroîtra incroyable à quiconque ne connoît pas le degré d'opulence de ce Royaume. Par la ſupputation qui s'en eſt faite, pour rétablir les choſes dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de ſix cens millions.

Pendant cette affreuſe nuit qui anéantit *Callao*, les habitans de *Lima* étoient dans de continuelles allarmes, à cauſe des mouvemens redoublés qui faiſoient trembler la terre aux environs, & parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables ſecouſſes. Toute leur eſpérance étoit dans la ville même de *Callao*, où ils ſe flattoient de trouver un aſyle & des ſecours. Leur douleur devint donc un véritable déſeſpoir, lorſqu'ils apprirent que *Callao* n'étoit

plus. Les premiers qui en apporterent la nouvelle, furent des ſoldats que le Viceroi avoit envoyés pour ſçavoir ce qui ſe paſſoit ſur les côtes. Jamais on n'a vu une conſternation pareille à celle qui ſe répandit alors dans *Lima*. On étoit ſans reſſource; les tremblemens continuoient toujours, & l'on en compta, juſqu'au 29 Novembre, plus de ſoixante, dont quelques-uns furent très-conſidérables. Je laiſſe à imaginer quelle étoit la ſituation des eſprits dans de ſi étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les Prédicateurs & les Confeſſeurs ſe partagerent dans tous les quartiers pour conſoler tant de miſérables, & les exhorter à profiter de ce fleau terrible pour recourir à Dieu par la Pénitence. Le Viceroi ſe montra par tout, s'employa ſans relâche à ſoulager les maux de ces infortunés Citoyens.

On peut dire que c'eſt un bienfait de la Providence d'avoir donné à *Lima*, dans ſon malheur, un Viceroi auſſi plein de zele, d'activité & de courage. Il a fait voir en cette occaſion des talens ſupérieurs & des qualités ſurprenantes. C'eſt une juſtice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui, la faim auroit

achevé de détruire tout ce qui reſtoit d'habitans. Tous les vivres qu'on attendoit de *Callao* étoient perdus; tous les fours étoient détruits à *Lima*; tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés.

Dans ce peril extrême le Viceroi ne ſe déconcerta point; il envoya à tous les Baillis des provinces voiſines ordre de faire voiturer au plutôt les grains qui s'y trouvoient. Il raſſembla tous les boulangers; il fit travailler jour & nuit pour remettre les fours & les moulins en état; il fit rétablir tous les canaux, acquéducs, fontaines, afin que l'eau ne manquât point; il prit garde que les bouchers puſſent fournir de la viande à l'ordinaire, & il chargea les deux Conſuls de tenir la main à l'exécution de tous ces ordres.

Au milieu de tant de ſoins, il n'a pas négligé ce qui regardoit le ſervice du Roi. Après avoir fait tirer de deſſous les ruines toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des Officiers à *Callao* pour ſauver le plus qu'il ſe pouvoit des effets du Roi, & il a mis des Gardes à l'Hôtel de la Monnoie pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or & d'argent.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient ſans ſépulture, & que la mer y rejettoit à chaque inſtant une quantité prodigieuſe de meubles & de vaiſſelle d'or & d'argent, il donna ſur le champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix, il voulut que les Officiers les retiraſſent & en tinſſent un regiſtre exact où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit; il fit défenſe, ſous peine de la vie, à tout particulier de rien prendre de tout ce qui ſeroit ſur les côtes; & pour ſe faire obéir en ce point important, il fit dreſſer deux potences à *Lima*, & deux à *Callao*; & quelques exemples de ſévérité faits à propos tinrent tout le monde en reſpect.

Depuis la perte de la garniſon de *Callao*, le Viceroi n'avoit plus que cent cinquante ſoldats de troupes réglées avec autant de miliciens; cependant il ne laiſſa pas de doubler par-tout les gardes, pour réprimer l'inſolence du peuple, & ſur-tout des Negres & des Eſclaves. Il en compoſa trois patrouilles différentes, qu'il fit roder inceſſamment dans la Ville, pour prévenir les vols, les

querelles, les aſſaſſinats, qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confuſion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on allât ſur les grands chemins acheter le bled qui arrivoit. Il a ordonné que tout le le bled fût premiérement porté au milieu de la place, ſous peine de deux cens coups de fouet pour les perſonnes de baſſe extraction, & d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces diſpoſitions auſſi ſagement imaginées que vigoureuſement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant le dernier jour de Novembre, ſur les quatres heures & demie du ſoir, tandis qu'on faiſoit la proceſſion de Notre-Dame de la Merci, tout-à-coup il il ſe répandit un bruit par toute la ville que la mer venoit encore une fois de franchir ſes bornes, & qu'elle étoit déja près de *Lima*. Sur le champ, voilà tout le peuple en mouvement; on court, on ſe précipite, il n'eſt pas juſqu'aux Religieuſes qui, dans la crainte d'une prochaine ſubmerſion, ne ſortent de leurs Cloîtres, fuyant avec le peuple, & chacun ne ſongeant plus qu'à ſauver ſa vie. La foule des fuyards augmentoit l'épouvante. Les uns ſe jettent vers le mon-

Saint Chriſtophe, les autres vers le mont Saint Barthelemi, on ne ſe croit nulle part en ſureté. Dans ce mouvement général, il n'a péri qu'un ſeul homme; Dom *Pedro Landro* grand Tréſorier, qui en fuyant à cheval eſt tombé & s'eſt tué.

Le Viceroi qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit auſſi-tôt que ce n'étoit qu'une terreur panique. Il affecta donc de reſter au milieu de la place, où il avoit établi ſa demeure, s'efforçant de perſuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des ſoldats pour arrêter le peuple; mais il leur fut impoſſible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, & parla avec tant d'autorite & de confiance, qu'il fut obéi à l'inſtant, & que chacun revint ſur ſes pas.

Quelques Monaſteres de Religieuſes, qui ont des rentes ſur la caiſſe royale, ont eu recours à lui, pour lui repréſenter le triſte état où elles étoient réduites. Elles l'ont prié d'ordonner au Gouverneur de Police de veiller à leur défenſe pour les garantir de toute inſulte. Cette demande & pluſieurs autres de cette nature ont engagé le Viceroi

à donner ordre que l'on fît un écrit général des réparations les plus preſſantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitans en ſûreté. Il a voulu même que l'on dreſſât des plans pour la réédification de cette ville ; & il s'eſt propoſé de faire déſormais bâtir les maiſons avec aſſez de ſolidité pour pouvoir réſiſter à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération, eſt M. Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, envoyé par le Roi de France pour découvrir la figure de la terre, & qui depuis quelque temps occupe par ordre du Viceroi, la charge de Profeſſeur des Mathématiques à *Lima*, juſqu'à ce qu'il puiſſe trouver les moyens de repaſſer en France.

Ce qui embarraſſoit le plus le Viceroi, ſur-tout dans les circonſtances d'une gerre actuelle, étoit le Fort de *Callao* qui eſt la clef de ce Royaume. C'eſt pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans *Lima*, il s'eſt tranſporté avec Monſieur Godin à *Callao*, pour choiſir un terrein où l'on pût conſtruire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, & y établir des magaſins ſuffiſans, afin que le commerce ne ſoit pas interrompu.

Au reſte, le tremblement de terre a fait auſſi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté juſqu'à *Canneto*, & de l'autre juſqu'à *Chancay* & *Guaura*. Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très-ſolide, a été abattu; mais comme c'eſt un grand paſſage, le Viceroi a ordonné qu'on le rétablît au plutôt; on ne ſçait pas encore au juſte ce qui eſt arrivé dans les autres endroits voiſins de *Lima* & de *Callao*. Les relations qu'on attend nous en apprendront ſans doute quelques particularités.

A Cordoue de Tucuman le premier Mars 1747.

LETTRE

Du Révérend Pere Morghen, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à M. le Marquis de Reybac, &c.

A Guacho, le 20 Septembre 1755.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de vous envoyer l'an paſſé la deſcription du Chili, d'après les obſervations d'un de nos Miſſionnaires, qui l'a parcouru. Je n'oſe me flatter d'avoir dignement rempli les momens que vous avez bien voulu conſacrer à la lecture de cette lettre que je vous prie de ne regarder que comme un foible témoignage de ma reconnoiſſance & de mon atachement. Si j'entreprends aujourd'hui de vous extraire ce que j'ai remarqué de plus intéreſſant dans une autre ralation du même Miſſionnaire, concernant le Pérou, c'eſt que j'aime à me perſuader que la diſtance des lieux ne diminue rien de l'amitié dont vous m'honorez, & que vous

vous apprendez avec plaiſir que j'exiſte encore, malgré les infirmités de l'âge & les fatigues continuelles d'une Miſſion laborieuſe & pénible.

Il ſeroit peut-être à propos de ſuivre notre Miſſionnaire dans ſes courſes. Cependant j'ai cru devoir changer l'ordre de ſa narration, & commencer par la capitale du Pérou, dont la deſcription termine ſon récit. Je n'ai point oublié, Monſieur, les brillans tableaux que vous m'avez faits autrefois de ce pays; mais j'oſe vous aſſurer qu'ils ſont peu conformes à la vérité, & que les voyageurs qui nous en ont ſuggéré l'idée, ſe ſont moins embarraſſés de dire le vrai, que de charmer l'eſprit de leurs lecteurs. Au reſte, je ne prétends point que le Pérou ſoit un de ces pays ingrats & ſauvages qui n'ont rien d'agréable pour les étrangers. On y trouve certainement une grande partie des choſes qui attirent les voyageurs curieux de ſingularités; mais on pouroit rabattre beaucoup de l'image qu'on s'en eſt formée en Europe. Vous en jugerez, Monſieur, par le récit du Miſſionnaire dont je ne ſuis, pour ainſi dire, que le ſimple copiſte.

Lima eſt la capitale du Pérou. Les Eſpagnols qui la découvrirent le jour

de l'Epiphanie, changerent ſon nom en celui de *Ciudad de los Reges* (ville des Rois.) Cette ville eſt ſituée au pied d'une montagne, peu haute pour ce pays, mais qui le ſeroit beaucoup pour le nôtre. Une riviere, ou plutôt un large torrent en baigne les murs, & diſtribue ſes eaux par des canaux ſouterrains dans tous les quartiers de la ville, ce qui contribue beaucoup à en purifier l'air qui y eſt naturellement aſſez mal-ſain. Les environs de Lima ſont arides & produiſent peu de verdure. Ce n'eſt même que depuis quelques années qu'on y ſeme du bled, & il n'y croîtroit pas s'il ne ſe levoit tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre, car il n'y pleut jamais.

On trouve au nord, entre la ville & la montagne dont j'ai parlé, une promenade publique, qui ſeroit charmante, & peut-être unique dans ſon eſpece, ſi l'art y ſecondoit la nature. C'eſt un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui ſont couverts en tout temps de fruits & de fleurs. On y reſpire une odeur agréable. Il ſeroit à ſouhaiter que les habitans négligeaſſent moins l'entretien de ces arbres, dont le nombre di-

minue tous les jours. En entrant dans la ville du côté du cours, on rencontre un fauxbourg très-étendu, dont les maiſons ſont aſſez bien bâties. Entre ce fauxbourg & la ville, eſt la riviere, qu'on traverſe ſur un pont de pierre, & dont le point de vue m'a paru enchanteur; car on y voit de-là, d'un côté, la mer dans l'éloignement, & la riviere qui va s'y jetter après pluſieurs détours; & de l'autre la célebre vallée de Lima, que les Poëtes de cette ville ont ſi ſouvent chantée, & qui mérite en effet une grande partie de leurs louanges. La porte de la ville qui répond à ce pont, a quelqu'apparence de grandeur, & c'eſt peut-être le ſeul morceau d'architecture qui ſoit un peu régulier. Les maiſons n'ont ordinairement qu'un étage; le toît en eſt plat & fait en terraſſe; toutes les fênetres qui regardent ſur la rue ſont maſquées de jalouſies. En général les appartemens ſont vaſtes, mais ſans aucun ornement: ſix chaiſes, une eſtrade ou tapis, & quelque carreaux, compoſent tout l'ameublement des chambres. Dans les grandes maiſons il y a communément une ſalle bâtie à l'épreuve des tremblemens de terres, les murailles en ſont ſoutenues par

pluſieurs piliers enclavés irréguliérement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chûte, mais non pas la garantir des autres accidens.

Il y a dans Lima une grande place. C'eſt un quarré régulier : l'Egliſe Cathédrale, & le Palais de l'Archevêque, en forment une face ; le Palais du Viceroi en fait une autre. Les deux dernieres ſont formées par pluſieurs maiſons d'égale hauteur, qui paroiſſent belles, parce que les autres ne le ſont pas. Au milieu de cette place eſt un grand jet d'eau, orné de figures de bronze ; & le baſſin, qui eſt large & ſpacieux, ſert de fontaine publique.

Le Palais du Vice-Roi n'eſt beau ni dans ſon architecture, ni dans ſes ameublemens. La Maiſon-de-Ville n'a rien de plus diſtingué ; on y voit ſeulement l'hiſtoire des Indiens & de leurs Incas, de la main des peintres de Cuſco, qui paſſent pour les plus habiles du pays. Le goût de ces Peintres eſt tout-à-fait gothique ; car, pour l'intelligence du ſujet qu'ils repréſentent, ils font ſortir de la bouche de leurs perſonnages des rouleaux ſur leſquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire. L'intérieur des Egliſes eſt

riche en dorures & en buſtes d'argent maſſif, mais ſans art ; du reſte, l'architecture m'en a paru fort commune. On y voit pluſieurs tableaux, où ſont retracées les actions principales de Notre Seigneur ; la variété, le brillant, l'éclat des couleurs, & ſur-tout les noms des étrangers qui en ſont les auteurs, tout cela les fait eſtimer au-delà de leur mérite ; ce ne ſont que de très-mauvaiſes copies d'originaux fort foibles, & ſi je ne me trompe, les Eſpagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie, lorſqu'ils étoient maîtres du Milanois, car on y reconnoît viſiblement la touche de l'Ecole Lombarde, dont les peintures ſont plus riches en couleurs que conformes aux regles du bon goût.

Je pourrois m'étendre davantage ſur cette ville, vous en décrire les uſages, les mœurs, le gouvernement ; mais comme les uſages, les mœurs & le gouvernement de Lima ſont, à peu de choſes près, les mêmes que dans les villes d'Eſpagne, je n'en ferai point ici mention. Je terminerai cet article par une coutume aſſez ſinguliere qui ne regarde que les eſclaves : les Magiſtrats, pour alléger le poids de leurs fers, & adoucir un peu leur eſclavage, les di-

viſent en tribus, dont chacune a ſon Roi, que la ville entretient, & à qui elle donne la liberté. Ce phantôme de Roi rend la juſtice aux eſclaves de ſa tribu, & ordonne des punitions ſelon la qualité des crimes, ſans cependant pouvoir condamner les criminels à mort.

Lorſqu'un de ces Rois vient à mourir, la ville lui fait des obſeques magnifiques. On l'enterre la couronne en tête, & les premiers Magiſtrats ſont invités au convoi. Les eſclaves de ſa tribu s'aſſemblent, les hommes dans une ſalle où ils danſent & s'énivrent, & les femmes dans une autre, où elles pleurent le défunt, & forment des danſes lugubres autour du corps; elles chantent tour à tour des vers à ſa louange, & accompagnent leurs voix d'inſtrumens auſſi barbares que leur muſique & leur poéſie. Quoique tous ces eſclaves ſoient Chrétiens, ils ne laiſſent pas de conſerver toujours quelques ſuperſtitions de leurs pays, & l'on n'oſe leur interdire certains uſages auxquels ils ſont accoûtumés dès leur enfance, dans la crainte d'aigrir leur eſprit naturellement opiniâtre & ſoupçonneux.

Cette biſarre cérémonie dure toute la nuit, & ne finit que par l'élection d'un nouveau Roi. Si le ſort tombe ſur un

eſclave, la ville rend à ſon maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, & donne une femme au Roi s'il n'eſt pas encore marié, de ſorte que lui & ſes enfans ſont libres, & peuvent acquérir le droit de bourgeoiſie. C'eſt par cette politique que les Magiſtrats retiennent dans le devoir les eſclaves du pays, qui joignent à leurs vices naturels tous ceux que la ſervitude entraîne ou produit.

Quoique *Piſco* ne ſoit remarquable, ni par ſon étendue, ni par la beauté de ſes édifices, cependant on pourroit la regarder comme une des premieres villes du Pérou. L'an 1690, elle fut abîmée par des tremblemens : elle étoit ſituée ſur les bords de la mer. La terre s'étant agitée avec violence, la mer ſe retira à deux lieues loin de ſes bords ordinaires. Les habitans effrayés d'un ſi étrange événement, ſe ſauverent dans les montagnes ; après la premiere ſurpriſe, quelques-uns eurent la hardieſſe de revenir pour contempler ce nouveau rivage ; mais tandis qu'ils le conſidéroient, la mer revint en fureur & avec tant d'impétuoſité, qu'elle engloutit tous ces malheureux, que la fuite & la viteſſe de leurs chevaux ne purent dérober à la mort. La ville fut ſubmergée & la mer pénétra fort avan

dans la plaine. La rade où les vaiſſeaux jettent l'ancre aujourd'hui, eſt le lieu même où la ville étoit aſſiſe autrefois.

Cette ville ayant été ruinée de la ſorte, fut rebâtie à un quart de lieue de la mer. Sa ſituation eſt aſſez agréable: La nobleſſe de la Province y fait ſon ſéjour, & le voiſinage de Lima y amene une foule de négocians lorſque nos vaiſſeaux y abordent. On peut jetter l'ancre ou devant la Ville, ou dans un enfoncement qui eſt à deux lieues plus haut vers le midi. Ce dernier ancrage eſt le meilleur, mais le moins commode, parce que ce canton eſt déſert.

Ce pays m'a paru fort beau, & l'air y eſt plus pur que dans les autres ports du Pérou; il y a pluſieurs Egliſes à Piſco; mais elles ſont plus riches que belles; cependant j'ai vu avec beaucoup de plaiſir un Monaſtere de Peres Récolets, qui eſt ſitué au bout d'une avenue d'oliviers, dans un lieu très-ſolitaire. L'Egliſe en eſt propre & bien entretenue, & les cloîtres en ſont d'une ſimplicité charmante. A deux ou trois lieues de là on trouve une montagne, où l'on prétend que les Indiens s'aſſembloient autrefois pour adorer le ſoleil. La Tradition marque que ces Sauvages jettoient du haut de cette

montagne, dans la mer, des pieces d'or & d'argent, des émeraudes, dont le pays abondoit, & quantité d'autres bijoux qui étoient en uſage parmi eux. Cette montagne eſt ſi fameuſe dans la province, que c'eſt la premiere choſe que les étrangers vont voir à leur arrivée. J'ai ſuivi la coutume établie, mais je n'ai rien trouvé qui fût digne de la curioſité d'un voyageur.

En quittant le territoire de Piſco, j'entrai dans la Province de Chinca, qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la Province. Ce bourg étoit autrefois une ville puiſſante, qui, dans ſon étendue, contenoit près de deux cens mille familles. On comptoit dans cette Province pluſieurs millions d'habitans; actuellement elle eſt déſerte, car à peine y reſte-t-il deux cens familles. Je trouvai ſur ma route quelques monumens érigés pour conſerver la mémoire de ces géants dont parle l'hiſtoire du Pérou, & qui furent frappés de la foudre pour un crime qui fit deſcendre autrefois le feu du Ciel ſur les villes de Sodome & de Gomorrhe. Voici à ce ſujet la tradition des Indiens. Ces peuples diſent que pendant un déluge qui inonda leur pays, ils ſe retirerent

ſur les plus hautes montagnes juſqu'à ce que les eaux ſe fuſſent écoulées dans la mer ; que lorſqu'ils deſcendirent dans les plaines, ils y trouverent des hommes d'une taille extraordinaire, qui leur firent une guerre cruelle ; que ceux qui échapperent à leur barbarie, furent obligés de chercher un aſyle dans les cavernes des montagnes ; qu'après y avoir demeuré pluſieurs années, ils apperçurent dans les airs un jeune homme qui foudroya les géants, & que, par la défaite de ces uſurpateurs, ils rentrerent en poſſeſſion de leurs anciennes demeures. On n'a pu ſçavoir en quel temps ce déluge eſt arrivé ; c'eſt peut-être un déluge particulier tel que celui de la Theſſalie, dont on démêle la vérité parmi les fables que les anciens nous ont laiſſées de Deucalion & de Pirrha. Quant à l'exiſtence & au crime des géants, je ne m'y arrêterai point, d'autant plus que les monumens que j'ai vus n'ont aucune trace d'antiquité. Les veſtiges des guerres fameuſes qui ont dépeuplé cette Province, ſont quelque choſe de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'eſt plus qu'un vaſte déſert qui vous attriſte ſur le malheureux ſort de ces anciens habitans ; on ne peut y paſſer ſans être ſaiſi

d'effroi, & l'humeur ſombre & tranquille du peu d'Indiens qu'on y voit, ſemble vous rappeller ſans ceſſe les infortunes & la mort de leurs aïeux. Ces Indiens conſervent très-cherement le ſouvenir du dernier de leurs Incas, & s'aſſemblent de temps en temps pour célébrer ſa mémoire. Ils chantent des vers à ſa louange, & jouent ſur leurs flûtes des airs ſi lugubres & ſi touchans, qu'ils excitent la compaſſion de tous ceux qui les entendent. On a vu des effets frappans de cette muſique. Deux Indiens, attendris par le ſon des inſtrumens, ſe précipiterent, il y a quelques jours, du haut d'une montagne eſcarpée, pour aller rejoindre leur Prince, & lui rendre dans l'autre monde les ſervices qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette ſcène tragique ſe renouvelle ſouvent, & éterniſe par-là, dans l'eſprit des Indiens, le douloureux ſouvenir des malheurs de leurs ancêtres.

On rencontre dans la Province de Chinca, pluſieurs tombeaux antiques. J'en ai vu un dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient encore preſque entiers. A côté d'eux étoient quatre pots d'argile, quatre taſſes, deux chiens & pluſieurs pieces d'argent. C'étoit-là ſans

doute la maniere dont les Indiens inhumoient leurs morts. Comme ils adoroient le ſoleil, & qu'ils s'imaginoient qu'en mourant ils devoient comparoître devant cet aſtre, on mettoit dans leurs tombeaux ces ſortes de préſens pour les lui offrir & le fléchir en leur faveur. Les Hiſtoriens conviennent que dans pluſieurs endroits du Pérou, les cadavres conſervent long-temps leur forme naturelle. Soit que l'extrême ſéchereſſe de la terre produiſe cet effet, ſoit qu'il y ait quelqu'autre qualité qui maintienne les corps ſans corruption, il eſt certain qu'il n'eſt pas rare d'en trouver d'entiers après pluſieurs années.

Arica, autre petite ville du Pérou, n'eſt pas plus conſidérable que Piſco, mais elle eſt beaucoup plus renommée à cauſe du commerce qu'y font les Eſpagnols qui viennent du Potoſi, & des autres mines du Pérou. Cette Ville eſt ſituée à 18 degrés 28 minutes de latitude méridionale : ſa rade eſt fort mauvaiſe, & les vaiſſeaux y ſont expoſés à tous les vents.

Quoique Arica ſoit ſur le bord de la mer, l'air y eſt très-malſain, & on l'appelle communément le tombeau des François. Les habitans même du Pays

reſſemblent plutôt à des ſpectres qu'à des hommes ; les fièvres malignes, la pulmonie, & en général toutes les maladies qui proviennent, ou de la corruption de l'air, ou des influences de cette corruption ſur le ſang, ne ſortent preſque jamais de leur Ville. Il y a dans le voiſinage une montagne toujours couverte des ordures de ces oiſeaux de proie que nous appellons gouëllans & cormorans, & qui ſe retirent là pendant la nuit. Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou, & que les chaleurs y ſont exceſſives, ces ordures échauffées par les rayons du ſoleil, exhalent une odeur empeſtée qui doit infecter l'atmoſphère. Le nombre de ces oiſeaux eſt ſi grand, que l'air en eſt quelquefois obſcurci. Le Gouverneur en retire un gros revenu : on ſe ſert de leurs ordures pour engraiſſer les terres qui ſont ſéches & arides. Tous les ans il vient pluſieurs vaiſſeaux pour acheter de cette marchandiſe qui ſe vend aſſez cher, & dont tout le profit revient au Gouverneur. La montagne d'où on la tire eſt creuſe, & l'on aſſure, ſans beaucoup de fondement, qu'il y avoit autrefois une mine d'argent très-abondante. Les habitans du Pays ont là-deſſus

des idées fort ſingulieres. Ils s'imaginent que le diable réſide dans les concavités de cette montagne, auſſi bien que dans un autre rocher, appellé *Morno de los diablos*, qui eſt ſitué à l'embouchure des rivieres d'*Yta* & de *Sama*, à 15 lieues d'Arica. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Eſpagnols, y avoient caché des tréſors immenſes, & que le diable, pour empêcher les Eſpagnols d'en jouir, avoit tué pluſieurs Indiens qui vouloient les leur découvrir. Ils diſent auſſi qu'on entend ſans ceſſe un bruit épouvantable auprès de ces montagnes; mais comme elles ſont ſituées ſur le bord de la mer, je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans leurs concavités, ne produiſent cette eſpece de mugiſſement, que les Eſpagnols, qui ont l'imagination vive, & qui trouvent du merveilleux par-tout, attribuent à la puiſſance & à la malignité du diable.

Quelques jours après mon arrivée à Arica, il y eut un tremblement de terre ſi extraordinaire, qu'il ſe fit ſentir à deux cens lieues à la ronde. Tobija, Arreguipa, Tagna, Mochegoa, & pluſieurs autres petites Villes ou bourgs furent renverſés. Les montagnes s'écrou-

lerent, ſe joignirent & engloutirent les villages bâtis ſur les collines & dans les vallées. Ce déſordre dura deux mois entiers par intervalles. Les ſecouſſes étoient ſi violentes, qu'on ne pouvoit ſe tenir debout; cependant peu de perſonnes périrent ſous les ruines des maiſons, parce qu'elles ne ſont bâties que de roſeaux revêtus d'une terre fort légere. Je fus obligé de coucher près de ſix ſemaines ſous une tente qu'on m'avoit dreſſée en raſe campagne, ſans ſçavoir ce que je deviendrois. Enfin, je crus devoir quitter les environs d'une Ville où je craignois à tout moment d'être englouti, & je pris la route d'*Ylo*, petit bourg à quarante lieues delà. Mais avant de vous parler de ce nouvel endroit, je vais vous dire encore un mot d'Arica.

Le Gouvernement de cette Ville eſt un des plus conſidérables du Pérou, à cauſe du grand commerce qui s'y fait. En arrivant, je trouvai dans le port ſept vaiſſeaux François qui avoient liberté entiere de trafiquer. Le Gouverneur lui-même, qui eſt très-riche, & d'une probité infinie dans le commerce, faiſoit des achats conſidérables pour envoyer aux mines. Environ à une lieue

de la Ville, eſt une vallée charmante, remplie d'oliviers, de palmiers, de bananiers & autres arbres ſemblables, plantés ſur le bord d'un torrent qui coule entre deux montagnes, & qui va ſe jetter dans la mer près d'Arica. Je n'ai vu nulle part que là une ſi grande quantité de tourterelles & de pigeons ramiers, les moineaux ne ſont pas plus communs en France. On trouve auſſi dans cette partie du Pérou, un animal que les Indiens appellent *guanapo*, & les Eſpagnols *carniero de la tierra* (1). C'eſt une eſpece de mouton fort gros, dont la tête reſſemble beaucoup à celle du chameau. Sa laine eſt précieuſe & infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens ſe ſervent de ces animaux au lieu de bêtes de ſomme, & leur font porter deux cens, quelquefois 300 livres peſant ; mais lorſqu'ils ſont trop chargés ou trop fatigués, ils ſe couchent & refuſent de marcher. Si le conducteur s'obſtine à vouloir, à force de coups, les faire relever, alors ils tirent de leur goſier une liqueur noire & infecte, & la lui vomiſſent au viſage. J'ai vu encore aux

(1) Voyez le Dictionnaire Eſpagnol.

environs d'Arica une foule prodigieuſe de ces oiſeaux dont je vous ai parlé. Vous apprendrez ſans doute avec plaiſir la maniere curieuſe dont ils donnent la chaſſe aux poiſſons. Ils forment ſur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi lieue de circonférence, & ils preſſent leurs rangs à meſure que ce cercle diminue. Lorſque par ce moyen ils ont aſſemblé au milieu d'eux une grande quantité de poiſſons, ils plongent & les pourſuivent ſous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiſeaux, dont j'ignore le nom, mais dont le bec eſt long & pointu, vole au-deſſus du cercle, ſe précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chaſſe, & en reſſort incontinent avec ſa proie. Nos matelots attrapent ces derniers oiſeaux en plantant, à fleur d'eau, & à vingt ou trente pas du rivage, un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poiſſon. Ces oiſeaux fondent ſur cette proie, avec tant d'impétuoſité, qu'ils reſtent preſque toujours cloués à l'extrémité du pieu. Tous ces oiſeaux ont un goût déteſtable ; les matelots même peuvent à peine en ſupporter l'odeur. On voit pareillement ſur cette côte un nombre infini de baleines, de

loups marins, de pingouins & d'autres animaux de cette eſpece. Les baleines s'approchent même ſi près du rivage, qu'elles y échouent quelquefois. On m'avoit ſouvent parlé d'un poiſſon d'une groſſeur extraordinaire, à qui on avoit donné le nom de licorne; j'ai eu le plaiſir de le voir ſur les côtes d'Arica. Il eſt en effet d'une grandeur prodigieuſe. Il nage avec une rapidité ſinguliere, & il ne ſe nourrit guère que de bonites, de thons, de dorades & d'autres poiſſons de cette eſpece. Comme cet animal a une longue corne à la tête, & que les plus anciens pilotes n'en avoient jamais vu de ſemblable, on lui a donné le nom de licorne, nom qui lui convint auſſi bien que celui de *poiſſon ſpada* au poiſſon qui porte ce nom.

Je fus à peine à *Ylo*, bourg ſitué au bord de la mer à 17 degrés 40 minutes de latitude méridionale, que je m'empreſſai de voir, aux environs, une vallée délicieuſe, plantée d'oliviers, & arroſée par un torrent qui tarit en hiver, mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voiſines, enflent conſidérablement en été. Obſervez, Monſieur, que le mot d'hiver dont je me ſers, ne doit être entendu que

par rapport aux hautes montagnes du Pérou, & non par rapport à la plaine, où la chaleur & l'été ſont éternels. Les François avoient fait bâtir, dans cette vallée, un grand nombre de magaſins très-bien fournis; mais les derniers tremblemens de terre en ont renverſé la plus grande partie. Je ne m'arrêterai point à vous faire la deſcription d'Ylo; c'eſt un très-petit bourg où je n'ai rien vu de remarquable; c'eſt pourquoi je n'y ſuis reſté que cinq jours. Je n'ai pas fait un plus long ſéjour à Villa-Hermoſa, Ville célèbre par ſon attachement aux Rois d'Eſpagne. Elle eſt à 40 lieues d'Ylo du côté des montagnes. Au commencement du régne de Philippe V, dont vous ſçavez l'hiſtoire, cette Ville ſe montra d'une maniere qui fera toujours honneur à la généroſité de ſes habitans. Rappellez-vous l'affreuſe extrémité où ſe trouvoit le Roi d'Eſpagne dans ſes guerres avec l'Archiduc; rappellez-vous en même-temps les cruautés inouies que les Eſpagnols avoient exercées auparavant dans le Pérou, & vous verrez ſi cette Nation avoit droit d'attendre d'un Pays, qui devoit naturellement la déteſter, les ſervices eſſentiels qu'elle en a reçus. Cependant les femmes de Villa-

Hermoſa vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or, & tous les autres joyaux qu'elles poſſédoient ; les hommes vendirent également ce qu'ils avoient de plus précieux pour ſubvenir aux beſoins du Prince. Les uns & les autres ſe dépouillerent de tout de leur plein gré, uniquement dans l'intention de contribuer au ſoutien d'un Monarque que la fortune abandonnoit. Un trait de grandeur d'ame ſi caractériſtique & ſi touchant, eſt, pour les habitans de Villa-Hermoſa, un titre bien marqué à l'eſtime & aux bienfaits des Rois d'Eſpagne.

Guacho & *Guaura* ſont deux petites villes du même Royaume, qui ſont ſituées à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La premiere a un petit port à l'abri des vents d'oueſt & de ſud, mais fort expoſé à la tramontane ; en général elle eſt mal bâtie, mais elle eſt habitée par des Indiens d'une franchiſe & d'une bonne foi admirables dans le commerce qu'ils font de leurs denrées. Les vaiſſeaux qui partent du Pérou, ſoit pour retourner en France, ſoit pour aller à la Chine, peuvent y faire d'excellentes proviſions plus commodément & à meilleur marché qu'en aucun autre

endroit du Pérou ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que l'eau qu'on y prend ſe conſerve long-temps ſur mer ſans ſe corrompre. La ſeconde eſt aſſiſe dans le lieu le plus riant, le plus agréable & le plus champêtre du monde ; une riviere coule au milieu ; les maiſons y ſont plus commodes & beaucoup mieux bâties que par-tout ailleurs ; j'ai remarqué que les habitans de cette ville n'avoient preſqu'aucun des vices ordinaires à leur Nation. On peut regarder ce petit canton comme les délices du Pérou, ſi l'on conſidere la douceur du génie des habitans, l'aménité du climat, & la fertilité du pays. Je vous avoue, Monſieur, que je ſerois tenté d'y paſſer mes jours, ſi la Providence ne m'avoit point deſtiné à les finir dans les travaux de l'Apoſtolat.

En ſortant de cette derniere ville, je dirigeai ma route du côté de Cagnette, bourg de la Province de *Chinca*. Je ne vous détaillerai point tout ce que j'ai eu à ſouffrir dans ce voyage. Je vous dirai ſeulement que ce pays eſt un peu moins aride que les Provinces voiſines, à cauſe du grand nombre de rivieres qui l'arroſent ; ce ſont des torrens formés par les neiges fondues qui tombent

avec rapidité du haut des montagnes, & qui entraînent dans leur cours les arbres & les rochers qu'ils rencontrent; leur lit n'eſt pas profond, parce que les eaux ſe partagent en pluſieurs bras; mais leur cours n'en eſt que plus rapide. On eſt ſouvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, & l'on eſt heureux quand on ne trouve point de ces arbres & de ces rochers que les torrens roulent avec leurs flots, parce que les mules intimidées & déja étourdies par la rapidité & le fracas des chûtes d'eau, tombent facilement & ſe laiſſent ſouvent entraîner dans la mer avec le cavalier. A la vérité on trouve aux bords de ces torrens des Indiens appellés *Cymbadores*, qui connoiſſent les gués, & qui moyennant une ſomme d'argent, conduiſent les voitures, en jettant de grands cris pour animer les mules, & les empêcher de ſe coucher dans l'eau. Mais ſi on n'a pas ſoin de les bien payer, ils ſont capables de vous abandonner dans les endroits les plus dangereux & de vous voir périr ſans pitié.

J'arrivai enfin à Cagnete, après vingt-quatre heures de fatigues, de craintes & de périls. Je ſongeai d'abord à me

repoſer. Le lendemain je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre. Les habitans m'en parurent pauvres & miſérables; leur nourriture ordinaire eſt le bled d'inde & le poiſſon ſalé. C'eſt un pays ingrat, triſte & deſert. L'habillement des femmes eſt aſſez ſingulier, il conſiſte en une eſpece de caſaque qui ſe croiſe ſur le ſein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue d'environ dix pouces, dont la tête eſt ronde & plate, & a ſix ou ſept pouces de diametre; voilà toute la parure des femmes; pour les hommes ils ſont vêtus à peu près comme les autres Indiens.

Les eaux d'un torrent voiſin de Cagnete, s'étoient débordées lorſque j'entrai dans le territoire de ce bourg. Mes guides me dirent alors qu'on ne pouvoit, ſans beaucoup riſquer, continuer la route ordinaire, & qu'il falloit me réſoudre à faire une journée de plus, & à paſſer un pont qui ſe trouvoit entre deux montagnes; je ſuivis leur conſeil, mais quand je vis ce pont, ma frayeur fut extrême. Imaginez-vous deux pointes de montagnes eſcarpées & ſéparées par un précipice affreux, ou plutôt par un abîme profond, où deux torrens rapides ſe précipitent avec un bruit épouvan-

table. Sur ces deux pointes on a planté de gros pieux, auxquels on a attaché des cordes faites d'écorces d'arbre, qui paſſant & repaſſant pluſieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une eſpece de rets qu'on a couvert de planches & de ſable. Voilà tout ce qui forme le pont qui communique d'une montagne à l'autre. Je ne pouvois me réſoudre à paſſer ſur cette machine tremblante qui avoit plutôt la forme d'une eſcarpolette que d'un pont. Les mules paſſerent les premieres avec leur charge; pour moi je ſuivis en me ſervant & des mains & des pieds, ſans oſer regarder, ni à droite ni à gauche. Mais enfin la Providence me ſauva & j'entrai dans la Province de *Pachakamac*. Je paſſai en quittant le pont au pied d'une haute montagne, dont la vue fait frémir; le chemin eſt ſur le bord de la mer; il eſt ſi étroit qu'à peine deux mules peuvent y paſſer de front. Le ſommet de la montagne eſt comme ſuſpendu & perpendiculaire ſur ceux qui marchent au-deſſous, & il ſemble que cette maſſe ſoit à tout moment ſur le point de s'écrouler; il s'en détache même de temps en temps des rochers entiers, qui tombent dans la mer, & qui rendent ce chemin

min auſſi pénible que dangereux. Les Eſpagnols appellent ce paſſage *el mal paſſo d'aſcia*, à cauſe d'une mauvaiſe hôtellerie de ce nom qu'on trouve à une lieue de-là.

Dans l'eſpace de plus de quarante lieues, je n'ai pas vu un ſeul arbre, ſi ce n'eſt au bord des torrens, dont la fraîcheur entretient un peu de verdure. Ces deſerts inſpirent une ſecrette horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiſeau, & dans toutes ces montagnes je n'en ai vu qu'un appellé *condur*, qui eſt de la groſſeur d'un mouton, qui ſe perche ſur les montagnes les plus arides, & qui ne ſe nourrit que des vers qui naiſſent dans les ſables brûlans dont les montagnes ſont environnées.

La Province de Pachakamac eſt une des plus conſidérables du Pérou; elle porte le nom du Dieu principal des Indiens qui adorent le ſoleil ſous ce nom, comme l'auteur & le principe de toute choſe. La ville capitale de cette Province étoit fort puiſſante autrefois, & renfermoit plus d'un million d'ames dans ſon enceinte. Elle fut le théâtre de la guerre des Eſpagnols qui l'arroſerent du ſang de ſes habitans. Je paſſai au milieu des débris de cette grande

ville ; ſes rues ſont belles & ſpacieuſes ; mais je n'y vis que des ruines & des oſſemens entaſſés. Il regne parmi ces maſures un ſilence qui inſpire de l'effroi, & rien ne s'y préſente à la vue qui ne ſoit affreux. Dans une grande place qui m'a paru avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville, je vis pluſieurs corps que la qualité de l'air & de la terre avoit conſervés ſans corruption ; ces cadavres étoient épars çà & là ; on diſtinguoit aiſément les traits de leurs viſages, car ils avoient ſeulement la peau plus tendue & plus blanche que les Indiens n'ont coutume de l'avoir.

Je ne vous parlerai point de pluſieurs autres petites villes que j'ai vues dans ma route ; je me contenterai de vous dire qu'en général elles ſont pauvres, mal bâties, & très-peu fréquentées des voyageurs.

MÉMOIRE

HISTORIQUE

Sur un Miſſionnaire diſtingué, de l'Amérique méridionale.

LE Pere *Caſtagnares* naquit le 25 Septembre 1687 à Salta, capitale de la Province du Tucuman. Son ardeur pour les Miſſions ſe déclara de bonne heure, & le fit entrer chez les Jéſuites. Après le cours de ſes études, il ſe livra par préférence à la Miſſion des *Chiquites*. Pour arriver chez ces peuples, il fallut parcourir pluſieurs centaines de lieues, dans des plaines incultes, dans des bois, ſur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes & difficiles, coupés de rochers affreux & de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embraſés. Il parvint enfin chez les *Chiquites*. Ce pays eſt extrêmement chaud, & par la proximité du ſoleil ne connoît qu'une ſeule ſaiſon qui eſt un été perpétuel. A la vérité, lorſque le vent du midi s'éleve par intervalles, il occaſionne une eſpece de petit hiver; mais cet hiver prétendu

ne dure gueres de ſuite qu'une ſemaine, & dès le premier jour que le vent du nord ſe fait ſentir, il ſe change en une chaleur accablante.

La nature a étrangement à ſouffrir dans un pareil climat. Le froment & le vin y ſont inconnus. Ce ſont des biens que ces terres ardentes ne produiſent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croiſſent en Europe & même dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale.

Un plus grand obſtacle au ſuccès d'une ſi grande entrepriſe eſt l'extrême difficulté de la langue des *Chiquites* qui fatigue & rebute les meilleures mémoires. Le Pere Caſtagnares, après l'avoir appriſe avec un travail inconcevable, ſe joignit au Pere Suarez l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des *Samuques*, (peuple alors barbare, mais aujourd'hui Chrétien) dans l'intention de les convertir & de découvrir la riviere du *Pilcomayo*, pour faciliter la communication de la Miſſion des *Chiquites* avec celle des *Guaranis* qui habitent les rives des deux fleuves principaux; ces deux fleuves ſont le Parana & l'Urugay, leſquels forment enſuite le fleuve immenſe de la Plata. Quant au Pilcomayo, il

coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, preſque juſqu'à ce qu'il décharge ſes eaux dans le grand fleuve du Paraguay; & celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville *de los Corientes.*

Les Supérieurs avoient ordonné aux Peres Patigno & Rodriguez de ſortir du pays des *Guaranis*, avec quelques canots & un nombre ſuffiſant de perſonnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Aſſomption, & de remonter tous enſemble le bras le plus voiſin du *Pilcomayo.* Ils exécuterent ponctuellement cet ordre, & remonterent le fleuve l'eſpace de quatre cens lieues, dans le deſſein de joindre les deux autres Miſſionnaires des *Chiquites*, de gagner en paſſant l'affection des Infideles qui habitent le bord de ce fleuve, & de diſpoſer inſenſiblement les choſes à la converſion de ces barbares.

Le ſuccès ne répondit pas d'abord aux travaux immenſes qu'ils eurent à ſoutenir: mais le Pere Caſtagnares eut la conſtance de ſuivre toujours le même projet; il ne ſe rebuta point, & eſpéra contre toute eſpérance. Cette fermeté

eut ſa récompenſe. Les *Samuques* ſe convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le Pere étoit à l'habitation de Saint-Joſeph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout-à-coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiſte, éloignée de Saint-Joſeph de treize lieues, près de cent perſonnes, partie *Samuques*, partie *Cucutades*, ſous la conduite de leurs Caciques, demandant d'être mis au nombre des Catéchumenes. Quelle joie pour les Miſſionnaires & les Néophytes! Auſſi quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de ſi loin, & qui ſe préſentoient d'eux-mêmes! On baptiſa dès-lors les enfans de ces barbares. Mais parce que pluſieurs des adultes tomberent malades, le Pere Herbas, Supérieur des Miſſions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace.

Le Supérieur voulut ſe trouver lui-même à la fondation, & prit avec lui le Pere Caſtagnares, qui voyoit avec des tranſports de joye que de ſi heureux préparatifs commençoient à remplir les plus ardens de ſes vœux. Les

Peres mirent quarante jours à gagner les terres des *Samuques*, avec des travaux ſi exceſſifs, que le Pere Supérieur, plus avancé en âge, ne les put ſupporter, & qu'il y perdit la vie. Caſtagnares, d'une ſanté plus robuſte, & moins avancé en âge, réſiſta à la fatigue, & pénétra, avec les *Samuques* qui le ſuivoient, & quelques *Chiquites*, juſqu'aux *Cucutades* qui habitent le bord d'un torrent quelquefois preſqu'à ſec, & qui forme quelquefois un fleuve conſidérable. C'eſt-là qu'eſt aujourd'hui ſituée l'habitation de Saint-Ignace des *Samuques*. Il poſa les premiers fondemens; & ayant perdu ſon compagnon, il ſe vit preſque accablé des travaux qui retomboient tous ſur lui ſeul. Il avoit à ſouffrir les influences de ce rude climat, ſans autre abri qu'une toile deſtinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, & s'accoutumer à leur nourriture qui n'eſt que de racines ſauvages. Il s'appliqua ſur-tout à les humaniſer dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit gueres moins difficile que d'apprivoiſer des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais les forces de la grace appla-

niſſent toutes les difficultés, & rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu & du prochain.

Tel étoit celui du Pere Caſtagnares. Par ſa douceur, ſon affabilité, ſa prudence, & par les petits préſens qu'il faiſoit à ces barbares, il gagna abſolument leur amitié. De nouvelles familles venoient inſenſiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroiſſemens imprévus rempliſſoient de conſolation le zélé Miſſionnaire, & le faiſoient penſer à établir ſi bien cette fondation, que les Indiens n'y manquaſſent de rien, & ne penſaſſent plus à errer, ſelon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur ſubſiſtance dans les forêts. Mais comme le Pere ſe trouvoit ſeul, & qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre, & leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'étoit-là que de belles idées qu'il étoit impoſſible de réaliſer, juſqu'à ce qu'il lui arrivât du ſecours & des compagnons.

Cependant le Seigneur adoucit ſes peines, & lui faiſoit trouver de petites reſſources, d'autant plus ſenſibles qu'elles provenoient de l'affection de ſes Néophytes. Un *Samuque*, dont il n'a-

voit pas été queſtion juſques-là, alloit de temps en temps dans les forêts voiſines, ſans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât, tuoit un ſanglier, & alloit le mettre à la porte du Miſſionnaire; ſe retiroit enſuite, ſans demander aucune de ces bagatelles qu'ils eſtiment tant, & ſans même attendre aucun remerciment. L'Indien fit au Pere trois ou quatre fois ces préſens déſintéreſſés.

Une choſe manquoit à cette habitation; choſe abſolument néceſſaire, le ſel. Ce pays avoit été privé juſques-là de ſalines; mais on avoit quelque ſoupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des *Zatheniens*. Un grand nombre d'Indiens voulut s'en aſſurer & éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, ſans avoir découvert aucune marque qu'il y eut du ſel, un de ces Indiens monta ſur une petite éminence pour voir ſi de-là l'on ne découvriroit rien de ce qui étoit ſi ardemment déſiré. Il vit à très-peu de diſtance une mare d'eau colorée, environnée de bruyeres. La chaleur qu'il enduroit l'engagea à traverſer ces bruyeres pour aller ſe baigner. En entrant dans l'eau, il remarqua que la mare étoit couverte

d'une eſpece de verre, il enfonça ſa main, & la retira pleine d'un ſel à demi-formé. L'Indien ſatisfait appella ſes compagnons; & le Miſſionnaire en étant informé, prit des meſures pour faire des chemins ſurs qui y aboutiſſent & les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le Pere Caſtagnares entreprit enſuite avec ſes Indiens de conſtruire une petite Egliſe : & pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les enſemencer; mais comme les Indiens ne ſont point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, expoſé aux rigueurs du climat, & ſouvent le Pere arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, & il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les *Chiquites* faiſoient leur part de l'ouvrage; mais ils diſparurent tout-à-coup, & s'en retournerent chez eux. *Leur éloignement nous fit beaucoup de peine*, dit-un de nos Miſſionnaires, *parce qu'ils avoient ſoin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point apperçus avant leur éloignement de la crainte exceſſive que les Samuques ont de ces animaux, qu'ils*

fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus feroces. Ainſi nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions beſoin de viande, & à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait. Ce fut alors qu'arriva une avanture aſſez plaiſante. Les *Zathéniens* avec quelques *Samuques* & les *Cacutades*, ſe liguerent pour faire une invaſion dans la peuplade de ſaint Joſeph. Ils en étoient déja fort près lorſqu'un incident leur fit abandonner ce deſſein. Les vaches paiſſoient à quelque diſtance de l'habitation. La vue de ces animaux & leurs ſeules traces qu'apperçurent les *Zathéniens* leur cauſerent tant de frayeur, que, bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande & la plus ridicule précipitation.

Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompit les projets du Pere Caſtagnares; mais quoiqu'il fut ſans ſecours, & dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt ſa ſanté dont il faiſoit un ſi bon uſage. Il ne fut pas plutôt remis & convaleſcent, qu'il ſe livra à de plus grands travaux.

Il eſt un point de reſſemblance entre

les hommes apoſtoliques & les anciens Conquérans. Ceux-ci ne pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs Etats d'autres régions indépendantes, ſans brûler du deſir de les aſſervir & d'en augmenter leur Empire. Et les hommes apoſtoliques qui parcourent des contrées infidelles, quand ils ont ſoumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'Evangile, ſi on leur dit qu'au-delà il eſt une Nation chez qui le nom de Jeſus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter; il faut que leur zele ſe ſatisfaſſe, & qu'ils aillent y répandre la lumiere de l'Evangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne ſert qu'à les animer davantage: ils ſe croyent trop heureux, ſi au prix de leur ſang, ils peuvent arracher quelques ames à l'ennemi du ſalut. C'eſt ce qui détermina le Pere Caſtagnares à entreprendre la converſion des *Terenes* & des *Mataguais*.

Sa miſſion chez les *Terenes* n'eut pas de ſuccès, & il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de ſaint Ignace. Delà il ſongea à faire l'importante découverte du *Pilcomayo* dont nous avons déja parlé, & qu

devoit ſervir à la communication des miſſions les unes avec les autres. Après avoir navigé ſoixante lieues, ne pouvant continuer ſa route par eau; il prit terre & voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange réſolution! Le pieux Miſſionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverſer plus de trois cens lieues de pays qui n'étoient habités que de Nations féroces & barbares. Il connoiſſoit la ſtérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes ſeulement & une très-modique proviſion de vivres il oſa tenter l'impoſſible. Il voyagea dix jours, traverſant des terres inondées, dans l'eau juſqu'à la poitrine, ſe nourriſſant de quelques dates de palmiers, ſouffrant nuit & jour la perſécution des inſectes qui l'épuiſoient de ſang, il lui falloit ſouvent marcher pieds nuds dans des marécages couverts d'une herbe dure & ſi tranchante qu'elle ne faiſoit qu'une plaie de ſes pieds, qui teignoient de ſang les eaux qu'il traverſoit. Il marcha ainſi, juſqu'à ce qu'ayant perdu toutes ſes forces & manquant de tout, il fut obligé de ſe remettre ſur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de ſaint Ignace.

Son repos y fut court. La ſoif de la

gloire de Dieu le preſſa d'aller chez les barbares nommés *Mataguais*. Un Eſpagnol dont le nom étoit *Acozar*, ſincérement converti par les exhortations du Miſſionnaire, l'accompagna, malgré les repréſentations de ſes amis & l'évidence du danger. Ils arriverent : les barbares les reçurent bien. Mais il y avoit chez une Nation avancée dans les terres, un Cacique ennemi déclaré des Miſſionnaires, de leurs Néophytes & de tout ce qui conduiſoit au Chriſtianiſme. Ce perfide vint inviter le Pere à fonder une peuplade chez lui. Le Miſſionnaire croyant l'invitation ſincere vouloit s'y rendre ; mais il y eut des Indiens qui connoiſſoient la mauvaiſe intention du Cacique, & qui ne manquerent pas d'avertir le Pere du danger auquel il alloit s'expoſer.

Il réſolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers *Mataguais* qui l'avoient accueilli. Dans cet intervalle, il n'y eut point de careſſes qu'il ne fît au Cacique & à ſa troupe. Il le renvoya enfin avec promeſſe qu'auſſi-tôt qu'il auroit achevé la Chapelle qu'il vouloit bâtir, il paſſeroit dans ſa Nation pour s'y établir. Le Cacique diſſimulé ſe retira avec ſes

gens. Le Pere ſe croyant en pleine ſûreté, envoya ſes compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la conſtruction de la Chapelle, & les *Mataguais* qui lui étoient fideles pour les rapporter. Ainſi il reſta preſque ſeul avec *Acozar*. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la ſuite du traître Cacique retourna ſur ſes pas. Que voulez-vous, lui demanda le Pere? Il répondit qu'il revenoit pour chercher ſon chien qui s'étoit égaré ; mais il ne revenoit que pour remarquer ſi le Pere étoit bien accompagné; & le voyant preſque ſeul, il alla ſur le champ en donner avis à ſon Cacique, qui revint à l'inſtant avec tous ſes gens, aſſaillit le Pere avec une fureur infernale, & lui ôta ſacrilégement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à *Acozar* qui eut ainſi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme Apoſtolique. Auſſi-tôt ils mirent la croix en pieces : ils briſerent tout ce qui ſervoit au culte divin, & emporterent triomphans tous les petits meubles du Miſſionnaire, comme s'ils euſſent remporté une victoire mémorable. La mort, ou pour mieux dire, le martyre du Pere Auguſtin Caſtagnares arriva le 15 Septembre 1744, la cinquante-ſeptieme année de ſon âge.

LETTRE

Du Révérend Pere Cat, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Monſieur....

A Buenos-Ayres, le 18 Mai 1729.

Je me hâte, Monſieur, de remplir la promeſſe que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long & pénible, a été des plus heureux.

Je ſortis le huit de Novembre 1738, de la rade de Cadix, avec trois Miſſionnaires de notre Compagnie.

Pouſſé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, & la navigation fut ſi rapide, qu'en trois jours & demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé, nous fûmes obligés de louvoyer juſqu'au ſeize, jour auquel nous mouillâmes à la baye de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous arrêtâmes quelque temps pour faire de nouvelles proviſions.

Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le ſéjour d'un vaiſſeau arrêté dans

un port. Heureuſement nous ne reſtâmes pas long-temps dans celui où nous étions, car le vingt-ſix Janvier nous nous trouvâmes ſous le tropique du cancer. Je fus alors témoin d'un ſpectacle auquel je ne m'attendois guères. On vit paroître tout-à-coup ſur le vaiſſeau, dix ou douze avanturiers que perſonne ne connoiſſoit. C'étoit des gens ruinés, qui voulant paſſer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient gliſſés dans le navire parmi ceux qui y avoient porté les proviſions, & s'étoient cachés entre les balots. Ils ſortirent de leur retraite les uns après les autres, bien perſuadés qu'étant ſi avancé en mer on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le Capitaine indigné de voir tant de bouches ſurnuméraires, ſe livra à des tranſports de fureur qu'on eut bien de la peine à calmer; mais enfin on en vint à bout.

Quoique nous fuſſions ſous la Zone torride, nous n'étions cependant pas tout-à-fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le ſoleil étoit alors dans la partie du ſud, & qu'il régnoit un vent frais qui approchoit de la bize. Le printemps ſurvint tout-à-coup; quelques ſemaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne ceſſerent pour nous que

quand nous eûmes passé le tropique du Capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le dix-huit de Février nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque & bisarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, & précédés d'un hérault qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la platte-forme de la poupe, pour rendre compte au Préſident (1) de la ligne, des raisons qui les avoient engagés à venir naviger dans ces mers, & lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'Edit fut affiché au grand mât; les matelots le lurent les uns après les autres, car tel étoit l'or-

(1) Nom qu'on donna au principal acteur de la Comédie.

dre du Préſident, après quoi ils ſe retirerent dans le ſilence le plus reſpectueux & le plus profond. Le lendemain dès le matin on dreſſa ſur la platte-forme une table d'environ trois pieds de large ſur cinq de long : on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, & pluſieurs chaiſes à l'entour. Les matelots formerent une compagnie beaucoup plus nombreuſe que la veille, ils étoient habillés en dragons, & chacun d'eux étoit armé d'un ſabre & d'une lance. Ils ſe rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des Officiers à leur tête. Le Préſident arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières ridiculement hautaines, jointes à ſon air original & burleſque qu'il ſoutenoit du plus grand ſang-froid, faiſoit bien voir qu'on ne pouvoit choiſir perſonne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

Auſſi-tôt que le digne perſonnage fut aſſis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Therſite* d'Homère. On l'accuſoit d'avoir commis un crime avant le paſſage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut ſe juſtifier, mais le Préſident regardant ſes ex-

cuſes comme autant de manque d'égards, lui donna vingt coups de canne, & le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

Après cette ſcène, le Préſident envoya chercher le Capitaine du vaiſſeau, qui comparut tête découverte, & dans le plus grand reſpect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer juſques dans ces mers? Il répondit qu'il en avoit reçu ordre du Roi ſon Maître. Cette réponſe aigrit le Préſident, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le Capitaine repréſenta que cette taxe excédoit de beaucoup ſes facultés, on diſputa quelque temps, & enfin le Préſident voulut bien ſe contenter de vingt-cinq flacons, de ſix jambons, & de douze fromages de hollande, qui furent délivrés ſur le champ.

Les paſſagers furent cités à leur tour, les uns après les autres. Le Préſident leur fit à tous la même demande qu'au Capitaine; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaiſante & digne des interrogations abſurdes du Préſident, qui finit ſa ſéance par mettre tout le monde à contribution.

Quand la cérémonie fut achevée, le Capitaine & les Officiers du vaiſſeau ſer-

virent au Préſident des rafraîchiſſemens de toute eſpèce, dont les matelots eurent auſſi leur part. Mais la ſcène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut ſur le point de ſe ſéparer, le Capitaine du vaiſſeau, qui s'étoit retiré quelques temps auparavant, ſortit tout-à-coup de ſa chambre, & demanda d'un ton fier & arrogant ce que ſignifioit cette aſſemblée ? On lui répondit que c'étoit le cortège du Préſident de la ligne. *Le Préſident de la ligne*, reprit le Capitaine en colère, *de qui veut-on me parler ? ne ſuis-je point le maître ici, & quel eſt l'inſolent qui oſe me diſputer le domaine de mon vaiſſeau ? Qu'on ſaiſiſſe à l'inſtant ce rebelle & qu'on le plonge dans la mer.* A ces mots le Préſident troublé ſe jetta aux genoux du Capitaine, qu'il pria très-inſtamment de commuer la peine ; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau ſa riſible Excellence, & ce Préſident ſi reſpectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout-à-coup le jouet & la riſée. Ainſi ſe termina la fête.

Peut-être étiez-vous déja inſtruit de cet uſage ; mais vous ignoriez peut-être auſſi la manière dont il ſe pratique parmi les Eſpagnols, qui ſurpaſſent, en fait

de plaiſanteries originales, toutes les autres Nations. Je ne ſuis point entré dans tous les détails de cette fête qui eſt ſujette à bien des inconvéniens ; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoit point encore aſſez.

Lorſque nous eûmes paſſé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinerent autant que le paſſage nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer, ou requins. C'eſt un poiſſon fort gros, qui a ordinairement cinq ou ſix pieds de long, & qui aime beaucoup à ſuivre les vaiſſeaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix que le Capitaine s'appropria, un bras d'homme & une paire de ſoulier. La chair de ce poiſſon n'eſt rien moins qu'agréable : elle eſt fade, huileuſe & mal-ſaine ; il n'y a guère que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets.

Nous n'avions pour le pêcher d'autre inſtrument que l'hameçon que nous avions ſoin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit

accompagné d'autres poiſſons appellés *Romerinos*, qu'on appelle les pilotes, parce qu'ordinairement ils le précedent ou l'entourent. Il avaloit le morceau que nous lui préſentions, & dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton & on lui caſſoit la tête. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les poiſſons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élançoient en foule ſur ſon dos comme pour le défendre, & ſe laiſſoient prendre avec lui.

Le *Requin* ne fut pas le ſeul poiſſon que nous prîmes. Il en eſt un que j'étois fort curieux de voir, & je ne tardai pas à me ſatisfaire : c'étoit le *poiſſon volant*. Celui-ci a deux aîles fort ſemblables à celles de la chauveſouris ; on l'appelle *poiſſon volant*, parce que pour ſe dérober aux pourſuites d'un autre poiſſon très-vorace, nommé *la bonite*, il s'élance hors de l'eau, & vole avec une rapidité merveilleuſe à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui eſt ſon élément naturel. Mais comme *la bonite* eſt fort agile, elle le ſuit à la nage, & il n'eſt pas rare qu'elle ſe trouve à temps pour le recevoir dans ſa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne man-

que jamais d'arriver lorſque le ſoleil, ou le trop grand air commence à ſécher ſes aîles. Les poiſſons volans, comme preſque tous les oiſeaux de mer, ne volent guère qu'en bande, & il en tombe ſouvent dans les vaiſſeaux. Il en tomba un ſur le nôtre : je le pris dans ma main, & je l'examinai à loiſir. Je le trouvai de la groſſeur du *mulet de mer*, dont le R. P... vous a donné la deſcription dans la lettre curieuſe qu'il vous écrivit l'an paſſé. Mais deux choſes m'ont extrêmement frappé, c'eſt ſa vivacité extraordinaire & ſa prodigieuſe familiarité. On dit que cet oiſeau aime beaucoup la vue des hommes ; ſi j'en juge par la quantité qui voltigoient ſans ceſſe autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire ; d'ailleurs, il arrive ſouvent que pourſuivi par *la bonite*, il ſe réfugie ſur le premier vaiſſeau qu'il rencontre, & ſe laiſſe prendre par les matelots qui ſont ordinairement aſſez généreux ou aſſez peu amateurs de ſa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 de Février nous eûmes le ſoleil à pic (1), & à midi nous remarquâmes

(1) Avoir le ſoleil à pic, c'eſt l'avoir à plomb & perpendiculairement.

que

que les corps ne jettoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions eſſuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici ; je vous dirai ſeulement que ce fut dans cette circonſtance que je vis le feu Saint-Elme pour la premiere fois. C'eſt une flamme légere & bleuâtre, qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les Matelots prétendent que ſon apparition annonce la fin des tempêtes ; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du Saint dont ce feu porte le nom. Auſſi-tôt que j'apperçus le phénomene, je m'approchai pour le conſidérer ; mais le vent étoit ſi furieux & le vaiſſeau ſi agité, que les mouvemens divers que j'éprouvois, me permirent à peine de le voir quelques inſtans.

Voici une autre choſe que j'ai trouvée digne de remarque. Lorſqu'il pleut ſous la zone torride, & ſur-tout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît ſe changer en une multitude de petits vers blancs aſſez ſemblables à ceux qui naiſſent dans le fromage. Il eſt certain que ce ne ſont point les gouttes de pluie qui ſe transforment en vers. Il eſt bien plus naturel de croire que cette pluie, qui eſt très-

chaude & très-mal ſaine, fait ſimplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles & les autres inſectes, qui rongent nos eſpaliers. Quoi qu'il en ſoit, le Capitaine nous conſeilla de faire ſécher nos vêtemens; quelques-uns refuſerent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après, car leurs habits ſe trouverent ſi chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ſerois infini, mon Révérend Pere, ſi je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus ſur notre route; n'étant point ſorti du vaiſſeau, je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je paſſerai donc ſous ſilence tout ce qui nous eſt arrivé juſqu'à notre entrée dans le fleuve *de la Plata*, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois oui dire en Europe que ce fleuve avoit environ cinquante lieues de large à ſon embouchure: on ne me diſoit rien de trop; je me ſuis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une fortereſſe ſituée à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du

fleuve eſt moindre que par-tout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, & nous navigeâmes un jour entier ſans découvrir l'autre bord. Arrivé à *Buenos-Ayres*, je ſuis monté ſouvent ſur une montagne très-élevée par un temps fort ſerain, ſans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de *la Plata* eſt d'une profondeur peu proportionnée à ſa largeur; outre cela il eſt rempli de bancs de ſable fort dangereux, ſur leſquels on ne trouve gueres que quatre ou cinq braſſes d'eau. Le plus périlleux eſt à l'embouchure, & on le nomme *le banc Anglois*. J'ignore ce qui l'a fait appeller ainſi, cela vient peut-être de ce que les Anglois l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaiſſeau de leur Nation y a échoué. Quoi qu'il en ſoit, notre Capitaine ne connoiſſoit *la Plata* que ſous le nom redoutable d'*Enfer des Pilotes:* ce n'étoit pas ſans raiſon; car ce fleuve eſt en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents ſe déchaînent, les vaiſſeaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais ſur *la Plata* on

eſt ſans ceſſe environné d'écueils ; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand riſque, à cauſe du peu de profondeur, de toucher le fond, & de s'ouvrir en deſcendant de la vague en furie, dans l'abyme qu'elle creuſe en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit; mais grace à l'habileté du Pilote, la navigation fut ſi heureuſe, que nous abordâmes beaucoup plutôt que nous ne penſions à l'iſle de *Los-Lobos* (1). Quoique nous y ayons ſéjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, ſinon qu'elle n'eſt pour-ainſi dire habitée que par des loups marins. Lorſque ces animaux apperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en conſiderent les hommes avec attention, grincent des dents, & ſe replongent dans l'eau ; enſuite ils paſſent & repaſſent continuellement devant le navire, en jettant des cris dont le ſon n'eſt point déſagréable à l'oreille; & lorſqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils ſe retirent dans leur iſle, ou ſur les côtes voiſines. Vous

(1) Iſle des Loups.

vous imaginez peut-être que la chaſſe de ces animaux eſt fort dangereuſe. Je vous dirai qu'ils ne ſont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre ; d'ailleurs ils s'enfuyent auſſi-tôt qu'ils apperçoivent un chaſſeur armé. Leur peau eſt très-belle & très-eſtimée pour la beauté de ſon poil qui eſt ras, doux & de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de *la Plata* un poiſſon qu'on appelle *Viagros*. Il a quatre longues mouſtaches ; ſur ſon dos eſt un aiguillon dont la piqûre eſt extrêmement dangereuſe ; elle eſt même mortelle lorſqu'on n'a pas ſoin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant foible ; mais on en jugeroit mal ſi l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poiſſons, nous le mîmes ſur une table épaiſſe d'un bon doigt ; il la perça de part en part avec une facilité qui nous ſurprit tous également. Le reſte du voyage fut on ne peut pas plus ſatisfaiſant. Après une navigation agréable & tranquille nous nous trouvâmes à la vue de *Buenos-Ayres*, d'où je vous écris. Cette ville eſt, je crois, ſous le trente-deuxieme degré de latitude méridio-

nale. On y reſpire un air aſſez tempéré, quoique ſouvent un peu trop rafraîchi par les vents qui regnent ſur le fleuve de *la Plata*. Les campagnes des environs n'offrent que de vaſtes déſerts, & l'on n'y trouve que quelques cabanes répandues çà & là, mais toujours fort éloignées les unes des autres. Le pêcher eſt preſque le ſeul arbre fruitier que l'on voye aux environs de *Buenos-Ayres*. La vigne ne ſçauroit y venir à cauſe de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde; ainſi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Eſpagne par mer ou par terre de *Mendoza*, ville de *Chili*, aſſiſe au pied des Cordillieres, à trois cens lieues de *Buenos-Ayres*. A la vérité ces déſerts arides & incultes dont je viens de vous parler ſont peuplés de chevaux & de bœufs ſauvages. Quelques jours après mon arrivée à *Buenos-Ayres*, un Indien vendit à un homme de ma connoiſſance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie, encore auroient-ils été fort chers s'ils n'euſſent été d'une extrême beauté; car on en trouve communément à ſix ou huit francs, on peut même en avoir à meilleur marché; mais alors il faut aller les chercher à

la campagne où les payſans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne ſont pas moins communs; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuſe de leurs peaux qui s'envoyent en Europe. Vous ne ſerez pas fâché, mon Révérend Pere, de ſçavoir la maniere dont on les prend. Une vingtaine de chaſſeurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé; ils ſe ſervent de cet inſtrument pour frapper les animaux qu'ils pourſuivent, & c'eſt ordinairement aux jambes de derriere qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adreſſe, qu'ils ne manquent preſque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe bientôt à terre ſans pouvoir ſe relever. Le chaſſeur, au lieu de s'y arrêter, pourſuit les autres, & frappant de la même maniere tous ceux qu'ils rencontre, il les met hors d'état de fuir, de ſorte qu'en une heure de temps, vingt hommes peuvent en abattre ſept à huit cens. Lorſque les chaſſeurs ſont las, ils deſcendent de cheval, & après avoir

pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue & le suif, & abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de *Buenos-Ayres*. Ces animaux vivent sous terre dans des tanieres faciles à reconnoître par les tas d'ossemens que l'on apperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le Gouverneur de *Buenos-Ayres* avoit jugé cet objet digne de toute son attention. En conséquence il avoit envoyé à la chasse de ces chiens carnassiers des soldats qui en tuerent beaucoup à coups de fusil; mais au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la ville, qui les appelloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espece de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de *la Plata* étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'*Uraguai* (1), qui n'en est séparé que

(1) L'*Uraguay* est un fleuve d'une largeur

par une pointe de terre, ne l'eſt pas moins ; il eſt vrai qu'il n'eſt point rempli de bancs de ſable comme le premier, mais il eſt ſemé de rochers, cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux batimens à voiles d'y naviger. Les balſes (1) ſont les ſeules barques qu'on y voye, & les ſeules qui n'y courent aucun riſque à cauſe de leur légereté.

Ce fleuve eſt, à ce qu'on dit, très-poiſſonneux. On y trouve des loups marins, & une eſpece de porc, appellé *capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il eſt d'une familiarité exceſſive, & cette familiarité même le rend fort incommode à ceux

---

prodigieuſe, qui ſe jette dans le *Paraguay* vers le trente-quatrieme degré de latitude méridionale. Note de l'ancienne édition.

(1) Les Balſes ſont des eſpeces de radeaux faits de deux canots, qui ne ſont autre choſe que des troncs d'arbres creuſés. On les unit enſemble par le moyen de quelques ſolives légeres, qui portent également ſur les deux canots, & y ſont ſolidement attachées. On les couvre de bambous, & ſur cette eſpece de plancher on conſtruit avec des nattes une petite cabane couverte de paille ou de cuir, & capable de contenir un lit avec les autres petits meubles d'un voyageur. Note de l'ancienne édition.

qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve ſont preſque couverts de bois, de palmiers & d'autres arbres aſſez peu connus en Europe, & qui conſervent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiſeaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la deſcription de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un ſeul, non moins remarquable par ſa petiteſſe que par la beauté de ſon plumage. Cet oiſeau (1) n'eſt pas plus gros qu'un roitelet; ſon col eſt d'un rouge éclatant, ſon ventre d'un jaune tirant ſur l'or, & ſes aîles d'un verd d'émeraude. Il a les yeux vifs & brillans, la langue longue, le vol rapide, & les plumes d'une fineſſe qui ſurpaſſe tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux & de plus délicat. Cet oiſeau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du roſſignol, eſt preſque toujours en l'air, excepté le matin & le ſoir, temps auquel il ſuce la roſée qui tombe ſur les fleurs, & qui eſt, dit-on, ſa ſeule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reſte de la journée, & lorſque

(1) L'Auteur de cette lettre veut probablement parler du *colibry*.

la nuit tombe, il s'enfonce dans un buiſſon, ou ſe perche ſur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiſeau conſerve encore tout ſon éclat après ſa mort; & comme il eſt extraordinairement petit, les femmes des Sauvages s'en font des pendans d'oreilles, & les Eſpagnols en envoyent ſouvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler, ſont remplis de cerfs, de chevreuils, de ſangliers & de tigres. Ces derniers ſont beaucoup plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apporterent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux; je la fis tenir droite, & je pus à peine, même en hauſſant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il eſt vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire; mais il n'eſt pas rare d'en trouver de ſemblables. Ordinairement ils fuient lorſqu'ils apperçoivent des chaſſeurs. Cependant, auſſitôt qu'ils ſe ſentent frappés d'une bale ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils ſe jettent ſur celui qui les a frappés, avec une impétuoſité & une fureur incroyables; on prétend même qu'ils le diſtingueroient au milieu de cent autres perſonnes. Le Révérend

Pere Supérieur des Miſſions de l'Uraguai, en fut témoin il y a quelques jours. Ce reſpectable Miſſionnaire étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voiſin de leur route ; auſſi-tôt ils réſolurent de l'attaquer. Le Miſſionnaire, curieux de voir cette chaſſe, ſe mit incontinent à l'écart pour pouvoir, ſans danger, examiner ce qui ſe paſſeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangerent de cette maniere. Deux étoient armés de lances, le troiſiéme portoit un mouſquet chargé à bales. Celui-ci ſe plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancerent dans cet ordre, & tournerent autour du bois, juſqu'à ce qu'enfin ils apperçurent le tigre ; alors celui qui portoit le mouſquet, lâcha ſon coup & frappa l'animal à la tête. Le Miſſionnaire m'a raconté qu'il vit en même-temps partir le coup & le tigre enferré dans les lances. Car dès qu'il ſe ſentit bleſſé, il voulut s'élancer ſur celui qui avoit tiré le coup ; mais les deux autres prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêterent en effet, lui percerent les flancs chacun de leur côté, & le

tinrent un moment ſuſpendu en l'air. Quelques inſtans après ils prirent un de ſes petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois : je l'ai vu & touché, non ſans crainte, car, tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ſes rugiſſemens étoient affreux, il ſe jettoit ſur tout le monde, ſur ceux même qui lui apportoient à manger : heureuſement que ſes forces ne répondoient point à ſon courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'apprivoiſer, & craignant d'ailleurs que ſes rugiſſemens ne nous attiraſſent la viſite des tigres du voiſinage, nous lui attachâmes une pierre au col & le fîmes jetter dans l'Uraguay, ſur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une maniere de faire la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance, l'arc & les fleches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un ſac de cuir, & attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois braſſes. Les ſacs ſont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorſqu'ils trouvent l'occaſion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent une de leurs pierres de la main gauche, &

de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, juſqu'à ce qu'ils ſe trouvent à même de porter le coup, & ils la lancent avec tant de force & d'adreſſe, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens ſont à la chaſſe des oiſeaux & des bêtes moins dangereuſes, ils ne portent communément avec eux que leur arc & leurs fleches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiſeaux, même au vol. Souvent ils tuent ainſi de gros poiſſons qui s'élevent au-deſſus de la ſurface de l'eau. Mais pour prendre le *cerf*, la *vigogne*, le *guanacos* & d'autres animaux légers à la courſe, ils emploient les lacets & les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La *vigogne* reſſemble au cerf pour la forme & l'agilité, mais elle eſt un peu plus groſſe. Du poil qui croît ſous ſon ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raiſon chapeaux de vigogne. Le poil des côtés ſert à faire des ſerviettes & des mouchoirs fort eſtimés. Le *guanacos* tient auſſi de la figure du cerf; il eſt cependant beaucoup plus petit; il a le col long, de grands yeux noirs, & une tête haute qu'il porte fort majeſtueuſement. Son

poil eſt une eſpece de laine aſſez ſemblable au poil de chevre; mais j'ignore l'uſage qu'on en fait. Cet animal eſt ennemi de la chaleur; quand le ſoleil eſt un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite & ſe jette à terre, où il reſte quelquefois très-long-temps ſans pouvoir ſe relever.

Outre ces animaux, il en eſt un qui m'a paru fort ſingulier : c'eſt celui que les *Moxes* appellent *orocomo ;* il a le poil roux, le muſeau pointu, & les dents larges & tranchantes. Lorſque cet animal, qui eſt de la grandeur d'un gros chien, apperçoit un Indien armé, il prend auſſi-tôt la fuite ; mais s'il le voit ſans armes, il l'attaque, le renverſe par terre, le foule à pluſieurs repriſes, & quand il le croit mort, il le couvre de feuilles & de branches d'arbres, & ſe retire. L'Indien, qui connoît l'inſtinct de cette bête, ſe releve dès qu'elle a diſparu, & cherche ſon ſalut dans la fuite, ou monte ſur un arbre, d'où il conſidere à loiſir tout ce qui ſe paſſe. L'*orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il ſemble avoir invité à venir partager ſa proie ; mais ne la trouvant plus, il pouſſe des hurlemens épouvantables, regarde ſon

compagnon d'un air triſte & déſolé, & ſemble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une eſpece d'ours particuliere, qu'on appelle *ours aux fourmis*. Cet animal a, au lieu de gueule, un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuſe de fourmis; l'*ours*, dont je parle, met ſon muſeau à l'entrée de la fourmiliere, & y pouſſe fort avant ſa langue, qui eſt extrêmement pointue; il attend qu'elle ſoit couverte de fourmis, enſuite il la retire avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue juſqu'à ce que l'*ours* ſoit raſſaſié de ce mets favori. Voilà pourquoi on l'appelle *ours aux fourmis*.

Quoique l'*ours aux fourmis* ſoit ſans dents, il eſt pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant ſe jetter ſur ſon ennemi avec fureur, comme font les lions & les tigres, il l'embraſſe, il le ſerre & le déchire avec ſes pattes. Cet animal eſt ſouvent aux priſes avec le tigre; mais comme celui-ci ſçait faire un auſſi bon uſage de ſes dents, que celui-là de ſes griffes, le combat ſe

termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reſte toutes ces bêtes féroces n'attaquent guere les hommes, à moins qu'elles n'en ſoient attaquées les premieres, de ſorte que les Indiens qui le ſçavent, paſſent ſouvent les journées entieres au milieu des forêts ſans courir aucun danger.

Ces différens animaux ne ſont pas la ſeule richeſſe du pays. Il produit toutes les eſpeces d'arbres que nous connoiſſons en Europe. On y trouve même dans quelques endroits le fameux arbre du Bréſil (1), & celui dont on tire cette liqueur célèbre, qu'on appelle *ſang de dragon*, & ſur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne vous en dirai rien à préſent, parce que je n'en connois point encore toutes les propriétés. Je me réſerve à vous les détailler, lorſque j'en ſerai plus inſtruit. Le pays produit encore certains fruits ſinguliers, dont vous ſerez peut-être bien aiſe d'avoir quelqu'idée. Il en eſt un entr'autres qui

(1) On a donné à cet arbre le nom d'*arbre du Bréſil*, parce que le premier qu'on a vu en Europe avoit été apporté du Bréſil. Note de l'ancienne édition.

reſſemble aſſez à une grappe de raiſin ; mais cette grappe eſt compoſée de grains auſſi menus que ceux du poivre. Chaque grain renferme une petite ſemence qu'on mange ordinairement après le repas, & ſa vertu conſiſte à procurer, quelque temps après, une évacuation douce & facile. Ce fruit qu'on appelle *mbegue*, eſt d'un goût & d'une odeur fort agréable. Le *pigna*, autre fruit du pays, a quelque reſſemblance avec la pomme de pin, c'eſt ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure du *pigna* approche davantage de celle de l'artichaut ; ſa chair, qui eſt jaune comme celle du coing, lui eſt fort ſupérieure, & pour la ſaveur, & pour le parfum. On eſtime beaucoup dans le pays une plante nommée *mburuſugia*, qui porte une très-belle fleur, que les Indiens appellent la fleur *de la paſſion*, & qui ſe change en une eſpece de callebaſſe de la groſſeur d'un œuf de poule. Quand ce fruit eſt mûr, on le ſuce, & l'on en tire une liqueur douce & délicate, qui a la vertu de rafraîchir le ſang, & de fortifier l'eſtomac. J'ai vu encore une plante nommée *pacoë*, qui produit des coſſes longues, groſſes,

raboteuſes, & de différentes couleurs. Ces coſſes renferment une eſpece de fève de très-bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue ſous le nom de l'*herbe du Paraguay ;* je me contenterai de vous dire que c'eſt la feuille d'un arbriſſeau qui ne ſe trouvoit autrefois que dans les montages de *Maracayu*, ſituées à plus de deux cens lieues des peuplades chrétiennes. Lorſque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plans de *Maracayu*, & ils réuſſirent à merveille. Aujourd'hui il y en a une ſi grande quantité, que les Indiens en font un commerce conſidérable avec les Eſpagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies & les diſcours injurieux que ce commerce a occaſionnés contre nous ; mais vous ſçavez auſſi que la Cour d'Eſpagne n'en a tenu aucun compte : c'eſt pourquoi je paſſerai cet article ſous ſilence, pour vous dire un mot du génie & des mœurs des Indiens encore barbares, qui ne ſont ſoumis à aucunes loix.

Les Sauvages ne connoiſſent entr'eux ni Princes, ni Rois. On dit en Europe qu'ils ont des Républiques, mais ces Républiques n'ont point de forme ſtable ; il

n'y a ni loix, ni regles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'adminiſtration de la juſtice. Chaque famille ſe croit abſolument libre, chaque Indien ſe croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à ſoutenir contre leurs voiſins, mettent ſans ceſſe leur liberté en danger, ils ont appris de la néceſſité à former entr'eux une ſorte de ſociété, & à ſe choiſir un chef, qu'ils appellent *Cacique*, c'eſt-à-dire, capitaine ou commandant. En le choiſiſſant, leur intention n'eſt pas de ſe donner un maître, mais un protecteur & un pere, ſous la conduite duquel ils veulent ſe mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage & de valeur. Plus un *Cacique* devient fameux par ſes exploits, plus ſa peuplade augmente, & il aura quelquefois ſous lui juſqu'à cent cinquante familles.

Si nous en croyons quelques anciens Miſſionnaires, il y a parmi les *Caciques* des magiciens qui ſçavent rendre leur autorité reſpectable par les maléfices qu'ils employent pour ſe venger de ceux dont ils ſont mécontens. S'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une juſtice réglée, on ne tarderoit

pas à les abandonner. Ces impoſteurs ſont entendre au peuple que les lions, les tigres & les animaux les plus féroces ſont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuſeroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'eſt pas rare de voir ceux que le *Cacique* a menacé, tomber dans des maladies de langueur, qui ſont plutôt un effet du poiſon, qu'on ſçait leur faire prendre adroitement, qu'une ſuite de la frayeur qu'on leur inſpire.

Pour parvenir à la dignité de *Cacique*, les prétendans ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graiſſe de certains animaux, leur fait voir l'eſprit de ténebres, dont il ſe dit inſpiré, après quoi il nomme le *Cacique*, à qui il enjoint de conſerver toujours une vénération profonde pour l'auteur de ſon élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens ſe diſſipent avec la même facilité qu'elles ſe forment; chacun étant ſon maître, on ſe ſépare dès qu'on eſt mécontent du *Cacique*, & l'on paſſe ſous un autre chef. Les effets que laiſſent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, ſont ſi peu de choſe, qu'il leur eſt aiſé de réparer bientôt leur perte. Leurs de-

meures ne ſont que de miſérables cabanes, bâties au milieu des bois avec des bamboux ou des branches d'arbres, poſées les unes auprès des autres, ſans ordre & ſans deſſein. La porte en eſt ordinairement ſi étroite & ſi baſſe, qu'il faut, pour ainſi dire, ſe traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raiſon d'une ſtructure ſi bizarre. Ils vous répondront froidement que c'eſt pour ſe défendre des mouches, des couſins & de quelques autres inſectes dont je ne me rappelle point les noms.

Les Indiens vivent, comme vous ſçavez, du produit de leur chaſſe & de leur pêche, de fruits ſauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naiſſent ſans culture. Les ſangliers & les cerfs ſont en ſi grande quantité dans les forêts, qu'en peu d'heures les Sauvages peuvent renouveller leurs proviſions. Mais afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent ſouvent de demeure, & voilà la raiſon qui les empêche de ſe raſſembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens ſont ſans contredit un des plus grands obſtacles à leur converſion.

Les Sauvages ſont preſque tous d'une taille haute. Ils ſont agiles & diſpos. Les

traits de leur viſage ne different pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il eſt facile de les reconnoître à leur teint baſané. Ils laiſſent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté conſiſte, ſelon eux, à les avoir extrêmement longs. Il n'eſt rien cependant qui les défigure davantage.

La plupart des Indiens ne portent point de vêtemens; ils ſe mettent autour du cou, en guiſe de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore brutes. Dans les jours de cérémonies, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue eſt aſſez agréable. Pour les femmes, elles portent une eſpece de chemiſe, appellée *Tipoy*, avec des manches aſſez courtes. Les peuples qui ſont plus expoſés ou plus ſenſibles au froid, ſe couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, & en hiver, ils le tournent en dedans.

L'adreſſe & la valeur ſont preſque les ſeules qualités dont les Sauvages ſe piquent, & preſque les ſeules qu'ils eſtiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, & à manier les autres

armes qui ſont en uſage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ne ſoit extraordinairement habile dans ces ſortes d'exercices; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les maſſues dont ils ſe ſervent dans les combats, ſont faites d'un bois dur & peſant, elles ſont tranchantes des deux côtés, fort épaiſſes au milieu, & ſe terminent en pointes. A ces armes offenſives, quelques-uns ajoutent, lorſqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour ſe mettre à couvert des traits de leurs ennemis.

Ces peuples ſont ſi vindicatifs, que le moindre mécontentement ſuffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'eſt pas rare de les voir prendre les armes pour diſputer à quelque peuple voiſin un morceau de fer, plus eſtimé chez eux que l'or & l'argent ne le ſont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou ſimplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne ſont peut-être guere en état de ſentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois ſans raiſon les uns contre les autres, leur conduite ne differe guere en cela de celle des Indiens; mais

mais ce qui inſpirera ſans doute de l'horreur pour ces derniers, c'eſt l'inclination qu'ils ont à ſe nourrir de chair humaine. Lorſqu'ils ſont en guerre, ils font le plus qu'ils peuvent de priſonniers, & les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix les Indiens d'une même peuplade ſe pourſuivent les uns les autres & ſe tendent mutuellement des piéges pour aſſouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en eſt beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractere doux & paiſible; ceux-ci vivent tranquilles chez eux; s'ils prennent les armes contre leurs voiſins, ce n'eſt que quand la néceſſité les y contraint; mais alors ce ſont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les peuples ſauvages de l'Inde, ce ſeroit former un projet impoſſible. Vous concevez que les uſages & les coutumes doivent varier preſqu'à l'infini. Je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus univerſellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux eſpeces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns

ſont abſolument barbares, les autres conſervent, juſques dans le ſein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, & mille autres qualités eſtimables, qu'on eſt tout étonné de trouver dans des hommes ſans éducation, & pour ainſi dire ſans principes. Les Hiſtoriens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord ſur le génie & le caractere des Indiens. Tantôt on nous les repréſente comme des gens groſſiers & ſtupides, auſſi bornés dans leurs vues, qu'inconſtans & légers dans leurs réſolutions; capables d'embraſſer aujourd'hui le chriſtianiſme, & de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif & plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un eſprit pénétrant, d'une intelligence vaſte, & enfin, d'une docilité ſinguliere aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle eſt l'idée que Barthelemi de *las-Caſas* nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique & le Pérou, lorſque les Eſpagnols y aborderent pour la premiere fois. Cet écrivain célebre auroit du obſerver que ces peuples étoient déjà civiliſés. Ils avoient en effet un Roi

environné d'une cour nombreuſe, ce qui ne ſe trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce ſeroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes & les mauvaiſes coutumes établies dans chaque canton paſſent des peres aux enfans, & la bonne ou la mauvaiſe éducation qu'on y reçoit, l'emporte preſque toujours ſur le caractere propre des particuliers.

Il n'eſt pas ſurprenant que des Nations errantes & ſauvages, telles que la plupart de celles du Paraguai, connoiſſent ſi peu la beauté de l'ordre, & les charmes de la ſociété. Il n'eſt pas étonnant non plus que leurs jeunes gens étant mal-élevés, & n'ayant ſous les yeux que de mauvais exemples, ſe livrent ſi facilement à la débauche & à la diſſolution. Je trouve encore moins étrange, qu'étant accoutumés, comme ils le ſont, dès leur plus tendre enfance, à la chaſſe & à la pêche, exercices fatiguans, qui ne ſont cependant pas ſans plaiſirs, ils négligent ſi fort le ſoin de cultiver les campagnes.

La ſaiſon des pluies eſt pour eux un temps de réjouiſſances. Leurs feſtins & leurs danſes durent ordinairement trois

jours & trois nuits de ſuite, dont ils paſſent la plus grande partie à boire ; mais il arrive très-ſouvent que les fumées de la *cicha* (1) venant à leur troubler le cerveau, ils font ſuccéder les diſputes, les querelles & les meurtres à la joie, aux plaiſirs & aux divertiſſemens. Il eſt permis aux *Caciques* d'avoir pluſieurs femmes; les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une. Mais ſi par haſard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer & d'en prendre une autre. Jamais un pere n'accorde ſa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non-équivoques de ſon adreſſe & de ſa valeur. Celui-ci va donc à la chaſſe, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabanne où demeure celle qu'il veut épouſer & ſe retire ſans dire mot. Par l'eſpece & la quantité du gibier, les parens jugent ſi c'eſt un homme de cœur & s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, ſur leſquels ils étendent une

(1) Boiſſon des Indiens.

natte de jonc & la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils ſe croient fort heureux lorſqu'ils peuvent ſe procurer un *hamac*; c'eſt un eſpece de filet ſuſpendu entre quatre pieux; quand la nuit arrive, ils le ſuſpendent à des arbres, pour y prendre leur repos.

L'Orateur Romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnoiſſe un Etre-ſuprême, & qui ne lui rende hommage. Ces paroles ſe vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du *Paraguai*, peuples groſſiers & barbares, dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun culte à Dieu, mais qui ſont perſuadés de ſon exiſtence, & qui le craignent beaucoup. Ils ſont également perſuadés que l'ame ne périt point avec le corps, du moins je l'ai jugé ainſi par le ſoin avec lequel ils enſéveliſſent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des fleches, & une maſſue, afin qu'ils puiſſent pourvoir à leur ſubſiſtance dans l'autre vie, & que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe univerſellement reçu parmi les Indiens eſt d'une grande utilité pour les conduire à la connoiſ-

ſance de Dieu. Du reſte la plupart s'embarraſſent très-peu de ce que deviennent les ames après la mort.

Les Indiens donnent à la Lune le titre de mere, & l'honorent en cette qualité. Lorſqu'elle s'éclipſe, on les voit ſortir en foule de leurs cabanes, en pouſſant des cris & des hurlemens épouventables & lancer dans l'air une quantité prodigieuſe de fleches pour défendre l'aſtre de la nuit des chiens qu'ils croyent s'être jettés ſur lui pour le déchirer. Pluſieurs peuples de l'Aſie, quoique civiliſés, penſent ſur les éclipſes de lune à peu près comme les Sauvages de l'Amérique.

Quand il tonne, ces nations s'imaginent que l'orage eſt ſuſcité par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de ſa défaite. Les Sauvages ſont très-ſuperſtitieux dans la recherche de l'avenir, Ils conſultent ſouvent le chant des oiſeaux, le cri de certains animaux, & les changemens qui ſurviennent aux arbres. Ce ſont leurs oracles, & ils croyent pouvoir en tirer des connoiſſances certaines ſur les accidens fâcheux dont ils ſont menacés.

N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la Reli-

gion de ces barbares. D'abord je ne la connois que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque peuple a ſon culte, ſes cérémonies & ſes Dieux particuliers, je ſerois infini ſi je voulois vous en faire une deſcription exacte & complete. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette ſatisfaction; mais auparavant je veux tout voir par moi-même, pour ne rien vous marquer que de certain. J'ai l'honneur d'etre en l'union de N. S. J. C. &c.

LETTRE

Du Pere Antoine Sepp, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Guillaume Stinglhaim, Provincial de la même Compagnie dans la Province de la haute Allemagne.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

La Miſſion du Paraguay, une des plus floriſſantes que nous ayons dans le nouveau Monde, mérite certainement votre attention, & celle de toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la propagation de la Foi. La grace que Dieu m'a faite de m'y conſacrer depuis pluſieurs années, me met en état de vous en donner des connoiſſances, qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous preſſent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie Apoſtolique. Au reſte je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laiſſant aux autres Miſſionnaires le ſoin d'infor-

mer leurs amis qui ſont en Europe, de ce qui ſe paſſe dans les nouvelles Miſſions qui leur ſont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit formé le deſſein de porter la Foi chez des Peuples infidéles, qu'on appelle ici *Tſcharos*. Ils ſont preſque auſſi féroces que les bêtes parmi leſquelles ils vivent; ils vont quaſi tout nuds, & ils n'ont guères de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie, que la biſarre coutume qu'ils obſervent à la mort de leurs proches: quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ſes parens doit ſe couper l'extrémité des doigts de la main, ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner ſa douleur: s'il arrive qu'il meure aſſez de perſonnes pour que leurs mains ſoient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils ſe font pareillement couper les doigts, à meſure que la mort leur enleve quelque parent.

On ſongea donc à civiliſer ces Barbares, & à leur annoncer l'Evangile. On jetta les yeux pour cela ſur deux Miſſionnaires pleins de zèle & de courage, ſçavoir le Pere Antoine Bohm, qui eſt mort depuis quelque temps de la mort des Saints, & le Pere Hypolite Doctili, Italien. L'un & l'autre ont acquis

un grand uſage de traiter avec les Indiens, par le grand nombre des Nations du Paraguay qu'ils ont converties à la Foi.

Un de ces Indiens, nommé *Moreira*, qui étoit fort accrédité parmi ſes compatriotes, & qui entendoit aſſez bien la langue Eſpagnole, s'offrit aux Miſſionnaires pour leur ſervir d'interprête. L'offre fut acceptée avec joie : c'étoit un impoſteur qui abuſoit de la confiance des deux hommes Apoſtoliques, & qui loin d'entrer dans leurs vues, ne cherchoit qu'à ruiner leur projet, & à rendre odieux le nom Chrétien. Lorſque les Peres expliquoient à ces Infidéles les vérités de la Religion, le perfide Truchemant, au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays, les avertiſſoit de ſe précautionner contre la tyrannie des Eſpagnols, & leur faiſoit entendre que ces nouveaux venus ne penſoient qu'à les attirer peu-à-peu vers leurs Peuplades, afin de les livrer enſuite aux ennemis de la Nation, & de les jetter dans un cruel eſclavage.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les eſprits contre les Miſſionnaires : on prenoit déja des meſures pour les maſſacrer. Le Pere Bohm eût été ſacrifié le premier à leur fureur, ſi un

Néophyte qui l'accompagnoit, n'eût arrêté le bras d'un de ces Barbares, qu'il avoit déja levé pour lui décharger un coup de maſſue ſur la tête. Des diſpoſitions ſi éloignées du Chriſtianiſme, firent juger aux deux Miſſionnaires qu'il n'étoit pas encore temps de travailler à la converſion de ces Peuples, & ils ſe retirerent pénétrés de douleur d'avoir eu ſi peu de ſuccès dans leur entrepriſe.

Peu de jours après leur départ, le même Moreyra qui avoit fait échouer par ſes artifices le projet des Miſſionnaires, parut dans ma Peuplade, qui n'eſt pas éloignée des terres habitées par ceux de ſa Nation. La penſée me vint de gagner cette ame endurcie depuis long-temps dans toute ſorte de crimes, & dont l'averſion pour le Chriſtianiſme ſembloit être inſurmontable. Je l'engageai peu à peu, par des démonſtrations d'amitié, à venir dans ma cabane; je l'y reçus avec tendreſſe, je lui donnai de l'herbe (1) du Paraguay, & je lui fis d'autres petits préſens que je ſçavois devoir lui être agréables.

Ces marques d'affection l'apprivoiſerent inſenſiblement; attiré par mes

(1) Cette herbe eſt de même uſage que le thé.

careſſes & par mes libéralités, il vint toutes les ſemaines me rendre quelques viſites; il m'amena même ſon fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à-fait, je lui repréſentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit; je lui fis ſentir qu'étant dans un âge avancé, il devoit bientôt paroître au tribunal du ſouverain Juge, & qu'il devoit s'attendre à des ſupplices éternels, ſi continuant à fermer les yeux à la lumiere qui l'avoit tant de fois éclairé, il perſévéroit dans ſon infidélité. Je l'embraſſai en même temps, & je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'apperçus qu'il s'attendriſſoit, & auſſi-tôt je le mis lui & ſon fils entre les mains de quelques Néophytes, pour le retenir dans la Peuplade. Il eſt maintenant entiérement changé; il ſe rend exactement à l'Egliſe avec les autres Fideles; quoiqu'il ait ſoixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'aſſeoir au milieu des enfans, de faire le ſigne de la croix, & d'apprendre comme eux le catéchiſme; il récite le Roſaire avec les Néophytes; enfin c'eſt ſincérement qu'il eſt converti, & il y a lieu de croire que ſon exemple produira auſſi la converſion de ſes compatriotes: ſa femme l'a déja ſuivi, avec dix familles de la même

Nation qui demandent le baptême, & qui demeurent dans ma Peuplade pour ſe faire inſtruire.

Le fils de Moreyra, touché de la grace que Dieu lui avoit faite de l'appeller au Chriſtianiſme, ne ſongea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus cher. Il alla lui-même chercher ſa femme, & l'amena à la Peuplade. Elle a un frere marié dans le même pays, qui a voulu l'y accompagner, & il me preſſe maintenant de le mettre au rang des Chrétiens.

Quelques jours après ſon arrivée, la femme de ce dernier ſe préſenta à moi preſque demi morte de laſſitude, & de la longue abſtinence qu'elle avoit gardée. « Il y a long-temps, me dit-elle en m'abordant, que je deſire d'embraſſer le » Chriſtianiſme; quand je me ſuis vue » abandonnée de mon mari, je n'ai plus » penſé qu'à exécuter mon deſſein; j'ai » donc pris le parti de venir le joindre, » mais j'ai eu le malheur de plaire à de » jeunes Indiens, qui ſe doutant de ma » réſolution, ne me perdoient pas de » vue, & cherchoient à me retenir » malgré moi, pour me faire enfin con» ſentir à leurs paſſions brutales. Je me » ſuis échappée pendant la nuit, & lorſ-

» que je me croyois fort éloignée d'eux ;
» je les ai apperçus dès la pointe du
» jour qui me pourſuivoient. J'avois beau
» courir, ils étoient ſur le point de
» m'atteindre. Dans l'extrémité où je me
» trouvois, je me ſuis jettée dans un
» marais qui étoit tout proche ; j'y ai
» demeuré tout le jour enfoncé dans la
» boue juſqu'au col. La crainte que
» j'avois d'être découverte, me jettoit
» dans de continuelles allarmes, & ne
» me laiſſoit pas la liberté de faire atten-
» tion à ce que je ſouffrois dans un lieu
» ſi incommode. Enfin j'ai cru qu'à la
» faveur de la nuit je pouvois ſortir de
» mon marais, & continuer ma route en
» toute ſûreté. Le Seigneur qui m'a pro-
» tégée dans cette fâcheuſe conjoncture,
» & à qui je dois ma délivrance, a
» guidé mes pas vers vous, & je ſens
que votre préſence me fait oublier
toutes mes fatigues : aidez-moi, mon
» Pere, dans le deſſein que j'ai d'entrer
» dans la voie du ſalut, c'eſt l'unique
» choſe après laquelle je ſoupire, &
» c'eſt auſſi la ſeule qui ait pu vous porter
» à venir demeurer au milieu de nous ».

Un ſi grand courage dans un perſonne du ſexe, a quelque choſe de bien extraordinaire. Je ne jugeai pas qu'elle eût

beſoin d'autre épreuve pour me convaincre de la ſincérité de ſes diſpoſitions ; c'eſt pourquoi, auſſi-tôt qu'elle fut inſtruite, je lui adminiſtrai le ſaint baptême. La ferveur de ſa piété répond parfaitement à la fermeté qu'elle a fait paroître, pour rompre les liens qui l'auroient attachée pour toujours à l'idolâtrie.

Je jouiſſois de la douceur que goûte un Miſſionnaire à retirer des ames égarées du chemin de la perdition, lorſque je reçus ordre de mes Supérieurs de me rendre à Notre-Dame de Foi ; c'eſt une des Peuplades les plus nombreuſes & les plus étendues qui ſoient dans le Paraguay : elle eſt ſituée aux bords du fleuve Parana. Le Pere Ferdinand de Orga, qui gouvernoit cette Egliſe, n'étoit plus en état de remplir ſes fonctions, ſoit à cauſe de ſon grand âge, qui paſſoit quatre-vingt ans, ſoit à cauſe de pluſieurs infirmités, qui étoient le fruit de ſes longs travaux.

Ce bon vieillard me témoigna l'excès de ſa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embraſſant. En effet, jamais cette Chrétienté n'eut plus beſoin d'être ſecourue que dans le temps que j'y arrivai. La peſte qui étoit répandue dans tout le Paraguay, ſe faiſoit déja ſentir

dans la Peuplade, & elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que partout ailleurs.

Cette maladie commençoit d'abord par de petites puſtules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés ; enſuite elle ſaiſiſſoit le goſier, & portoit un feu dévorant dans les entrailles, qui deſſéchant l'humide radical, affoibliſſoit l'eſtomac, & cauſoit un dégoût univerſel, ce qui étoit ſuivi de la pourriture des inteſtins, & d'un flux de ſang continuel. Les enfans mêmes qui étoient encore dans le ſein de leur mere, n'étoient pas épargnés. Pluſieurs de ces enfans naiſſoient avant le terme ordinaire : mon attention étoit de les baptiſer auſſi-tôt, car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux beſoins du corps & de l'ame de tant de malades & de mourans, il ne m'eût pas été poſſible de viſiter chaque jour toutes les maiſons de la peuplade ; ainſi afin d'être plus à portée de les ſecourir, je pris le parti de les raſſembler tous dans un même lieu. Je choiſis pour cela un bâtiment fort vaſte où ſe fabriquoit la tuile, dont je fis une eſpece d'hôpital ; j'y fis tranſporter dans leurs hamacs tous

ceux qui reſſentoient les premieres atteintes du mal contagieux; je plaçai les hommes d'un côté & les femmes de l'autre; je pratiquai auſſi un lieu ſéparé pour celles qui étoient enceintes; & on m'avertiſſoit auſſi-tôt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiſer ſur le champ.

Mon premier ſoin étoit d'abord d'adminiſtrer les ſacremens à chaque malade, & de le diſpoſer à une ſainte mort. Enſuite, je leur donnois les remedes que je croyois pouvoir les guérir, & qui effectivement en ont tiré pluſieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la maniere dont ils devoient s'y prendre pour ſaigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil ſemblable, qui leur tomboit ſous la main, leur ſervoit de lancette; & en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille perſonnes. Je parcourois pluſieurs fois le jour chaque hamac, ſoit pour porter des bouillons aux malades, ſoit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion ſe jettoit preſque toujours ſur leurs yeux ou ſur leurs oreilles, en ſorte qu'ils étoient en danger de demeurer ſourds ou aveugles le reſte de leur vie; je faiſois

une autre tournée, ſuivi d'un Indien, qui leur ouvroit les yeux, tandis, qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y ſoufflois du ſucre candi en poudre; ou bien je leur mettois dans l'oreille de petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laiſſoient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte, & de réciter mon office.

Ces remedes, que Dieu m'inſpira de leur donner, eurent tout le ſuccès que je pouvois ſouhaiter; ils rendirent la ſanté à un grand nombre de ces pauvres gens, qui étant dépourvus, comme ils le ſont, de tout ſecours humain, n'auroient jamais pu réſiſter ſans moi à la violence du mal. J'attribue auſſi la guériſon ſubite de pluſieurs à une protection ſenſible de la ſainte Vierge, qu'ils invoquoient lorſqu'ils étoient ſur le point de rendre le dernier ſoupir. J'avois dreſſé un autel au milieu de la ſalle, & j'y avois poſé ſa ſtatue, au pied de laquelle je mis un morceau de la ſtatue miraculeuſe de Notre-Dame d'Oëtingen, qui m'a été donné par MM. les Chanoines de cette ville, lorſque je partis de Baviere pour la Miſſion du Paraguay.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les faveurs qu'elle répand ſur nos Indiens; les moins crédules parmi eux en ſont tellement frappés, qu'ils la réclament dans tous leurs beſoins; & ce n'eſt pas en vain qu'ils ont recours à cette mere de miſéricorde; nous avons encore éprouvé tout récemment l'effet de ſes bontés. La peſte ayant ceſſé d'affliger nos Néophytes, s'étoit répandue dans les campagnes; le bled, qui étoit déja en fleurs, ſe trouva tout corrompu par l'infection de l'air; on ne doutoit plus que la diſette ne devînt univerſelle, & que la famine ne fît périr ceux que les maladies contagieuſes avoient épargnés.

Dans l'extrême conſternation où l'on étoit, il me vint dans l'eſprit de faire une proceſſion générale, & de porter la ſtatue de la ſainte Vierge dans toutes les campagnes. Cette proceſſion ſe fit avec un grand ordre; tous les habitans de la peuplade, juſqu'aux plus petits enfans, y aſſiſterent, & jamais ils ne donnerent des marques plus véritables de leur piété. La confiance que nous avions eue en la mere de Dieu ne fut pas vaine; les campagnes prirent auſſitôt une face nouvelle, & la récolte fut

des plus abondantes, en ſorte même que nous fûmes en état d'aſſiſter les peuplades voiſines, que la ſtérilité faiſoit beaucoup ſouffrir.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, & je commençois à reſpirer, lorſque je me ſentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma derniere heure; je tombai tout-à-coup dans une foibleſſe extrême, accompagnée d'un dégoût général de toutes choſes. On jugea que le repos & le changement d'air pourroient me rétablir; ainſi je quittai le climat ſec & brûlant où j'étois, pour me rendre ſur les bords du fleuve Vruguay, où l'air eſt beaucoup plus doux & plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur; je n'avois pas moins de peine à me ſéparer d'eux; mais dans l'état de langueur où je me trouvois, ma préſence leur etoit abſolument inutile. Ainſi je me traînai comme je pus juſqu'à la peuplade de ſaint-François-Xavier, où à peine eus-je demeuré quelques jours, que je ſentis mes forces revenir peu-à-peu, & que ma ſanté fut bientôt rétablie.

Le Seigneur, en me rendant la vie,

lorſque je me croyois à la fin de ma courſe, me deſtinoit à d'autres travaux. La peuplade de ſaint-Michel, la plus grande qui ſoit dans le Paraguay, étoit devenue ſi nombreuſe, qu'un Miſſionnaire ne pouvoit plus ſuffire à l'inſtruction de tant de peuples; l'Egliſe, quoique fort vaſte, ne pouvoit plus les contenir, & les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains néceſſaires pour leur ſubſiſtance. C'eſt ce qui fit prendre la réſolution de partager la peuplade, & d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie.

On me chargea de l'exécution de cette entrepriſe, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agiſſoit de conduire quatre à cinq mille perſonnes dans une raſe campagne, d'y bâtir des cabanes pour les loger, & de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je ſçavois d'ailleurs combien les Indiens ſont attachés au lieu de leur naiſſance, & l'averſion extrême qu'ils ont pour toute ſorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois ne me paroiſſoient pas moins grandes.

Néanmoins, regardant l'ordre de mes Supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois ſujet de me défier

de mes propres forces, plus je m'appuyai ſur le ſecours du Ciel; & à l'inſtant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'aſſemblai donc les principaux Indiens qu'on appelle Caciques, (ce ſont les chefs des premieres familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, & quelquefois cent Indiens, dont ils ſont abſolument les maîtres). Je leur repréſentai la néceſſité où l'on étoit de diviſer leur peuplade, à cauſe de la multitude exceſſive de ſes habitans; qu'ils devoient faire un ſacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit ſi chere; que je ne leur demandois rien que je n'euſſe pratiqué moi-même, puiſque j'avois quitté ma patrie, mes parens & mes amis, pour venir demeurer parmi eux, & leur enſeigner le chemin du Ciel; qu'au reſte, ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher à leur tête, & partager avec eux leurs plus rudes travaux.

Ces paroles, que je prononçai d'une maniere tendre, firent une telle impreſſion ſur leurs eſprits, qu'à l'inſtant vingt-un Caciques, & ſept cens cinquante familles ſe joignirent à moi, & s'enga-

gerent de me ſuivre par-tout où je voudrois les conduire. Ils renouvellerent leurs promeſſes à l'arrivée du Révérend Pere Provincial: *Payguacu*, s'écrierent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe*. C'eſt-à-dire, grand Pere, (ils appellent ainſi le Pere Provincial) nous vous remercions de la viſite que vous voulez bien nous rendre, nous irons volontiers où vous ſouhaitez.

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une diſpoſition ſi prompte à l'accompliſſement de notre deſſein. Dès-lors je jugeai favorablement du ſuccès, & je ne ſongeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux Caciques m'accompagnerent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient, & enfin nous découvrîmes ſur le ſoir un vaſte terrein, environné de collines & de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre ſources extrêmement claires, dont les eaux ſerpentoient lentement dans les campagnes, & deſcendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite riviere aſſez agréable. Les rivieres

ſont néceſſaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples étant d'un tempérament fort chaud, ont beſoin de ſe baigner pluſieurs fois le jour. J'ai même été ſurpris de voir que, lorſqu'ils ont mangé, le bain étoit l'unique remede qui les guériſſoit de leur indigeſtion.

Nous entrâmes enſuite dans les bois où nous fîmes lever quantité de cerfs & d'autres bêtes fauves. La ſituation d'un lieu ſi commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui étoit la fête de l'Exaltation Sainte-Croix, nous montâmes au plus haut de la colline, & j'y plantai une croix fort élevée pour prendre poſſeſſion de cette terre au nom de Jeſus-Chriſt. Tous nos Indiens l'adorerent en ſe proſternant, après quoi ils chanterent le *Te Deum* en action de graces.

Je portai auſſi-tôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens, deſtinés à peupler la nouvelle Colonie, ſe diſpoſerent au départ, & firent proviſion des outils qu'ils purent trouver, ſoit pour couper les bois, ſoit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduiſirent auſſi un grand nombre de bœufs pro-

pres

près au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes & leurs enfans les ſuiviſſent, juſqu'à ce que la peuplade commençât à ſe former, & que la terre eût porté de quoi fournir à leur ſubſiſtance.

Les Caciques commencerent d'abord par faire le partage des terres que devoit poſſéder chaque famille. Enſuite ils ſemerent quantité de coton : cette plante vient fort bien dans les campagnes du Paraguay ; la ſemence en eſt noire & de la groſſeur d'un pois : l'arbre croît en forme de buiſſon ; il porte dès la premiere année : il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de Décembre ou de Janvier ; elle reſſemble aſſez à une tulippe jaune : au bout de trois jours elle ſe fanne & ſe détache. Un bouton lui ſuccede qui mûrit peu-à-peu : il s'ouvre vers le mois de Février, & il en ſort un floccon de laine fort blanche. C'eſt de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les Miſſionnaires apporterent autrefois du chanvre d'Eſpagne ; il croîtroit dans ce Pays auſſi facilement que croît le coton : mais l'indolence des femmes Indiennes ne peut s'accommoder de toutes

les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile, & elles l'abandonnerent pour ſe borner à la toile de coton qu'elles font avec moins de peine.

Auſſi-tôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle Colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyerent des bœufs ; d'autres nous amenerent des chevaux ; quelques autres nous apporterent du bled d'Inde, des pois & des féves pour enſemencer les terres. Ce ſecours, venu ſi à propos, encouragea nos Indiens. Ils partagerent entre eux les travaux : une partie fut deſtinée à labourer la terre & à y ſemer les grains ; l'autre partie à couper des arbres pour la conſtruction de l'Egliſe & des maiſons. Avant toutes choſes, je choiſis le lieu où devoit ſe conſtruire l'Egliſe & la maiſon du Miſſionnaire : de-là je tirai des lignes paralleles qui devoient être autant de rues, où l'on devoit bâtir les maiſons de chaque famille ; enſorte que l'Egliſe étoit comme le centre de la peuplade, où aboutiſſoient toutes les rues. Selon ce plan, le Miſſionnaire ſe trouve logé au

milieu de ſes Néophytes, & par-là il eſt plus à portée de veiller à leur conduite, & de leur rendre tous les ſervices propres de ſon miniſtere.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle peuplade, je fis une découverte qui nous ſera dans la ſuite d'une grande utilité. Ayant apperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici *Itacura*, parce qu'elle eſt ſemée de pluſieurs taches noires, je la jettai dans un feu très-ardent, & je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre, ſe détachant de toute la maſſe par la violence du feu, ſe changeoient en du fer auſſi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaiſir, que nous étions obligés de faire venir d'Eſpagne tous les outils dont on a beſoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un ſi grand peuple : auſſi un Indien ſe croyoit-il fort riche lorſqu'il avoit une faulx, une hache, ou un autre inſtrument de cette nature. Lorſque j'arrivai au Paraguay, la plupart de ces pauvres gens coupoient leurs bleds avec des côtes de vache qui leur tenoient lieu de faulx : un roſeau d'une eſpece par-

ticuliere qu'ils fendoient par le milieu ; leur ſervoit de couteau : ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens. Telle étoit leur pauvreté, qui me rend encore plus précieuſe l'heureuſe découverte que je viens de faire.

En même-temps que je remerciois le Seigneur de ce nouveau ſecours qu'il m'envoyoit, je béniſſois ſa Providence d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les choſes capables d'exciter l'avidité des Etrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres Pays, il ſe peupleroit bientôt d'Européens qui qui forceroient nos Indiens à fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal après lequel ils ſoupirent : il arriveroit de-là que, pour ſe ſouſtraire à une ſi dure ſervitude, les Indiens prendroient la fuite, & chercheroient un aſyle dans les plus épaiſſes forêts ; en ſorte que n'étant plus réunis dans des peuplades, comme ils le ſont maintenant, il ne ſeroit pas poſſible aux Miſſionnaires de travailler à leur converſion, ni de les inſtruire des vérités du Chriſtianiſme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle peuplade:

l'Egliſe & les maiſons étoient déja conſtruites, & la moiſſon ſurpaſſoit nos eſpérances. Je crus qu'il étoit temps d'y tranſporter les femmes & les enfans que j'avois retenu juſqu'alors dans la peuplade de S. Michel. C'étoit un touchant ſpectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes chargées de leurs enfans qu'elles portoient ſur leurs épaules, & des autres uſtenſiles propres du ménage qu'elles tenoient dans leurs mains. Auſſi-tôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maiſon qui leur étoit deſtinée, où elles oublierent bientôt leurs anciennes habitations, & les fatigues qu'elles avoient eſſuyées pour ſe tranſporter dans cette nouvelle terre.

Il ne s'agiſſoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette Colonie naiſſante : on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité & d'expérience pour adminiſtrer la Juſtice ; d'autres eurent les charges de la Milice pour défendre le Pays des excurſions que les peuples du Breſil font de temps en temps ſur ces terres : on occupa le reſte du peuple aux Arts méchaniques.

Il n'eſt pas concevable juſqu'où va l'induſtrie des Indiens pour tous les ou-

vrages des mains : il leur ſuffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un ſemblable, & ils l'imitent ſi parfaitement, qu'il eſt difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai, parmi mes Néophytes, un nommé *Païca*, qui fait toutes ſortes d'inſtrumens de muſique, & qui les touche avec une dextérité admirable. Le même grave ſur l'airain, après l'avoir poli, fait des ſpheres aſtronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, & une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverſes couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie.

Mais c'eſt ſur-tout pour la muſique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'inſtrument, quel qu'il ſoit, qu'ils n'apprennent à toucher en très-peu de temps, & ils le font avec une délicateſſe qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a, dans ma nouvelle Colonie, un enfant de douze ans qui joue ſans broncher ſur ſa harpe les airs les plus difficiles, & qui demandent le plus d'étude & d'uſage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la muſique, a porté les Miſſionnaires à les entretenir dans ce goût : c'eſt pour cela que le Ser-

vice divin eſt toujours accompagné du ſon de quelques inſtrumens ; & l'expérience a fait connoître que rien n'aidoit davantage à leur inſpirer du recueillement & de la dévotion.

Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'eſt que ces peuples ayant un génie ſi rare pour tous les ouvrages qui ſe font de la main, n'ayent cependant nul eſprit pour comprendre ce qui eſt tant ſoit peu dégagé de la matiere, & qui ne frappe pas les ſens. Leur ſtupidité pour les choſes de la Religion eſt telle, que les premiers Miſſionnaires douterent quelque-temps, s'ils avoient aſſez de raiſon pour être admis aux Sacremens : ils propoſerent leurs doutes au Concile de Lima, qui, après avoir mûrement examiné les raiſons qu'on apportoit pour & contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût leur refuſer les Sacremens de l'Egliſe. Cela ſeul doit vous faire juger combien il en coûte aux Miſſionnaires pour former au Chriſtianiſme un peuple auſſi groſſier que celui-là. Graces à Dieu, mes Néophytes ſont bien inſtruits, mais je n'ai pu y réuſſir qu'en rebattant ſans ceſſe les mêmes vérités, & qu'en les faiſant entrer dans

leurs eſprits par des comparaiſons ſenſibles qui ſont à leur portée.

Voilà, mon Révérend Pere, quelles ont été mes principales occupations depuis quelques années. Priez le Seigneur qu'il me donne les forces néceſſaires pour ſoutenir les travaux auxquels il a plu à ſa bonté de me deſtiner. Sur-tout je vous conjure de vous ſouvenir à l'Autel de ce petit troupeau, auſſi bien que du Paſteur à qui il eſt confié. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

Fin du neuvieme Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

*LETTRE sur les nouvelles Missions de la Province du Paraguay, tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jesus, présenté au Sérénissime Prince des Asturies en l'année 1726, par le Pere Hiérôme Herran, Procureur de cette Province, à M***.* Page 5

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom 23, p. 1re.

SECONDE Lettre sur le même sujet. 67

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 23, pag. 93.

LETTRE du Pere Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen de la même Compagnie. 156

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 25, p. 224.

ÉTAT présent de la Province de Paraguay, dont on a eu connoissance par des lettres venues de Buenos-ayres, datées du 20 de Février 1733, traduit de l'Espagnol. 162

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 21, p. 279.
LETTRE *du Révérend Pere Jérôme Herran, Provincial des Missions de la Compagnie de Jesus dans la Province de Paraguay, à son Excellence Monseigneur le Marquis de Castel Fuerte, Viceroi du Pérou.* 163
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 21, pag. 281.
LETTRE *de Monseigneur le Marquis de Castel-Fuerte, Viceroi du Pérou, au Révérend Pere Jérôme Herran, Provincial des Missions de la Province du Paraguay.* 183
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 21, pag. 314.
COPIE *de l'acte dressé dans le Conseil Royal de Lima.* 185
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 21, pag. 317.
MÉMOIRE *apologétique des Missions établies par les Peres Jésuites dans la Province de Paraguay, présenté au Conseil Royal & suprême des Indes, par le Pere Gaspard Rodero, Procureur général de ces Missions; contre un Libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux, qu'un Anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe. Traduit de l'Espagnol.* 187

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 21, pag. 320.

LETTRE de Monſeigneur Don Pierre Faxardo, Evêque de Buenos-Aires, au Roi. 237

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 21, pag. 400.

LETTRE du Seigneur Don Bruno Zabala, Maréchal de Camp, Gouverneur & Capitaine Général de Buenos-Aires, au Roi. 243

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 21, pag. 410.

CLAUSES inſérées dans le Décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-ayres, le 12 Novembre 1716. 247

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 21, pag. 417.

OBSERVATIONS géographiques ſur la carte du Paraguay, par l'Auteur de cette carte. 254

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 21, p. 429.

EXTRAIT d'une lettre du Pere Pierre Lozano, de la Compagnie de Jeſus, de la Province du Paraguay, au Pere Bruno Morales, de la même Compagnie, à la Cour de Madrid. 267

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 27, p. 445.
LETTRE du Révérend Pere Morghen, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. le Marquis de Reybac, &c. 288
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 32, p. 35.
MÉMOIRE historique sur un Missionnaire distingué, de l'Amérique méridionale. 315
Et dans l'ancienne édition, Lettres édif. tom. 33, p. 358.
LETTRE du Révérend Pere Cat, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur.... 328
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 30, p. 208.
LETTRE du Pere Antoine Sepp, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Guillaume Stinglhaim, Provincial de la même Compagnie dans la Province de la haute Allemagne. 368
Et dans l'ncienne édition, Lettres édifiantes, tom. 11, p. 390.

Fin de la table du neuvieme volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans les Mémoires d'Amérique, tomes VI, VII, VIII & IX des Lettres édifiantes & curieuses.

A.

Abnakis, Nation ſauvage de l'Amérique Septentrionale : leurs cabanes, leurs habillemens, leur figure, leur caractere, leurs occupations, leur nourriture, leur langue, ſes tours, ſon énergie ; la forme de leurs raquettes & de leurs canots. Tome VI, page 155 *& ſuiv.*

Amazone, fleuve. Hiſtoire des Amazones qui ont peut-être donné leur nom à ce fleuve & leur exiſtence. VIII, 284. Deſcription des bords de ce fleuve. *Ibid.* 286. Travaux & mort du Pere Richler, Miſſionnaire. *Ibid.* 290 *& ſuiv.*

Aperi ou *Saint-Michel*, riviere qui prend ſa ſource dans les montagnes du Pérou, traverſe les terres des Chiriguanes, y change ſon nom en *Parapiti*, & ſe décharge dans le lac Mamoré, d'où elle ſe rend dans le Maragnon, qu'on appelle auſſi les Amazones. IX, 14.

Arbre du Bréſil : on en trouve dans l'Amérique Eſpagnole. IX, 353.

Arica, port du Pérou, à environ dix-neuf dégrés de latitude méridionale. C'étoit-là qu'on chargeoit autrefois les richeſſes qu'on tire des

mines du Potoſi. VIII, 132. L'air y eſt très-mal-ſain, & on l'appelle communément le tombeau des François. IX, 300.

B.

Belle-Isle en Amérique. Cette Iſle qui paroît de figure ronde, eſt au milieu d'un détroit que forme l'Iſle de Terre-neuve avec la terre ferme de Labrador. VI, 10.

Bourbon, riviere que les Anglois appellent *Pornetton*, & dans laquelle ſe décharge la riviere de Sainte-Théréſe, aux environs de la Baye d'Udſon. VI, 15.

Buenos-Ayres, ville del'Amérique Eſpagnole, vers le trente-deuxieme dégré de latitude méridionale. L'air qu'on y reſpire, ſa population, ſon commerce, & ſes environs. IX, 342.

C.

Cagnete, Bourg du Pérou, remarquable par un pont ſingulier qu'on trouve ſur la route de Cagnete à la province de Pacha-Kamac; deſcription de ce pont. IX, 311.

Californie. Ceſt en 1697 que s'y eſt fait le premier établiſſement ſolide; ce Royaume étoit dès-lors & bien auparavant renommé pour la pêche des perles. Les Californiens montrent d'heureuſes diſpoſitions pour le Chriſtianiſme. Les Peres Salvatiera & Picolo y fondent pluſieurs Egliſes. VIII, 52 *& ſuiv.* Le climat de la Californie très-chaud ſur les côtes, eſt ſain & tempéré dans les terres; elles ſont fertiles en fruits & en grains, le gibier & le poiſſon y abondent. *Ibid.* 62.

Habillement, mœurs & occupations des Californiens. *Ibid.* 68. Les Miſſionnaires exhortent le Gouverneur Eſpagnol à former un établiſſement dans la Californie, à y entretenir une correſpondance réglée ; ils lui communiquent leurs vues ſur cet objet. *Ibid.* 71 *& ſuiv.*

Caniſiens, Nation barbare dans le Pérou ; leurs mœurs & leurs occupations. VIII, 40. Ils écoutent les Miſſionnaires & conſentent à ſe réunir en peuplades. *Ibid.* 42. Le *Curuculu*, riviere très-poiſſonneuſe, traverſe leur habitation. *Ibid.* 44.

Caſſe-tête : cette arme des Sauvages eſt faite d'une corne de cerf ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une groſſe boule ; auſſitôt qu'ils ont aſſené leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, & lui enlevent la chevelure dont ils ſe font un trophée. VI, 182.

Caſtagnerés, (le Pere) Miſſionnaire mis à mort par les Barbares. Mémoire hiſtorique ſur ſes voyages & ſes travaux apoſtoliques. IX, 315 *& ſuivantes.*

Charouas, Nation de l'Amérique méridionale, très-fâcheuſe à rencontrer en voyage. VIII, 232.

Chaudiere-haute. Faire chaudiere-haute chez les Sauvages, c'eſt donner un grand feſtin. VI, 380.

Chinca, Province du Pérou, autrefois très-peuplée, aujourd'hui fort déſerte. On y trouve quelques anciens monumens. IX, 297.

Chiquites, Nations barbares du côté du Pérou ; le Pere de Arcé en a réuni pluſieurs dont il a formé cinq Peuplades où les mœurs & la

Religion fleuriſſent. VIII, 191 & 210. Il y a deux chemins pour ſe rendre chez les Chiquites, le premier qui eſt très-long, en paſſant par le Pérou, & un autre, la moitié plus court, en s'embarquant ſur le fleuve du Paraguay. Le Pere de Arcé entreprend de le découvrir, & après des fatigues incroyables, il eſt maſſacré par les Sauvages Guaycuréens, Nation féroce qui habite les bords du fleuve Paraguay; le Pere de Blende, ſon compagnon, qu'il avoit laiſſé avec les Payaguas, autre Peuple de ces Contrées, eſt auſſi immolé par ces Barbares; éloge de ces deux Miſſionnaires. *Ibid.* 201 & 208. Situation du pays des Chiquites, ſon étendue, la qualité du terroir, mœurs & coutumes de ces Peuples, leurs occupations, leur religion; entrée des Miſſionnaires dans ce pays, obſtacles qu'ils ont à ſurmonter, premiere Egliſe bâtie. VIII, 337 *juſqu'à* 354. Irruption des Mamelus Portugais ſur les terres des Chiquites; ils ſont repouſſés. Route que tinrent les Mamelus du Bréſil; état des diverſes Miſſions établies dans ce pays & ſur les bords des fleuves *Parana* & *Urugay*. *Ibid.* 354 *juſqu'à* 373.

Chiriguanes, Nation du Paraguay; étendue des terres qu'ils habitent. VIII, 298. Voyage de près de mille lieues entrepris par trois Miſſionnaires pour entrer ſur leurs terres; ce qu'ils ont eu à y ſouffrir; inutilité de cette premiere tentative. *Ibid.* 302. Peuplade Chrétienne détruite par ces Infideles, & le Miſſionnaire maſſacré. *Ibid.* 328. Caractere des Chiriguanes, diſpoſition de leurs Bourgades, leur vêtement, leurs parures, leurs mariages,

la ſcience de leurs Médecins, leurs devoirs envers les morts, ce qu'ils penſent de l'état de l'ame ſéparée du corps, leur opiniâtreté dans leurs ridicules ſuperſtitions. *Ibid.* 330 *& ſuivantes.* & IX, 9.

Chriſtianiſme, il n'eſt connu chez les Sauvages de la Nouvelle France que ſous le nom de *Priere.* L'eau-de-vie & la poligamie ſont les principaux obſtacles à leur converſion. VI, 184 *& ſuivantes.*

Cire, maniere de faire une eſpece de cire verte dans l'Amérique ſeptentrionale, avec de la graine de lauriers ſauvages. VI, 130. & VII, 95.

Conception, (la) ville Epiſcopale du Chili, peu riche & peu peuplée. VIII, 131.

Corduba, ville aſſez conſidérable de l'Amérique méridionale; ſa deſcription. VIII, 402.

Creuilly, (le Pere de) Miſſionnaire de la Cayenne; ſes travaux, ſon zèle pour le ſalut des Colons, des Negres & des Indiens; il eſt le premier qui ait bien connu la langue des Indiens & qui en ait fait une eſpece de Grammaire. VII, 255 *& ſuiv.*

D.

Damier, oiſeau ainſi appellé parce qu'il a le dos partagé en petits carreaux noirs & blancs; il ſe prend à la ligne. VIII, 174.

Danſe de la découverte, en uſage chez les Illinois. VI, 379.

F.

Festins; les Sauvages en donnent le plus qu'ils peuvent, c'eſt un moyen d'acquérir

de la conſidération. Deſcription du feſtin des Capitaines, & de ce qu'ils appellent le feſtin de la guerre. VI, 175 & 241.

Feu Saint-Elme, deſcription de ce phénomene, & opinion des matelots à ſon ſujet. VIII, 216.

Fort Saint-Georges, il eſt attaqué par M. le Marquis de Montcalm, il ſe rend après une belle défenſe; la capitulation eſt violée par les Sauvages. Juſtification du Général & des Officiers François. VI, 284 & *ſuivantes*.

Funérailles, deſcription d'une pompe funébre de Sauvage. VI, 280.

G.

Guacho & *Guaura*, deux petites villes du Pérou, à 11 dégrés 40 minutes de latitude méridionale. La premiere a un petit port à l'abri des vents d'oueſt & du ſud; on y trouve des vivres excellens & à bon marché. La ſeconde eſt dans une ſituation très-agréable. IX, 308.

Guaranis ou *Guaraniens*, Peuple barbare de l'Amérique méridionale; on en a raſſemblé cent trente mille en trente Bourgades différentes, ſur les bords du fleuve Parana & du fleuve Uraguay; ils rappellent par leur piété les premiers ſiecles du Chriſtianiſme. Deſcription de ce pays & de ſes productions; génie de leur langue. VIII, 191 & 239.

Guaycarui, Nation barbare très-redoutable pour les Eſpagnols du Pérou; leurs mœurs, leur caractere, leurs armes, &c. VIII, 228.

Guyane, Continent voiſin de Cayenne; les Peres Lombart & Ramete y pénétrent, le parcourent, étudient les différentes langues

des Sauvages qui l'habitent, & parviennent à les apprivoiſer. VII, 264. Le Pere Lombart jette les fondemens d'une Peuplade, il y éleve pluſieurs enfans Sauvages, dont il fait enſuite des eſpeces de Catéchiſtes, qui ſe répandent dans les diverſes Nations qui habitent cette vaſte contrée. *Ibid.* 266. Pluſieurs adultes, gagnés par le Pere Lombart, & les jeunes Catéchiſtes néophytes, ſe réuniſſent, ſe fixent auprès du Miſſionnaire, & y forment une Bourgade. Plan de cet établiſſement, ordre qui s'y obſerve, &c. *Ibid.* 271. Deſcription de l'Egliſe que le Pere Lombart a fait conſtruire à Kourou, nom de cette Bourgade, contentement des Sauvages qu'il a réunis, leur piété vraiment édifiante. *Ibid.* 284 & 326.

H.

Horn, (Cap de) il eſt par les 57 dégrés 40 minutes de latitude méridionale, & très-difficile à doubler. VIII, 185.

I.

Jaccra, on appelle ainſi certaines terres dont les Rois d'Eſpagne récompenſerent les Officiers & les ſoldats qui s'étoient ſignalés dans la conquête de l'Amérique. VIII, 401.

Illinois, Nation ſauvage de l'Amérique ; ils vivent dans une grande abondance ; leurs rivieres ſont très-poiſſonneuſes, & leurs bois remplis de gibier ; les fléches ſont les principales armes dont ils ſe ſervent, ils les arment de pierre taillée & affilée en forme de langue de ſerpent ; ils ſont paſſionnés pour la chaſſe

& pour la guerre. VI, 181. Leur pays eſt par le 39e dégré de latitude ſeptentrionale ; il eſt aſſez beau, mais moins agréable qu'on ne le repréſente dans une relation qui a paru ſous le nom du Chevalier Tonti, & qui eſt déſavouée par lui-même. *Ibid.* 323. & VII, 99. La riviere des Illinois ſe décharge dans le Miſſiſſipi vers le 39e dégré de latitude, ſept lieues plus bas le Miſſouri vient s'y rendre ; environ quatre-vingt lieues au-deſſous, du côté de l'eſt, il s'y décharge encore une grande riviere nommée Ouabache. VI, 325. Productions du pays, mœurs, habillement, occupations des hommes & des femmes. *Ibid.* 326 & 328. Les charlatans y ont beaucoup d'autorité, comme chez tous les peuples oiſifs ou ignorans. *Ibid.* 332. Les *Meſcontens* ſont une nation Illinoiſe ; efforts inutiles du Pere Mermet, Miſſionnaire, pour les éclairer & les convertir. *Ibid.* 334. C'eſt le premier Miſſionnaire qui ait découvert le Miſſiſſipi, vers l'année 1672, mais le Pere Gravier eſt le premier fondateur de la Miſſion des Illinois. *Ibid.* 339. Hiſtoire d'un Inſtructeur ou Catéchiſte. *Ibid*, 341. Grandes chaſſes des Illinois, les Miſſionnaires les y ſuivent. *Ibid*, 345. Maniere de voyager chez les Illinois. *Ibid*, 357 & 387. Danger de rencontrer des partis Sauvages ; traitement barbare qu'ils font aux voyageurs qu'ils ſurprennent ; vue perçante des Sauvages. *Ibid.* 359.

Jogues, (le Pere) l'un des premiers Miſſionnaires qui prêcherent l'Evangile aux Iroquois ; ils le font périr dans d'horribles ſupplices. VI, 45.

Iquivates ou *Yquivates*, Nation des bords du

fleuve des Amazones ; voyage que fait chez eux le Capitaine *Cantos* avec un Miſſionnaire ; hiſtoire & preuve de leur férocité. Ils ſe convertiſſent cependant, & ſe réuniſſent en peuplades. VIII, 257 *& ſuiv.* Les bords de cette riviere ſont habités par différens Peuples tous barbares, & qui ont fait mourir pluſieurs Miſſionnaires. *Ibid.* 274. Les Portugais font ſouvent des irruptions ſur les terres Eſpagnoles & dans les peuplades Chrétiennes. *Ibid.* 276. Mort & éloge du Pere Fritz, Miſſionnaire, qui a parcouru le fleuve des Amazones, & en a levé la premiere carte. *Ibid.* 280.

Iſle de Flore, on n'y voit que des loups & des lions marins. VIII, 182.

L.

Lascorientes, ville de l'Amérique Eſpagnole. VIII, 238.

Ligne, (la) fête ſinguliere ou plutôt comédie qui ſe joue au paſſage de la Ligne. IX, 330.

Lobos, Iſle qui eſt la premiere que forme la riviere de la Plata. VIII, 223.

Louiſiane, (la) Pays fort étendu & peuplé par diverſes Nations ſauvages ; la Nouvelle Orléans eſt la capitale de tous nos établiſſemens. Ses fleuves, ſes forêts, ſes plaines, ſes productions, les mœurs de ſes habitans, & ce qui met le plus d'obſtacle à leur converſion. VII, 85 *& ſuivantes.*

M.

Magellan, (Détroit de) ſa découverte en 1520. Erreur des Géographes, qui donnent

à la Terre de feu, qui s'étend depuis le Détroit de Magellan juſqu'à celui de le Maire, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. VIII, 125. Deſcription des habitans de la Terre de feu. *Ibid.* 127.

Maire, (Détroit de le) il eſt formé par la Terre de feu & l'Iſle des Etats. VIII, 183.

Mendoza, ville ſituée aux pieds des Cordillieres. VIII, 404.

Maniere de chaſſer les bêtes féroces, pratiquée par les Indiens du Pérou. IX, 349.

Manille, ville ſituée dans l'iſle de Luçon, & capitale de toutes les iſles Philippines; ſa deſcription. VIII, 418.

Manitou, eſpece de Divinité ou de Génie que redoutent & qu'adorent les Sauvages, & qu'ils ſe forgent au gré de leur imagination. VI, 172 & 330.

Marin, (M.) Officier Canadien; il attaque & prend le fort *Lydis* appartenant aux Anglois; les Sauvages veulent traiter les priſonniers à leur maniere; mouvemens des Officiers François & d'un Miſſionnaire, pour les arracher à tant de barbaries. VI, 253.

Miſſion du Sault, ferveur & zèle des Néophytes. VI, 59. Etienne, Iroquois de cette Miſſion, meurt victime de ſa foi avec un courage qui étonne les Barbares. *Ibid.* 104. Une femme de la même Miſſion, nommée Françoiſe, finit comme lui ſa vie, & avec la même conſtance, ainſi qu'une autre appellée Marguerite. *Ibid.* 108 & 114 *& ſuiv.*

Moxes, Nation barbare ſéparée du Pérou par les hautes montagnes appellées les Cordillieres; leur pays eſt ſous la Zone torride, & s'étend depuis dix juſqu'à quinze dégrés de

latitude méridionale. Caractere, mœurs, coutumes & religion de ces Peuples, nature du climat qu'ils habitent. VIII, 78, 81 *& ſuiv.* Le Pere Baraze les apprivoiſe en quelque ſorte, il leur apprend tous les arts de premiere néceſſité, les réunit en Peuplades, leur donne des loix, & les aſſujettit à celle de l'Evangile. *Ibid.* 98. Il y avoit dans ces derniers temps plus de trente Miſſionnaires qui travailloient dans quinze à ſeize Bourgades de ces Barbares civiliſés, *Ibid.* 145. Le Pere Baraze trouve une route nouvelle & plus courte pour pénétrer du Pérou chez les Moxes. VIII, 110. Il découvre pluſieurs autres Peuples; entre autres les *Baures*, Nation plus civiliſée que les Moxes, & auſſi plus perfide; ils font ſemblant d'écouter le Miſſionnaire, mais pour le tromper & le faire périr: il mourut victime de leur barbarie, le 2 Septembre 1702. *Ibid.* 115.

N.

Natchez, Nation de la Louiſiane; fertilité de leur pays, leur culte, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs occupations, leur maniere de faire la guerre, leurs chaſſes, leurs Médecins, &c. VII, 6 *& ſuiv.* Leur perfidie & leur cruauté, dont preſque tous les François & deux Miſſionnaires établis chez eux furent la victime. *Ibid.* 35. Le Pere d'Outreleau, troiſieme Miſſionnaire, échappe au maſſacre avec un bras caſſé; les *Tchactas*, Nation Illinoiſe, fidelle alliée des François, les aide à ſe venger des Natchez. *Ibid.* 55 & 96.

Negres, comment ſe fait la traite des Negres,

comment ils ſe vendent quand ils ſont arrivés dans nos Colonies. VIII, 6 & 7. Leurs déſertions aſſez fréquentes, malgré les punitions auxquelles ils s'expoſent. *Ibid.* 8. Le Pere Fauque, Miſſionnaire de Cayenne, entreprend de ramener une troupe de ces Negres Marons qui déſoloient les habitations voiſine des forêts où ils s'étoient réfugiés; ſes courſes, ſes fatigues, ſon ſuccès. *Ibid.* 12 *& ſuiv.*

O.

O COROME, animal très-ſingulier du pays des Moxes. VIII, 80. & IX, 351.

Ours aux fourmis, deſcription de cet animal. IX, 352.

Outoouacks, Nation ſuperſtitieuſe de l'Amérique ſeptentrionale; elle eſt très-attachée aux jongleries de ſes charlatans; ils s'attribuent une origine auſſi inſenſée que ridicule; ils prétendent deſcendre de trois familles. Fable extravagante ſur ces trois familles. VI, 168. Il n'y a que la famille du grand Lievre qui brûle les cadavres, les autres les enterrent. *Ibid.* 172.

Ouyapoc, grande riviere au-deſſous de Cayenne: le Roi a établi une colonie ſur ſes bords. VII, 294. Le Pere Fauque, Miſſionnaire, part d'Ouyapoc & pénétre dans les terres; nom des Indiens qu'il viſite, leurs mœurs, la qualité du climat, les rivieres, &c. *Ibid.* 312. En fouillant la terre à Ouyapoc, pour les fondemens d'une Egliſe, on y trouve une petite médaille de S. Pierre. *Ibid.* 330. Projet d'un établiſſement pour les Indiens qui déſertent les peuplades Portugaiſes établies ſur les bords

bords du fleuve des Amazones. *Ibid.* 334. Maniere de gagner les Sauvages : Peuplade établie chez les *Pirious*, par le Pere d'Ayma. *Ibid.* 339. Projet de s'étendre chez plusieurs autres Nations ; leurs noms, leur génie, &c. *Ibid.* 342. Voyage du Pere Fauque chez les Palikours. *Ibid.* 365. Autre voyage du Pere Fauque sur le *Camopi*, riviere de la Guyane. Description du pays qu'il parcourt ; mœurs des Sauvages qu'il visite, & leurs dispositions à se réunir en Peuplades, & à écouter les instructions des Missionnaires. *Ibid.* 368. Relation de la prise du fort d'Ouyapoc par un Corsaire Anglois, & tout ce que le Pere Fauque eut à en souffrir. *Ibid.* 387 *& suiv.*

P.

PACHAKAMAC, province du Pérou ; elle a été le théâtre de la guerre que les Espagnols firent à ses habitans ; sa capitale a été détruite, & ne présente plus que de tristes ruines. IX, 313.

Placer, (le) banc de sable qui court 50 lieues le long de la côte du Brésil. VIII, 222.

Paraguay, Mission florissante ; elle consiste en quarante grosses Bourgades, toutes habitées par des Indiens ; innocence & paix qui y régnent. VIII, 177. Exercice de ces Missions, piété des Néophytes, ordre qui s'observe, maniere dont s'administre le temporel ; comment on pourvoit à la subsistance de chaque Bourgade ; comment se sont formées les Missions du Paraguay. *Ibid.* 382 *jusqu'à* 399. C'est le grand fleuve du Paraguay qui a donné son nom au vaste pays qu'il traverse ; il reçoit

les eaux de pluſieurs rivieres, & principalement de la riviere Rouge & de Picolmayo, qui prennent leur ſource dans les montagnes du *Potoſi*. IX, 8. Les Sauvages qui habitent cette contrée ſont appellés *Chiquites* par les Eſpagnols; étymologie de ce nom, étendue de ce pays, avec quelles fatigues on a réuni ces Barbares. *Ibid.* 14. Qualité des terres des Chiquites, fruits, animaux qu'il produit; difficultés de leur langue; vertus que doit avoir un Miſſionnaire qui ſe conſacre à ces Miſſions, divers obſtacles qu'oppoſent les *Mamelus* du Bréſil, & quelquefois les Européens, à la converſion des infideles. *Ibid.* 14, 23 & 28. Ce qu'on entend par Mamelus, ſituation de leur ville, leurs brigandages, leurs ruſes. *Ibid.* 29. Tranſmigration des Néophytes ſur les bords des rivieres Parana & Uruguay; uſage des armes à feu permis par les Rois d'Eſpagne; innocence & ferveur de ces Indiens, leur zèle pour la converſion des autres Nations infidelles. *Ibid.* 33. Projet formé pour ouvrir une route au travers des terres qui ſont entre les Miſſions des Chiquites & celles du Paraguay, importance de cette découverte; journal de ce voyage; deſcription du pays & des Indiens qui habitent ſur l'un & l'autre bord du Paraguay, diverſes aventures arrivées aux Miſſionnaires. *Ibid.* 43. Excurſion du Pere Cavallero ſur les terres des *Parakis* & des *Tapacuras;* violences & artifices de quelques Européens envers les Miſſionnaires. *Ibid.* 68. Autre excurſion du même chez les Indiens *Manacicas;* nature de leur pays, multitude & diſpoſition de leurs villages, leur caractere, leur religion, leurs cérémonies;

eſpece ſinguliere d'un animal nommé *Famacoſio*, maladie extraordinaire qui régne quelquefois parmi les Indiens, autorité de leur Cacique. *Ibid.* 73. Excurſion du même Miſſionnaire chez d'autres Nations barbares, comment il eſt reçu des Indiens *Quiriquicas*, leur changement ſubit, leur docilité, converſion de leur *Mapono* ou Prêtre des Idoles. *Ibid.* 108. Voyage chez les Indiens *Jurucares*, férocité de ce Peuple, comment il eſt converti. *Ibid.* 120. Autre voyage chez les Indiens *Cozocas*, qui le reçoivent à coups de fleches, deux de ſes Néophytes en ſont bleſſés. *Ibid.* 126. Fatigues qu'eſſuya le Miſſionnaire en allant chez les *Saburecas* & les *Bahocas*, Peuplade de ces Indiens convertis. *Ibid.* 130. Il eſt tué par les *Puyzocas* le 18 Septembre 1711. *Ibid.* 138. Pluſieurs Nations Indiennes converties par le Pere Suarez. Nation des *Morocotos*, leur caractere, ſtérilité du pays, autorité qui réſide dans les femmes; nouvelle Peuplade établie ſous l'invocation de S. Jean-Baptiſte par le Pere Zea, ſon deſſein de porter la foi chez les *Zamoucos*, perfidie de ces Indiens. *Ibid.* 141 *& ſuiv.* Miſſions pénibles où a travaillé le Pere Chaumé, autre Miſſionnaire du Paraguay; détail de ſes voyages; entrepriſe d'une nouvelle Miſſion très-périlleuſe parmi des Nations qui ne ſont connues que par leur férocité, & chez leſquelles on n'a point encore pénétré. *Ibid.* 157 *& ſuiv.* Révolte de la ville de l'Aſſomption; efforts inutiles des rebelles pour envahir quatre Peuplades d'Indiens, & divers artifices pour les engager à entrer dans la rébellion. *Ibid.* 164 *& ſuiv.* Les Jéſuites ſont chaſſés de la ville & de la province par

les rebelles ; fidélité & bravoure des Indiens qui ſont ſous la conduite des Miſſionnaires ; défaite d'un corps de révoltés par un parti de troupes Indiennes. *Ibid.* 170. Mémoire ſur les Miſſions du Paraguay ; ſituation de ce pays ; nature de ſon climat ; herbe du Paraguay fort eſtimée, & où elle ſe trouve ; tribut que les Indiens paient au Roi du produit de cette herbe, & quel revenu elle leur procure. *Ibid.* 187 *& ſuiv.* Preuves juridiques qu'il n'y a point de mines dans le Paraguay ; Indien ſuborné convaincu de calomnies. *Ibid.* 196. En quoi conſiſte la richeſſe des Egliſes du Paraguay. *Ibid.* 207. Raiſons qui ont porté les Rois d'Eſpagne à accorder pluſieurs priviléges & exemptions aux Indiens réunis en Peuplades ; fréquens & importans ſervices rendus par ces Indiens à la Monarchie Eſpagnole ; travaux de ces Indiens pour fortifier les Places de l'Etat ; dans combien de guerres ils ont vaincu & chaſſé les ennemis de l'Etat. *Ibid.* 214 *& ſuiv.* Quelle eſt l'innocence & la piété qui régne dans ces Peuplades ; combien les Indiens ſont jaloux de leur liberté & ennemis de toute ſervitude. *Ibid.* 225 *& ſuiv.* Obſervations géographiques ſur la carte du Paraguay. *Ibid.* 254.

Pêche, maniere de pêcher des Sauvages d'Amérique ; leur adreſſe & leur agilité dans cet exercice. VI, 205.

Pintade ou *Maléagride*, diſſertation du Pere Margat ſur la pintade. VII, 130. Réfutation du ſyſtême de M. Fontanini, qui diſtingue la pintade de la maléagride. *Ibid.* 140.

Piſca, ville du Pérou, elle a été ruinée par un tremblement de terre en 1690, & rebâtie

dans une ſituation charmante, à un quart de lieue de l'endroit où elle étoit. IX, 295.

Plata, (la) riviere; elle conduit à Buenos-ayres, elle eſt très-poiſſonneuſe; deſcription des terres qui bordent cette riviere, & de la ville de Buenos-ayres. VIII, 176. Maniere de voyager dans ces contrées. *Ibid.* 228. Autre deſcription de cette riviere. IX, 338.

Poiſſons volans, ils ſont aſſez communs ſous le tropique du Cancer. VIII, 170. & IX, 335.

Portage, dans l'Amérique ſeptentrionale ſurtout, quand les rivieres ceſſent d'être navigables, on marche ſur les bords, & l'on porte & ſon canot qui n'eſt que d'écorce, & ſon petit bagage. VI, 369.

Priſonniers de guerre, maniere cruelle dont ils ſont traités chez les Sauvages d'Amérique. VI, 183.

Q.

Quito, une des villes des plus conſidérables de l'Amérique méridionale; deſcription de cette ville. VIII, 281.

R.

Rasles, (le Pere Sébaſtien) Miſſionnaire chez les Abnakis, régle qu'il ſuit dans ſa Miſſion, & que ſuivent tous les autres Miſſionnaires. VI, 131 & 337. Zèle des Abnakis de cette Miſſion pour la foi Catholique, il leur fait refuſer les avantages que leur propoſent les Anglois. *Ibid.* 134 & 201. Tentatives des Anglois pour ſéduire ces Sauvages. *Ibid.* 136. Les Anglois ſurprennent M. de Saint-Caſtrens, dont la mere étoit

Abnakiſe, & cherchent à ſurprendre & à enlever le P. Raſles. *Ibid.* 146. Détails intéreſſans ſur la vie de ce Miſſionnaire ; ſa mort & ſes vertus. VI, 226.

Requin, monſtre marin très-vorace ; maniere de le pêcher. VIII, 174. & IX, 334.

S.

Saint-Domingue, occupations d'un Miſſionnaire dans cette Iſle. VII, 108. Génie & caractere des Negres ; leur confiance dans les Miſſionnaires. *Ibid.* 109. Deſcription de l'Iſle, incommodité du climat, maladies, ſolitude des Miſſionnaires, aſſiduité qu'ils doivent avoir auprès des Negres malades. *Ibid.* 115. Ce que c'eſt que les Negres Marons. *Ibid.* 150. Combien cette Iſle étoit peuplée quand les Eſpagnols y aborderent. *Ibid.* 152. Zèle des Rois d'Eſpagne pour la converſion de ce grand Peuple. *Ibid.* 154. Caractere de l'Amiral Colomb ; accueil plein d'amitié que lui fait un Roi de cette Iſle. *Ibid.* 155. Déſordres des Eſpagnols ; ſoulevement des Inſulaires, leur ruine & leur deſtruction ; zèle d'un vertueux Eccléſiaſtique nommé Las Cazas, ſon caractere, ſes travaux, ſes voyages en faveur des Inſulaires. *Ibid.* 160. Deſcription de Leogane, du Cap & des Colonies Françoiſes à Saint-Domingue ; leurs productions ; leur commerce. *Ibid.* 187. Maiſon de providence, où l'on reçoit & l'on nourrit ceux qui arrivent à Saint-Domingue ſans fortune, juſqu'à ce qu'ils ſoient placés. *Ibid.* 199. La petite Anſe, quartier de l'Iſle dont les fonds ſont admirables, ainſi que le

quartier Morin, la Limonade, &c. *Ibid.* 208 *& ſuiv.* Eloge du Pere le Pers, du Pere Boutin & de quelques autres Miſſionnaires. *Ibid.* 218, 240 *& ſuiv.*

Saintout, (M. de) Officier Canadien; ſa belle défenſe ſur le lac du Saint-Sacrement. VI, 299.

Santiago, ville capitale du Royaume de Chili; elle eſt grande, bien peuplée, ſituée dans une plaine agréable. VIII, 408.

Serpent à ſonnettes, ſa deſcription, & le remede à ſa morſure. VI, 275.

Sauvages de l'Amérique méridionale. Idée générale de ces Peuples, de leurs mœurs, de leur gouvernement, de leurs armes, &c. IX, 355.

T.

TEGAHKOUITA, jeune Iroquoiſe célébre par ſa piété, ſa vie & ſa mort. VI, 40 *& ſuiv.*

Tranſmigrations. Ordre qui s'obſerve dans les tranſmigrations, chaſſes, voyages & changemens de demeure des Sauvages Chrétiens. VI, 214.

Tourmente, Cap éloigné de huit lieues de Quebec. VI, 9.

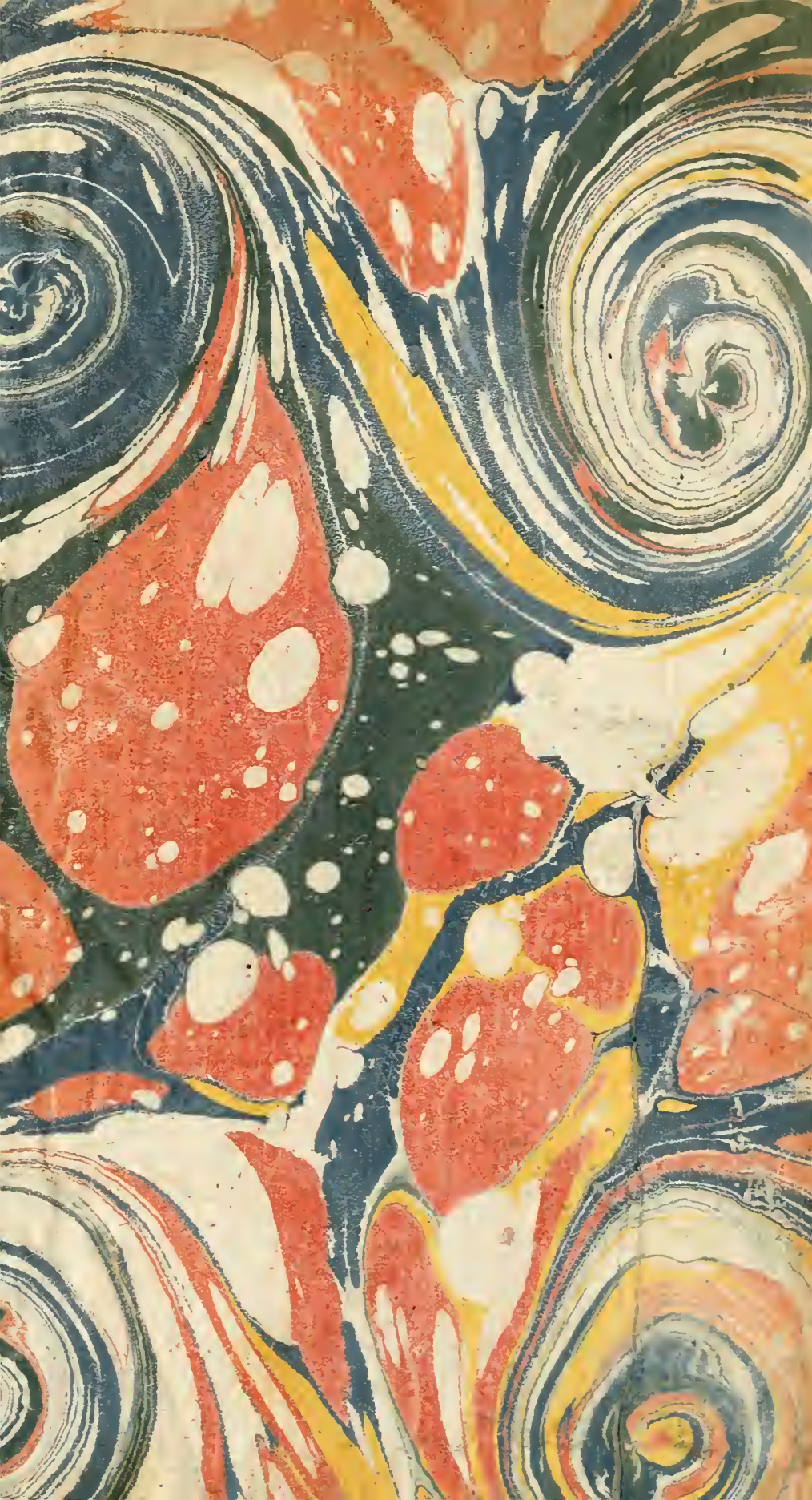
V.

UDSON, (Baye d') elle tire ſon nom de l'Anglois qui l'a découverte; on y fait le commerce des pelleteries avec les Sauvages. VI, 2 *& ſuiv.* Noms & coutume des Sauvages qui y portent leurs marchandiſes; climat & température du pays. *Ibid.* 32 *& ſuiv.*

Villa-Hermoſa, ville du Pérou, célébre par ſon

attachement aux Rois d'Eſpagne, elle en donna ſur-tout des preuves à Philippe V. IX, 307.

Voyages, maniere de voyager dans les déſerts de l'Amérique méridionale, & de paſſer les rivieres. VIII, 228 & 231.

Fin de la Table des matieres contenues dans les tomes VI, VII, VIII & IX des Mémoires de l'Amérique.

De l'Imprimerie de P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, 1781.